SOUVENANCE ANABAPTISTE

MENNONITISCHES GEDÄCHTNIS

BULLETIN DE LIAISON DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION FRANCAISE
D'HISTOIRE ANABAPTISTE - MENNONITE

Parution annuelle - numéro 14-1995

- L'Association est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.
- Elle est inscrite au registre des associations du Tribunal d'Instance de Colmar sous le numéro 58 volume XXXI.
- Immatriculation ISSN : 0769 - 1734

Prix de vente de ce bulletin : 100,00 F

Montant de la cotisation annuelle donnant droit au bulletin : 120,00 F

Membres bienfaiteurs : au-delà de 120,00 F

Pour tout ce qui concerne ce bulletin, on peut écrire à :

- Claude JÉRÔME, membre du comité
  1, Kroettengass
  67560 ROSHEIM 88.50.46.48
- Robert BAECHER, membre du comité
  32B, Rue de l'Arc
  68120 PFASTATT 89.53.48.48

Pour tout ce qui concerne l'AFHAM, on peut écrire à :

- Willy HEGE, président de l'AFHAM
  57, route de Carspach
  68130 ALTKIRCH 89.08.85.85
- Thierry HÜCKEL, vice-président de l'AFHAM
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 84.46.08.89
- René EYER, trésorier de l'AFHAM
  6, rue Rohan
  67230 BENFELD 88.74.40.92

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs. Leur reproduction est interdite sans l'autorisation préalable de la Rédaction.

Le sommaire du présent numéro se trouve page 5

EDITORIAL

Où s'arrête la « secte » et où commence l'« église » ? Qu'est-ce qui sépare anabaptistes et amish, mennonites et protestants ? Autant de questions que l'on nous pose souvent, et auxquelles il n'est pas toujours facile de donner une réponse claire ou satisfaisante.

Jean Séguy, Directeur de Recherche Honoraire au C.N.R.S. nous a fait l'honneur et l'amitié de fournir une mise au point qui fera date et autorité. Nous l'en remercions de tout coeur.

Sa contribution est d'autant plus la bienvenue qu'en 1994 encore, il nous a été donné de lire, dans une monographie consacrée au village de Repaix (Meurthe-et-Moselle) : « Les anabaptistes... soumettaient à un second baptême ceux qui embrassaient leur doctrine. Ils prêchaient le communisme et la polygamie. La secte recruta parmi les paysans le plus grand nombre... etc... ». Pardonnons à l'auteur de cette étude puisqu'il n'a fait, comme il l'indique dans une note en bas de page, que recopier le Nouveau Larousse Universel.

Avec près d'une vingtaine d'autres articles, dont un illustré par une page en couleurs, le présent numéro de « Souvenance » reste fidèle à sa formule qui, depuis quatorze ans déjà, essaie de répondre à votre attente. Chacun de vous, cher lecteur, devra donc y trouver son bonheur. C'est du moins notre espoir. Bonne lecture.

Claude JÉRÔME.

Post-scriptum. *Le responsable de la parution de VOTRE revue que je suis depuis sa création regrette -faut-il le dire ici ?- le peu de réactions que suscitent sa présentation, son contenu, son choix. C'est bien pourquoi nous n'avons pas de rubrique « Courrier des lecteurs » dans la présente livraison. Est-il si difficile de nous dire « Je suis d'accord avec... », « je ne suis pas d'accord avec... », « pourquoi n'avoir pas signalé que... » ou « pourquoi avoir accordé tant d'importance à... ? ». Pour qu'une revue reste vivante et intéressante, le dialogue entre « concepteurs » et « consommateurs » s'impose. Je compte sur vous.*

CREDIT ICONOGRAPHIQUE

Jean Hege, pages 6, 11, 13 (haut gauche et bas), 14, 15.

Claude Jérôme, pages 10, 13 (haut droite).

G. C. Meyer, page 16.

Jean-Louis Siffer, page 23 (haut).

André Dubail, page 23 (bas).

Laurent Naas, page 18 (carte).

Anonyme, pages 20, 89.

Robert Baecher, pages 34, 35.

Georges Jung, page 39.

Cabinet des Estampes, Strasbourg, page 44.

Willy Hege, page 56.

Claude Pierret, pages 74, 76, 78, 80.

SOMMAIRE

Editorial, par Claude JÉRÔME. 3
Sommaire 5
Assemblée Générale 1994 de l'AFHAM à Bâle, par Ernest HEGE 6
Historique de l'Assemblée de Bâle-Holée, par Pierre GOLDSCHMIDT 8
Excursion de l'AFHAM du lundi de Pentecôte 23 mai 1994, par Catherine EYER 11
Le Château de Morimont, par Willy HEGE 12
Giraud et les Alsaciens : histoire d'une évasion,. par Laurent NAAS 17
Des sectes : Lettre ouverte aux éditeurs de dictionnaires et d'encyclopédies, par Jean SÉGUY. 24
Sieur Adolphe Schmidt, par Robert BAECHER 29
Rencontre avec un patriarche anabaptiste au début du XIX^{e} siècle dans les Hautes Vosges, par Lucienne LAPOINTE 55
Les bibles Froschauer illustrées, par Elie PETERSCHMITT 57
L'AFHAM présente à la fête du tissu à Ste-Marie-aux-Mines en 1994, par Ernest HEGE et Claude JÉRÔME 72
Les anabaptistes de Saint-Quirin, par Jean-Claude et Christine KOFFEL 73
Livre paru, par Willy HEGE 81
Colloque à l'occasion du Tricentenaire du schisme amish à Sainte-Marie-aux-Mines le 19, 20 et 21 août 1993, par Antoine JAULMES 83
Notes de lecture, par Claude JÉRÔME 86
Glanes, par Claude JÉRÔME 89
Présence anabaptiste dans une exposition, par Claude JÉRÔME 90
Ouvrages et fascicules disponibles, par Jean HEGE. 91

ASSEMBLEE GENERALE 1994 DE L'AFHAM A BÂLE

Pour leur Assemblée Générale, les membres de l'AFHAM ont été accueillis par l'assemblée mennonite de Bâle-Holee, le 23 mai 1994.

En présence de 54 membres et amis, le président, Willy HEGE, déclare l'Assemblée Générale ouverte. Il souhaite la bienvenue à tous et les remercie de l'intérêt qu'ils manifestent pour l'histoire anabaptiste-mennonite. Il remercie aussi l'assemblée de Bâle pour l'accueil chaleureux qui met tout le monde à l'aise.

Nous écoutons d'abord une méditation apportée par l'Ancien de l'assemblée, Pierre REDIGER. Il a choisi trois textes : Deut. 4 : 32 ; Job 8 : 8 et Jér. 6 : 16. Il est salutaire pour nous de ne pas oublier le passé, d'observer comment Dieu avait agi avec les hommes, pour mieux comprendre le présent et mieux pouvoir envisager l'avenir.

Le compte-rendu de l'A.G. du 31 mai 1993 est lu et approuvé à l'unanimité après une remarque de Claude JÉRÔME qui demande que le Haut-Rhin soit associé au Bas-Rhin pour la subvention qui permet de distribuer « Souvenance » dans les bibliothèques des lycées. Merci encore à tous ceux qui ont donné leur compétence et leur temps.

L'AFHAM était aussi présente au Congrès Mennonite Européen, à Colmar, du 20 au 23 mai 1993. Robert Baecher a fait le déplacement aux U.S.A. pour donner au colloque d'Elisabethtown un exposé sur Jacob Amann. Il existe aux U.S.A. une exposition itinérante sur le « Martyrologue » qui viendra en France dans deux ans. Par les soins du maire, une plaque signale maintenant la tour des anabaptistes à Riquewihr (Haut-Rhin).



Une vue de l'assistance lors de l'A.G. 1994 à la chapelle de Bâle-Holee.

Nous disposons, grâce à Frits PLANCKE, d'une brochure en français sur les Amish. En raison de la place importante donnée au colloque, le numéro 13 de « Souvenance » a été tiré à 800 exemplaires.

Dans sa séance du 17 septembre 1993, le comité a demandé à Willy HEGE d'accepter la charge de président de l'AFHAM et à Thierry HÜCKEL le poste de vice-président. Willy HEGE présente aussi les autres membres du comité où chacun a son activité particulière et donne souvent beaucoup de son temps. En dernier, il mentionne la préparation d'un livre qui réunira les exposés du colloque.

René EYER, trésorier, présente le rapport financier.

Période du 30.04.93 au 30.04.94

Dépenses :

Achats Souvenance et livres		75.487
Colloque		83.871
Frais généraux		12.526
Stocks		40.345
Excédent de l'exercice	+	59.031
Total :		271.262

Recettes :

Cotisations, ventes	103.792
Colloque, entrées et autres	125.063
Frais financiers	1.306
Stocks	41.100
Total	271.262

Les comptes, vérifiés par Annie WIDMER, sont approuvés à l'unanimité et le président remercie le trésorier pour son travail soigneux.

L'Assemblée Générale fixe le prix de Souvenance à 100 F pour l'année 1995. Les membres paieront 120 F, cotisation et « Souvenance » réunies.

Claude JERÔME insiste, une fois de plus sur la nécessité de restaurer le cimetière de Schneckenbusch qui se dégrade de plus en plus. Espérons que l'association familiale Zehr-Pelsy entreprendra les travaux cette année.

La parole fut ensuite donnée à Pierre GOLDSCHMIDT pour un exposé fort intéressant sur l'histoire de l'assemblée Amish de Bâle-Holee, exposé préparé par Paul ROTH.

Le président termine en remerciant les traducteurs et toutes les personnes ayant eu une part active à la réalisation de cette Assemblée Générale.

Ernest HEGE, Secrétaire.

HISTORIQUE DE L'ASSEMBLEE DE BÂLE-HOLÉE

C'est une tradition, bien ancrée à présent, que « Souvenance » consacre un résumé de l'histoire de l'assemblée qui a offert l'hospitalité à l'Assemblée Générale des membres de l'AFHAM au cours de l'exercice précédent.

Nous reproduisons donc ci-après les grandes lignes du remarquable exposé qui a été fait à cette occasion par Pierre GOLDSCHMIDT de la ferme Leihouse-Biederthal.

L'auteur nous a prié d'indiquer qu'il lui a été impossible de résumer trois siècles d'histoire mennonite en quelques pages seulement, et que l'essentiel de sa documentation provient des recherches de Paul ROTH qu'il remercie, -et que nous remercions- pour son aide irremplaçable.

La chapelle de Bâle-Holée date de 1847, mais la présence de mennonites-anabaptistes dans la région remonte à bien plus en avant. En effet, il semble qu'en 1695 déjà, des « Taüfer » se retrouvaient dans la région de Bâle au lieu-dit « Taüferloch ».

Pour la suite, nous laissons bien évidemment la parole à l'auteur.

La Rédaction

1715. A cette date il était obligatoire pour tous les citoyens de Bâle de participer aux différents cultes du mardi soir, du samedi soir et du dimanche matin. Dans les lieux ruraux de Bâle-campagne, le garde du village passait dans les maisons pour contrôler si vraiment toutes les personnes étaient au culte.

1719. Hans Martin de Pratteln a été interrogé sur sa croyance anabaptiste, il dit « j'ai un vrai désir de vivre selon Dieu et la Bible, je ne peux pas jurer, ni porter des armes, ma conscience ne me le permet pas ». On a vu qu'il était sincère et on lui donna quelque mois de réflexion.

1723. Il n'y a pas de « Taüfer » enregistré. Ce sont des gens venus d'autres cantons. Ils se rassemblaient dans les fermes et lieux dits, loin de la ville. Ils pélerinaient jusqu'à Ohnenheim (près de Sélestat) pour prendre la Sainte-Cène. Il leur était impossible de rencontrer les autres « frères de la Suisse » à cause de la forte persécution.

1731. Le 5 février : L'archevêque de Bâle Johannes Konrad qui habitait à Porrentruy ordonna que les Taüfer et les piétistes devaient partir de son territoire. Mais à cause de l'intérêt économique que représentaient les anabaptistes, le décret n'eut pas beaucoup de valeur.

1777. On trouve des mennonites comme locataires de terres appartenant au pasteur de Bubendorf, par exemple à des conseillers municipaux et même à l'Obervogt gouverneur de Homburg. 1777 est considéré comme l'année de naissance de notre assemblée de Bâle-Holee. Le 5 octobre 1777 Hans Jakob Schmuckli a été consacré prédicateur-ancien de l'église de Bâle, à Neuweiler (8 km à l'ouest de Bâle). On peut relire dans les actes qu'il fut le premier qui a pu habiter la région de Bâle et y jouir de toutes ses libertés.

La première église libre « Freikirche » qui a été tolérée en Suisse est Bâle-Holee.

Après la Révolution Française il y eut une migration de mennonites alsaciens du Sundgau vers Bâle.

1802. Les anciens de Bâle et de Neuweiler ont activement contribué pour qu'une assemblée soeur de Hocheburg près de Emmendingen dans la région de Fribourg en Brisgau ait à nouveau un ancien.

1809.Hans Jakob Schmuckli, premier ancien de Bâle décède et est enterré à Montbéliard (Mümpelgard) à l'âge de 97 ans.

Par la suite plusieurs anciens ont été consacré Fritz Steinbrunner du Weisskirchhof, Hans Steinbrummer, Johannes Kaufmann du Wenkenhof (Bâle).

1847. Demande d'un permis de construire pour un lieu de culte. Un avis favorable a été donné par les autorités civiles et religieuses de la ville de Bâle à une seule condition : pas le droit de monter des cloches sur le bâtiment. C'est ainsi que Bâle a été la première ville suisse à accorder un permis de construire à une église libre.

1861. 13 anciens de différentes églises mennonites se retrouvent à Bâle pour consacrer Johannes Schmuckli ancien de l'assemblée.

1866. Isaak Rich, prédicateur de l'assemblée de Bâle se vante de faire cadeau d'une bible lors de chaque mariage.

1897. Fondation de la chorale de Bâle-Holee et aussi depuis cette date les artistes de l'assemblée sont consignés dans un livre.

1907. Le conseil d'église a été créé pour toutes les activités administratives de l'église. Premier président « Jacob Wurgler-Hauter (on retrouve ses ancêtres déjà en 1772 : « Wirkler ») jusqu'à cette date, 1907, seuls les anciens étaient du gouvernement !

1909. 1ère conférence mennonite d'Alsace à Bâle.

1912. 2ème conférence mennonite d'Alsace à Bâle.

1919. L'église discute l'adhésion de Holee à la conférence mennonite suisse. A cause de 2 objections seulement on a reporté la décision et ceci jusqu'à ce jour.

1919. Fritz Golsdchmidt a été élu prédicateur itinérant pour les églises d'Alsace (Lorraine).

1923. 3ème conférence de « délégués » dans notre chapelle. On a suggéré de fêter le 400ème anniversaire du Mouvement anabaptistes sur les lieux historiques.

13-16 juin 1924. 1ère Conférence Mennonite Mondiale à Bâle -organisation entre les mains de la Holee et du Schänzli (assemblée soeur banlieue Sud de Bâle)

1930. Construction de la nouvelle chapelle. 2/3 des membres vivent en France et 1/3 en suisse, 1 famille en Allemagne.

1939. 2ème guerre mondiale, Frontières totalement fermées. Fritz Goldschmidt ne pouvait plus visiter les familles en Alsace. Il se consacre alors essentiellement aux familles en Suisse. En 1945 il a repris l'église du Schänzli qui n'avait à cette époque plus d'ancien. Les cultes n'ont lieu que tous les 15 jours en alternance avec Schänzli

1946. Grande collecte de couvertures, d'habits, de vivres et d'argent pour les pays en détresse, lieu de collecte Bâle Holee. Le MCC arrive à Bâle, dans un pays neutre fin 46. Les membres d'Alsace peuvent revenir à Bâle. Pendant la guerre les frères et soeurs se rassemblaient à Saint-Louis Bourgfelden dans le temple protestant.

1947-48-49-50. Conférences internationales « Glaubenskonferenz » organisé par MCC et les deux églises de Bâle. C'est la première fois que les cloches d'une églises protestantes sonnent à l'occasion d'une rencontre d'anabaptistes.

15 août 1949. Avons-nous besoin d'une école biblique ? Ce fut la naissance de l'école biblique aujourd'hui au Bienenberg.

1952. 5ème Conférence Mennonite Mondiale à Saint Chrishona et à nouveau la

majeure responsabilité était entre les mains des deux églises mennonites de Bâle. Début de l'école du dimanche pour les enfants.

1960. Décès de Fritz Goldschmidt. Toujours culte que tous les 15 jours, mais il y avait des études bibliques dans les familles le dimanche sans culte du matin.

Engagement de l'assemblée à un travail d'évangélisation avec la croix bleu à Huningue, mais ce travail n'a pu être poursuivi.

1962. Création de la fanfare de l'assemblée avec l'aide de Paul Widmer de Pfastatt (Modenheim)

1974. L'assemblée compte 265 personnes y compris les enfants (4/5 vivent en France, 1/5 en Suisse).

Début d'un groupe de jeunes en France (Huningue, Bourgfelden, Saint-Louis Michelfelden).

1983. Acquisition de 30 ares de terrains par Holee de la famille Jean Rediger à Saint-Louis. Ce terrain a été offert au groupe de langue française se réunissant à Saint-Louis.

1987. Commencement des constructions de la nouvelle église « La Ruche ».

L'assemblée de Bâle Holee se vide lentement au profit de la Ruche.

Nous espérons que le problème de langue pourra être résolu pour le bien de chacun. Les cultes sont toujours en allemand sauf le 2ème dimanche du mois qui est en français. Nous avons un ancien, Pierre Rediger, et deux prédicateurs Dieter Stark, Pierre Goldschmidt qui prêchent en français.

Quel est l'avenir de l'assemblée de Bâle-Holee ?

Des contacts s'amplifient avec l'église du Schänzli. Il semble logique que les activités se fassent en langue allemande pour pouvoir toucher des gens de notre environnement géographique. Nous pensons fermement que l'assemblée de Holee peut être un instrument dans les mains de Dieu et peut contribuer à la construction du royaume de notre Père céleste.

Pierre GOLDSCHMIDT.



A la ferme de Leyhouse. Le buffet campagnard du 23.5.95.

EXCURSION DE L'AFHAM DU LUNDI DE PENTECÔTE 23 MAI 1994

Cette année encore, les organisateurs de la journée d'histoire anabaptiste-mennonite nous ont conduits hors des sentiers battus. Nous avons quitté Bâle et serpenté dans le Sundgau, traversant plusieurs fois la frontière franco-suisse, en direction de la ferme du Leihouse. La famille GOLDSCHMIDT qui nous recevait, n'a pas failli à la tradition de l'hospitalité mennonite. En effet, une charrette chargée de victuailles nous attendait ! C'est alors, qu'autour de la table, ont commencé les entretiens informels entre les amateurs d'histoire anabaptiste. A la fin du repas, Pierre GOLDSCHMIDT a brièvement relaté l'histoire de la ferme. Puis, nous sommes allés en direction de Levoncourt pour découvrir le château de Morimont, ancienne possession du comte de Ferrette, sous la conduite du restaurateur de l'auberge du Morimont. Avant d'emprunter le sentier qui conduit au château, Willy HEGE nous a rappelé que, jadis, la ferme du Morimont et un grand nombre de celles des alentours étaient mennonites.

Autres temps, autre siècle. Le Sundgau, région frontalière, fut aussi le théâtre d'événements importants pendant la deuxième guerre mondiale. En effet, c'est dans la ferme des Ebourbettes, située non loin du château, que le général GIRAUD, haut gradé de l'armée française, capturé par les Allemands en mai 1940, trouva refuge juste avant de passer en Suisse, après son incroyable évasion de la forteresse de Königstein, en Saxe.

Aujourd'hui, rien dans ce cadre champêtre ne trahit les hauts faits du passé. Le vallon respire la quiétude. D'ailleurs, l'Ill prend sa source non loin de là. En arrivant par les bois, on ne se doute pas de la taille du château. La forteresse comprend pourtant un donjon en fer à cheval, une chapelle, un logis de la Renaissance, une tour d'artillerie et une grande enceinte. Ce n'est qu'en en faisant le tour à pied, que l'on prend vraiment la mesure de ce château, dont les ruines sont à elles seules imposantes. Les grandes dimensions de la cave voûtée témoignent également de l'importance des bâtiments. Il est vrai que le Morimont, même reconquis par la nature, conserve sa grandeur d'antan.

Catherine EYER.



Les participants à l'A.G. 1994 posent pour la photo de groupe devant la ferme de Leyhouse.

LE CHÂTEAU DE MORIMONT

Le château de Morimont se trouve à 10 km à vol d'oiseau du château de Ferrette et à environ 4 km du château de Liebenstein. Morimont est le plus imposant des trois avec ses sept tours, sa cave voûtée longue de 51 mètres et ses magnifiques murailles. Les trois châteaux sont construits en pierre calcaire et non en grès des Vosges comme pratiquement les autres châteaux d'Alsace. Les fondations sont posées sur les roches calcaires du Jura, nous sommes ici dans le Haut Sundgau.

Pour accéder au château de Morimont il faut emprunter un chemin rural entre Levoncourt et Oberlarg. Bien que la ruine soit fermée au public depuis plusieurs années, cela vaut la peine de s'en approcher. En effet, un circuit pédestre autour du château permet de bien évaluer ses dimensions réelles.

Initialement s'élevait en ce point stratégique, une forteresse que les comtes de Ferrette avaient inféodée au début du XII^{ème} siècle à une famille qui prit le nom du château, les nobles de Morimont. Ce castel, cité pour la première fois en 1228, sera détruit (comme le château de Liebenstein) par le tremblement de terre de 1356 et disparaîtra après 1361, date de sa dernière mention dans les archives.

Un second château est édifié à l'emplacement que nous lui connaissons actuellement. Cette forteresse sera remaniée, par Pierre Morimont et s'achèvera vers 1515. En 1582, le château et la seigneurie de Morimont seront vendus aux comtes d'Ortemburg de Salamanque par Jérôme de Morimont qui, investi d'une charge d'administrateur du comté de Wurtemberg et acquis à la Réforme, abandonne son fief catholique.

Le 20 juillet 1637, le château, préalablement pillé, sera incendié par les troupes françaises sous les ordres de Du Hailly.

La seigneurie de Morimont, cédée à la couronne de France par la Comtesse d'Ortenburg, passera, après la guerre de trente ans, aux nobles de Vignacourt qui firent construire, en 1755, un manoir, la ferme auberge actuelle. En 1797, les ruines imposantes du château furent acquises par Joseph Bruat, père de l'amiral colmarien.

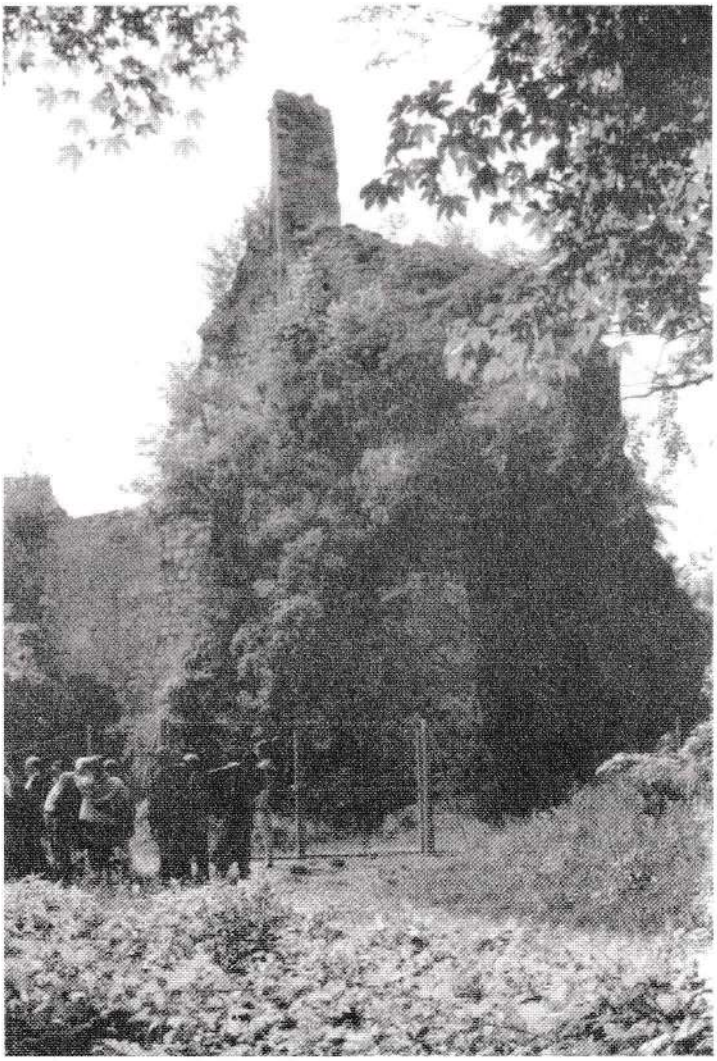
Actuellement le château est dans un très mauvais état de conservation dû à la nature même du matériau, le calcaire jurassique qui se débite facilement et subit des altérations dues au climat rigoureux de la région. Le blocage des maçonneries lié par le mortier de chaux se désagrège sous l'action des eaux de pluie et du gel, ce qui provoque à la longue la ruine des murs.

La première restauration fut entreprise à partir de 1864, suivie d'autres en 1899 puis en 1973. Depuis 1988, le département du Haut-Rhin a entrepris d'importants travaux de sauvetage : la grande cave voûtée, les vestiges des murs ainsi que la coupole de la tour d'angle Nord-Ouest.

Evidemment le projet en cours d'élaboration ne vise pas à reconstruire le château tel qu'il se présentait au XVI^{ème} siècle mais de conserver dans les meilleures conditions et de manière durable les vestiges existants, tout en permettant une réutilisation partielle du site à des fins culturelles.

Willy HEGE.

Références des ouvrages consultés :
Dictionnaire des communes du Haut-Rhin et Annuaire de la Société d'Histoire Sundgauvienne 1993



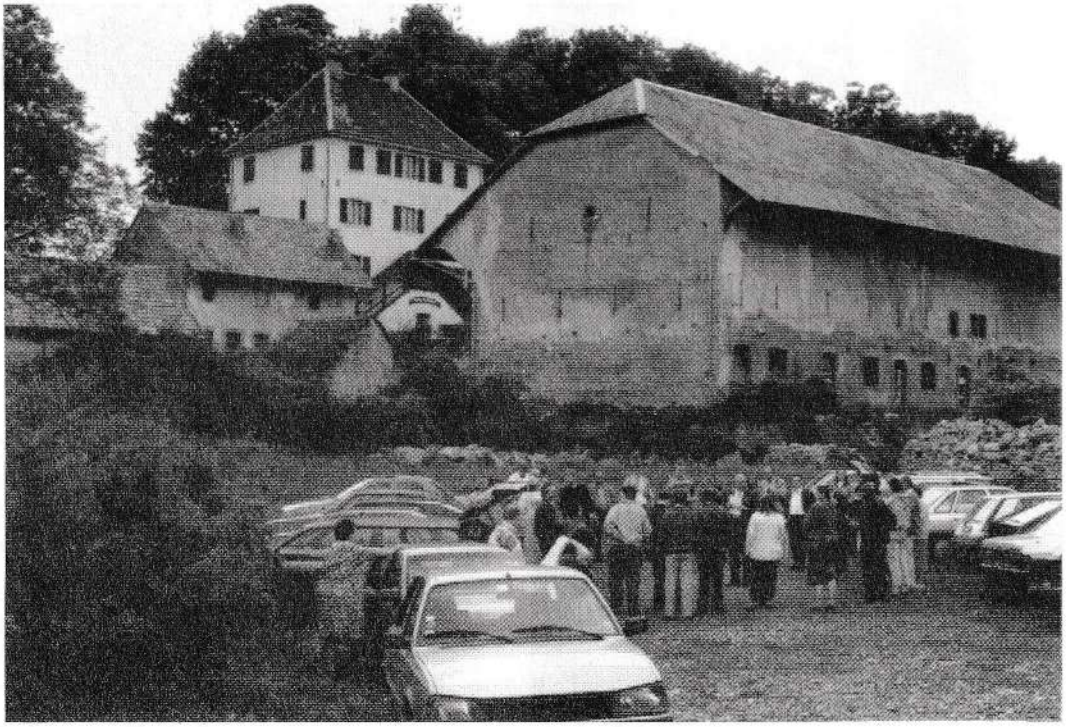
L'entrée du châteu du Morimont.



Le stand des livres de l'AFHAM à Leyhouse.



La ferme du Morimont.



En contrebas de la ferme du Morimont, notre président Willy Hege parle d'histoire locale.



Promenade dans les ruines du château de Morimont.



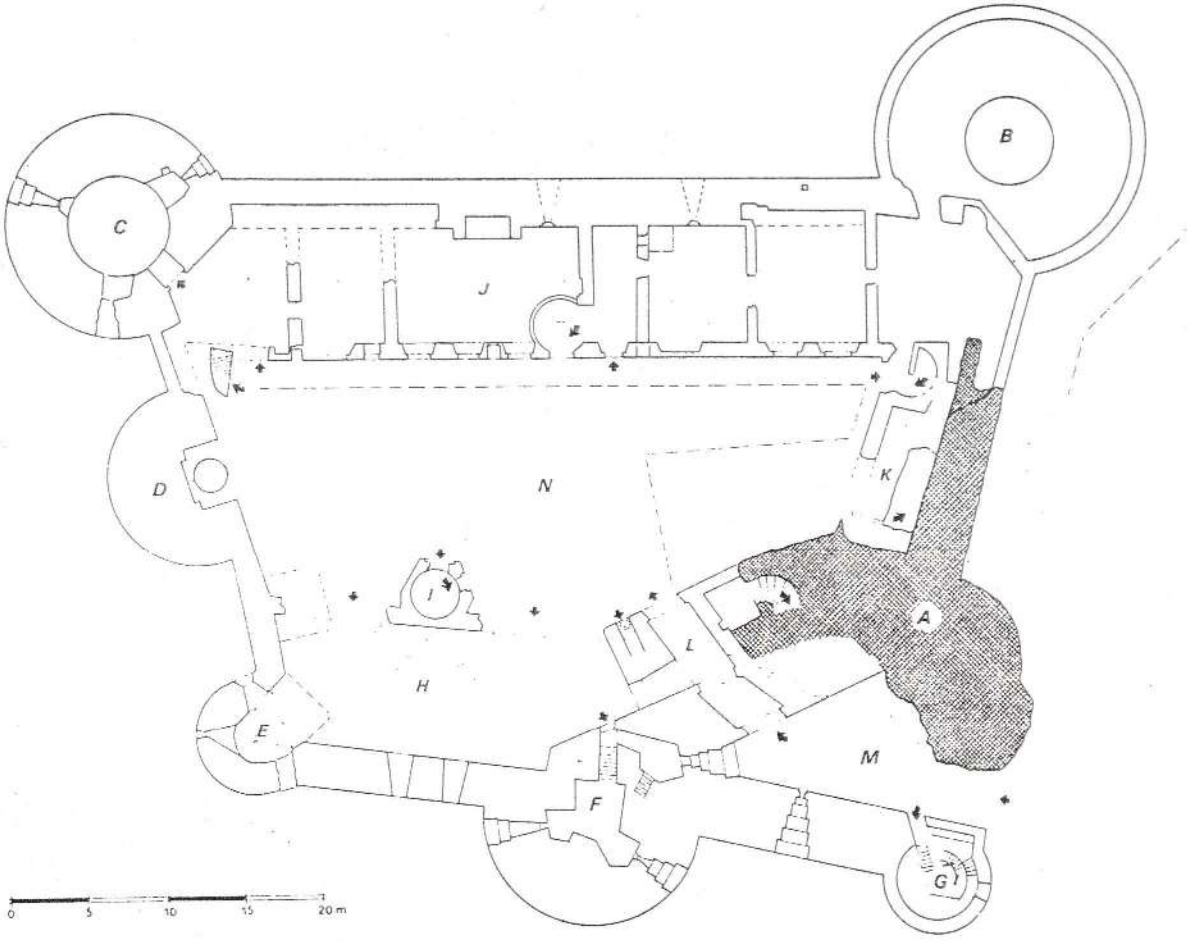
Ferme du Morimont. A la ferme du restaurant, avant la dispertion. 23.5.94.



Château du Morimont. Le groupe écoute les explications du guide.

Plan d'ensemble du château au niveau de la cour

(Relevé et dessin G.C. Meyer)



(Illustration A)

A. *Rocher aménagé servant de base au donjon (XIIIe - XIVe)*
B. *Tour d'artillerie de l'angle Nord-Est dite « Tour de 1515 »*
C. *Tour d'artillerie de l'angle Nord-Ouest*
D. *Tour abritant les puits*
E. *Tour d'angle Sud-Ouest dite « Schlossturm » (XVe)*
F. *Tour d'artillerie Sud.*
G. *Tour de l'angle Sud-Est*
H. *Emplacement du logis Sud*
I. *Tourelle d'escalier hélicoïdal desservant à l'origine le logis Sud*
J. *Vestiges du grand logis Nord*
K. *Emplacement d'un bâtiment qui commandait l'entrée de la cave, côté Est*
L. *Porche de l'entrée principale du château*
M. *Cour de l'entrée du château*
N. *Grande cour intérieure.*

GIRAUD ET LES ALSACIENS : HISTOIRE D'UNE EVASION

ou

La contribution de la résistance alsacienne à la réussite d'une évasion spectaculaire

Le lecteur pointilleux se posera certainement la question : pourquoi publier dans une revue d'histoire anabaptiste les péripéties de l'évasion d'un général français lors de la Seconde Guerre Mondiale ?

A dire vrai, les raisons ne sont pas évidentes. Mais essayons tout de même d'en énumérer quelques-unes, ne serait-ce que pour nous justifier.

Tout d'abord, les événements essentiels, c'est-à-dire le passage de la frontière franco-suisse, se sont déroulés dans une région où de nombreuses fermes, dont celle des Ebourbettes, étaient ou avaient été aux mains de mennonites. C'est ce qu'avait d'ailleurs signalé notre président Willy HEGE lors d'un arrêt durant la partie touristique de l'Assemblée Générale 1994.

Ensuite, il a paru souhaitable à notre comité de rédaction, de commémorer, à sa manière, le cinquantième anniversaire de la Libération de l'Alsace, par une page passionnante à lire, comme l'ont fait la presque totalité des revues d'histoire locale alsaciennes.

Enfin, nous avons voulu donner la parole à un jeune historien : l'auteur, élève de Première au Lycée de Sélestat, n'a que 18 ans. Nous espérons ainsi susciter d'autres vocations parmi nos lecteurs juniors, étant entendu que nous disposons de nombreuses pistes historiques inexplorées qui n'attendent que leur « révélateur ».

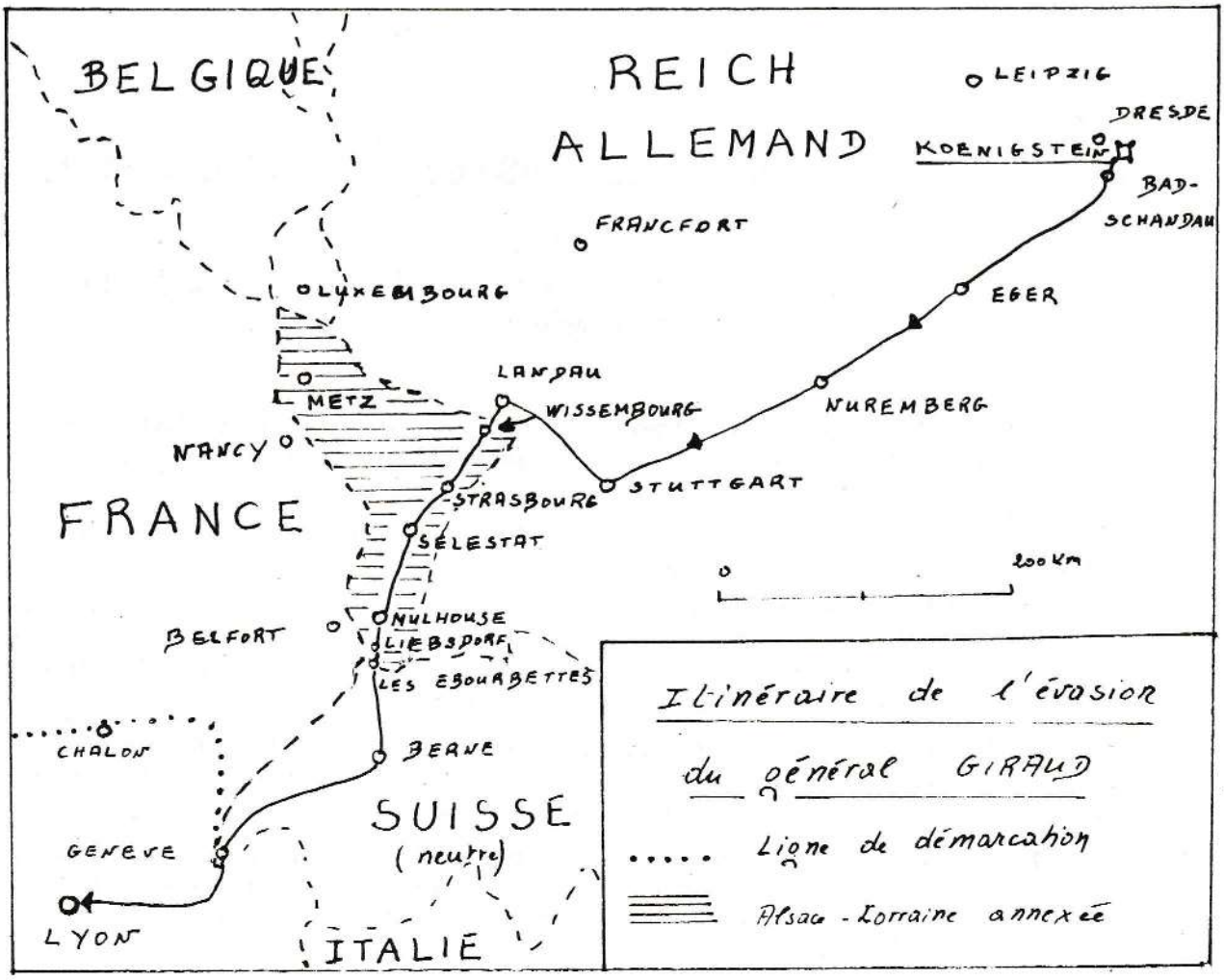
Claude JÉRÔME.

« Il y a trois ans, j'étais pour vous un inconnu. Vous saviez seulement qu'un général français s'était évadé de la forteresse de Königstein. Chez vous, en Alsace, j'ai trouvé à tous les degrés l'aide la plus efficace, la plus discrète, la plus généreuse, une aide ne reculant pas devant la mort ».

(Paroles prononcées par le général GIRAUD aux obsèques de René ORTLIEB et du père STAMM le 3 mai 1945 à Thann).

Mai 1940. Les Allemands envahissent la France, mettant ainsi fin à la « drôle de guerre ». Au milieu de la débâcle, le général Henri GIRAUD, commandant en chef de la IX^{e} Armée et ancien Gouverneur Militaire de Metz, fut fait prisonnier. Par la suite, il fut amené, le 25 mai 1940, à l'Oflag IV B, autrement dit la forteresse de Königstein-An-Der-Elbe (Saxe). Obstiné par le désir de fausser compagnie à ses geôliers, GIRAUD se remit à l'apprentissage de l'allemand et mena une active correspondance avec sa femme. Il était en effet impératif de maîtriser parfaitement l'allemand et de trouver des complicités à l'extérieur de la prison.

D'actifs préparatifs menés depuis Lyon par un groupe d'officiers de carrière et par Madame la générale GIRAUD aboutirent, en décembre 1941 à l'élaboration du plan d'évasion : un guide devait attendre l'évadé au pied de la forteresse et l'accompagner jusqu'à la frontière française, puis en zone libre. L'évasion aurait lieu le vendredi 17 avril 1942, à 10 heures. On contacta Max SCHIEBER, dirigeant d'un groupe textile et membre d'un réseau de renseignements, afin d'obtenir au plus vite des papiers d'identité officiels allemands. On obtint bientôt un permis de conduire au nom de Heinrich GREINER, représentant en articles textiles, demeurant à Sainte-Marie-aux-Mines, au 26 Adolf-Hitler Strasse ! Par l'intermédiaire d'une soeur de Saint-Vincent-de-Paul, soeur Hélène, on recruta un guide, un jeune Lorrain,





MES PIEDS ET MES GENOUX FREINENT MA DESCENTE.

Roger GUERLACH, qui accepta immédiatement cette périlleuse mission. L'organisation du voyage fut confiée à un jeune strasbourgeois, le lieutenant Henri DERRINGER. Le franchissement de la frontière alsacienne fut confié au réseau « Alsace ».

Sous les identités de Georges MON, négociant en vins, puis de Roger GASSER, électrotechnicien employé en Allemagne, il se rendit en train jusqu'à la ville de Bad-Schandau.

Le rendez-vous avec le général GIRAUD était fixé au lendemain, 17 avril, à 13 heures. A cette date, il rencontra effectivement l'évadé de Königstein.

De KÖNIGSTEIN à MULHOUSE

Le Führer était sur le point de fêter son anniversaire lorsqu'il apprit, le surlendemain, cette gênante évasion. Hitler prit alors toutes les mesures nécessaires visant à empêcher à cet évadé la sortie du territoire allemand. Un ratissage démesuré, puisque effectué par plusieurs dizaines de milliers d'hommes, n'eut aucun résultat. Une prime de 10.000 marks, offerte à qui aurait permis l'arrestation du général GIRAUD n'eut guère plus de succès.

Cherchant à quitter au plus vite la région de Königstein, les deux fugitifs entamèrent un long périple à travers le sud de l'Allemagne. Ils durent faire preuve d'un grand esprit d'initiative afin de surmonter de nombreux imprévus, et furent contraints de prendre moult précautions, l'alerte ayant déjà été donnée à travers toute l'Allemagne.

Une fois en terre d'Alsace, le plus dur était passé ! Ainsi, le général GIRAUD, qui comptait sur l'aide de la résistance alsacienne, ressentit un grand soulagement : « *J'entendis des conversations qui me firent plaisir (...) Assuré désormais du résultat, je m'installe confortablement dans le coin de la fenêtre et me laisse gagner par une douce somnolence* ». Mais ce relâchement pouvait à tout moment lui être fatal...

Arrivé à Mulhouse, où il rencontra Max SCHIEBER, Roger GUERLACH constata, effrayé, que le général avait disparu ! Quelle panique ! Comme les deux coéquipiers avaient pour habitude de voyager dans deux compartiment différents afin de ne pas éveiller de soupçons, le général GIRAUD n'avait pas revu son guide depuis Strasbourg et le croyait arrêté par la Gestapo ; aussi, décida-t-il de descendre du train en gare de Sélestat et de se rendre à l'hôtel Hauser où il réserve une chambre. Après avoir fait un petit somme, il prit le train pour Mulhouse où il arriva à 23 h. Il passa la nuit à l'hôtel de l'Europe ; afin d'éviter une fâcheuse rencontre avec la Gestapo, le veilleur de nuit lui conseilla de quitter l'établissement avant le contrôle des fiches d'hôtel. Le lendemain matin, le général GIRAUD se rendit chez Madame SCHIEBER. Chacun ressentit un grand soulagement.

GIRAUD CONFIE A LA RESISTANCE ALSACIENNE.

Ce fut en ce lundi 20 avril que s'acheva la mission de Roger GUERLACH. Le sort du général GIRAUD reposait désormais entre les mains de la résistance alsacienne dont les membres firent preuve d'un courage et d'un dévouement admirables. Le passage en zone occupée était devenu si risqué que l'on décida de faire passer le général GIRAUD par la Suisse, en employant une filière, connue de Paul WINTER, qui passait par le presbytère de Liebsdorf et la ferme frontalière des Ebourbettes.

Le soir même, René ORTLIEB et Paul WEISS conduisirent le général GIRAUD jusqu'au presbytère de Liebsdorf où résidait le père Joseph STAMM. Homme d'un courage extraordinaire, le prêtre faisait partie d'une organisation clandestine qui fit franchir la frontière helvétique à des centaines d'évadés de guerre. Au cours de la même soirée, le général GIRAUD rencontra celui qui allait être son guide : le jeune Henri KUPFER, un forestier dont le secteur s'étendait le long de la frontière suisse.

Mercredi 22 avril. A 9 heures, KUPFER et le général GIRAUD, qui cette fois empruntait l'identité d'un marchand de bois venu afin de reconnaître les coupes le long de la frontière, quittèrent Liebsdorf,



Le général Henri GIRAUD.

Deutsches Kriminalpolizeiblatt

(Sonderausgabe)

Herausgegeben vom Reichskriminalpolizeiamt in Berlin

Erscheint täglich mit Ausschluß der Sonn- und Feiertage | Zu beziehen durch die Geschäftsstelle Berlin C 2, Werderscher Markt 5—6

15. Jahrgang | Berlin, den 22. April 1942 | Nummer 4261 a

Nur für deutsche Behörden bestimmt!

A. Großfahndung.

100 000 RM Belohnung.

Entwichener französischer General aus dem Lager Königstein (Elbe).

Nachtrag zur Neuausschreibung in Nr. 4258 a, zum FS Dresden vom 18. 4. 42 und zum Blitz FS Nr. 5188 vom 20. 4. 42.

Für die Wiederergreifung des am 17. (nicht 14.) 4. 42 aus Oflag in Königstein (Elbe) entwichenen französischen Armeeführers, General **Giraud**, Henry 18. 1. 79 Paris, ist eine Belohnung von 100 000 RM ausgesetzt worden.

Beschr.: 1,82—1,85 m, schlank, graue Haare, grauer Schnurrbart, spricht leidlich Deutsch mit französischem Akzent; trägt möglicherweise helle bräunliche Stiefelhose. G. und Abdruck des rechten Zeigefingers sind hierunter abgebildet.

Die Wiederergreifung ist von größter Bedeutung. Die Fahndung ist unter Einsatz aller Kräfte der Sicherheitspolizei (Kripo und Stapo), der Schutzpolizei und der Gendarmerie, der Wasserschutzpolizei, des Zollgrenzschutzes, des NSKK., der SA., der SS, des RAD., der Forstbeamten und der sonst etwa zur Verfügung stehenden Kräfte durchzuführen. Die Kräfte sind nach den örtlichen Alarmplänen der KP(L)Stellen heranzuziehen. Durch Einsatz besonderer Streifen in Zügen, Bahnhöfen und sonstigen Verkehrsmitteln sind umfassende Verkehrskontrollen durchzuführen. Die Fahndung ist bis auf Widerruf auf das energischste und unter Einsatz aller verfügbaren Kräfte durchzuführen. Jede auf den Flüchtigen bezügliche Wahrnehmung ist der KPLSt Dresden, die für die Fahndung federführend ist, und dem Reichskriminalpolizeiamt unverzüglich mitzuteilen.

Von einer Veröffentlichung durch Presse oder Rundfunk ist abzusehen.

Der Chef der Sicherheitspolizei und des SD
I. V.
gez. Nebe,
SS-Gruppenführer und Generalleutnant der Polizei.



Henry Giraud ist festzunehmen.



Abdruck des rechten Zeigefingers.

Avis de recherche promettant une récompense de 100 000 Reichs Mark.

direction la Suisse. Après près de quatre heures de marche à travers les bois, ils se trouvèrent à 250 mètres de la frontière, quand ils purent constater que la « *Grenzschutz* » avait malheureusement déployé ses troupes à proximité de celles-ci. Les deux hommes se réfugièrent dans la ferme des Ebourbettes en attendant que la garde se relâche. Vers 18 heures, après que les enfants de la famille RICHARD eurent agité leur béret, signe que la route était libre, le général GIRAUD put enfin parcourir les quelques 150 mètres qui le séparaient encore de la frontière. Peu de temps après, l'évadé de Königstein fut en mesure de savourer sa liberté, après un périple de six jours qui l'emmena de Saxe en Suisse. Après deux jours passés dans une prison helvétique, le général GIRAUD put passer en France dans la matinée du 25 avril et enfin, le soir même, retrouver les siens dans une villa proche de Lyon.

UN HEROISME REMARQUABLE, MAIS AUSSI UN LOURD TRIBUT A PAYER.

Il convient de mettre en avant l'héroïsme dont firent preuve toutes les personnes qui permirent de mener à bien le passage du général GIRAUD en Suisse, en particulier deux héros thannois : René ORTLIEB, propriétaire de l'hôtel du Parc à Thann, et le père Joseph STAMM, curé de Liebsdorf. Comme tous ces combattants de l'ombre, résistant au joug allemand, ces deux hommes au courage extraordinaire savaient ce qu'ils risquaient et durent payer de leur vie leur dévouement à la France. En effet, le félon Charles REISSER se fit passer à Mulhouse pour un résistant et tenta d'infiltrer les réseaux d'évasion vers la Suisse. Malheureusement , l'abbé HEIDDET, curé quelque peu mégalomane de la paroisse du Sacré-Coeur, se confia à REISSER ; son manque de discrétion aida la Gestapo qui arrêta, le 21 septembre 1943, René ORTLIEB et le père STAMM. Le souci de ne pas livrer leurs amis permit à ces deux héros de supporter les interrogatoires « musclés » auxquels ils furent soumis.

Emprisonnés à Wolfach (Pays de Bade), le père STAMM et René ORTLIEB tombèrent, au matin du 17 avril 1945, en compagnie de 14 autres détenus, sous les balles du gardien GEHRUM et de ses acolytes. A Belfort, un milicien assassina Henri VEIT, pivot de la résistance entre Belfort, la Suisse et Lyon, quelques jours avant la libération de la ville. Quant à l'industriel mulhousien Max SCHIEBER, il s'en tira de justesse à l'issue d'un séjour au camp de concentration du Struthof.

En guise de conclusion, on peut rapporter les propos de Paul WINTER, chef de la résistance haut-rhinoise :

« *L'évasion du général GIRAUD fut notre plus belle action contre les Allemands. Nous avions porté un coup formidable à leur prestige, il équivalait à une grande défaite militaire qui affecte énormément leur moral. Malheureusement, je dois aussi reconnaître que ce fut notre action la plus désastreuse quant à son résultat dans le cadre de la libération de notre pays.* »

Laurent NAAS, élève de Terminale L
Lycée Dr KOEBERLÉ 67600 SELÉSTAT.

Bibliographie :

J. GRANIER, *Un général disparu*, Presses de la Cité, 1971.

C. BÉNÉ, *L'Alsace dans les griffes nazies*, Fetzer, 1971.

Général Henri GIRAUD, *Mes évasions* Hachette 1945.



La ferme des Ebourbettes situées sur la frontière franco-suisse.
La Suisse se trouve juste à gauche de la ferme.





Les deux plaques apposées sur la facade de l'église de Liebsdorf, en souvenir du général Giraud et des deux patriotes qui l'aidèrent dans son évasion.

DES SECTES : LETTRE OUVERTE AUX EDITEURS DE DICTIONNAIRES ET D'ENCYCLOPEDIES.

I. - QUESTIONS DE TERMINOLOGIE

Du terme "secte"

Une question se pose inévitablement à quiconque entreprend de parler de groupements chrétiens statistiquement minoritaires, et - éventuellement - "marginaux" par la nature de leur culture. Comment les désigner ? A-t-on à faire, en l'occurrence, à des Églises, des sectes, ou... à quoi d'autre ?

A peu près partout en Occident, l'habitude s'est établie de parler des catholiques, des orthodoxes, des protestants (luthériens ou réformés), des méthodistes, et aussi des anglicans, comme membres de leurs "Eglises" respectives. Les autres groupements chrétiens reçoivent, selon les circonstances et les lieux, des appellations variées et variables ; parmi elles, la désignation "secte" revient souvent.

Sans doute, on rencontre des emplois scientifiquement contrôlés du terme "secte" et des mots de la même famille : l'opposition typique "Eglise-secte" de la sociologie wébérienne est devenue classique ; elle se présente aussi comme "non-évaluative" et parvient à l'être en effet. Mais la typologie wébérienne des corps religieux chrétiens n'est pas seule en existence ; la concurrence sur ce terrain là, comme sur bien d'autres, se montre constante et multiple. Dès lors il apparaît difficile de recommander l'une plutôt que l'autre de ces typologies dans des dictionnaires, encyclopédies et autres ouvrages de consultation courante.

Il existe aussi des emplois psychologiquement construits du terme "secte" (et des dérivées). Ils ne sont pas sans faire problème, ne serait-ce que par la facilité avec laquelle on peut les mettre en oeuvre pour nuire aux groupes concernés. Les associations antisectes les utilisent volontiers.

Faut-il enfin mentionner que le recours au vocable "secte" soulève immanquablement l'opposition des intéressés eux-mêmes ? Baptistes, adventistes, mennonites, christadelphiens, néo-apostoliques, pentecôtistes, darbystes (les "larges" comme les "étroits") et tant d'autres encore... refusent cette étiquette.

Pourquoi ?

- D'abord et surtout à cause du caractère fortement péjoratif de la plupart des emplois de ce terme, caractère qui apparaît clairement dans les dérivés "sectaire" et "sectarisme".

- En second lieu, et au risque d'étonner, il faut bien mentionner que ces groupes chrétiens minoritaires se considèrent théologiquement comme des Églises.

- Enfin on ne saurait négliger le fait que, dans l'usage actuel des médias, le vocable "secte" se trouve de plus en plus employé - de manière nettement dépréciative - pour désigner les "Nouveaux Mouvements Religieux", en tant que notre culture les tient pour illégitimes et socialement nocifs. Or ces groupements (moonistes, Association pour la Conscience de Krishna, Disciples de Mahara Ji,

Méditation Transcendantale, Scientologie, etc, etc...) sont, de plus et très souvent, d'inspiration non-chrétienne. On comprend dès lors que les mouvements et groupements minoritaires chrétiens ne désirent pas être confondus avec eux ; or ceci se produit immanquablement si on les désigne par le même terme.

Quelques suggestions

Serait-il impossible que les éditeurs de dictionnaires et encyclopédies destinés au grand public évitent, dans leurs articles, l'usage du terme "secte" pour désigner des groupes religieux ? Des mots divers et assez neutres sont disponibles, qui rendront service en l'occurrence. Ainsi de "groupe", "groupement", "mouvement", etc ; ces termes sont faciles à spécifier : rien de plus aisé que de parler, par exemple, d'un "groupement chrétien" (ou protestant, ou orthodoxe, ou juif, ou bouddhiste, etc.).

A titre d'exemple et pour montrer la praticabilité de nos remarques, on pourrait décrire le "pentecôtisme" de la manière suivante :

"Pentecôtisme : Mouvement et doctrine chrétiens de terrain protestant, né aux Etats-Unis au début du XXe siècle. En sont issus de nombreux groupements ecclésiastiques, autonomes ou diversement reliés entre eux ; les "Assemblées de Dieu" figurent parmi les plus connus de ces groupements. Le pentecôtisme affirme redonner vie aux charismes de l'Eglise primitive, apparus avec la première Pentecôte chrétienne".

S'agissant des nouveaux mouvements religieux (N.M.R.), un autre exemple sera de mise. On décrira ainsi la "Soka Gakkaï" :

"Soka Gakkaï : Nouveau mouvement religieux japonais et bouddhiste. Universaliste, il se réclame de l'enseignement du moine japonais Nichiren (1222-1282), commentateur des Ecritures bouddhistes, etc, etc".

Notons qu'il existe aussi des N.M.R. d'inspiration chrétienne, de terrain protestant. Ainsi de la fameuse "Famille", née des Enfants de Dieu.

Evidemment, l'article "Secte" dans tout dictionnaire même élémentaire devrait souligner le caractère souvent péjoratif de ce terme dans le langage commun.

II. - QUESTIONS D'HISTOIRE

La tradition anabaptiste-mennonite

On veut ici attirer l'attention des éditeurs de dictionnaires et d'encyclopédies sur certains problèmes spécifiques de la tradition anabaptiste-mennontite.

L'anabaptisme représente la plus ancienne dissidence issue de la Réforme du XVI^{e} siècle. Il importe de distinguer anabaptisme pacifique et anabaptisme révolutionnaire (encore dit "militant").

A l'heure actuelle, les historiens insistent sur la complexité des rapports ayant existé entre l'un et l'autre courant.

Il est faux en tout cas d'affirmer que Thomas Müntzer (+/-1489-1525), réformateur d'abord proche de Luther, puis idéologue de la Guerre des Paysans (1523-1525), ait été le chef, le fondateur (ni même un des fondateurs), ou encore le catalyseur du mouvement anabaptiste. Celui-ci ne naît pas de sa prédi-

cation, ni ne suit ses vues. Müntzer a mis en cause le baptême des enfants ; c'est bien-là certes, un des éléments de la critique anabaptiste de l'Eglise de son temps, et de sa pratique. Mais jamais Müntzer n'a pratiqué le baptême des seuls adultes qui constitue une des marques identitaires de l'anabaptisme. Cependant - et cela nous mènera plus loin - c'est d'abord par son ecclésiologie, et par sa conception de l'éthique comme pratique quotidienne, que ce mouvement est caractérisé pleinement. Mais, là encore, la distance par rapport à Müntzer apparaît considérable.

Pour l'anabaptisme pacifique - le seul qui ait persisté jusqu'à nos jours - l'Église est d'abord l'Assemblée locale de ceux qui, ayant accueilli la prédication de l'Évangile, en acceptent aussi les exigences jusque dans leur existence la plus quotidienne. Il s'agit donc d'adultes uniquement, les enfants en bas âge ne pouvant articuler un acte de foi, ni prendre une décision responsable. Par le baptême dans l'Assemblée, ces adultes témoignent publiquement de leur volonté d'abandonner "les voies du monde", et de vivre désormais selon l'Evangile. Cette séparation d'avec le "monde" (la société globale en tant qu'elle participe du péché) se manifeste par des attitudes pratiques que les intéressés déclarent conformes aux commandements de Dieu et à la prédication évangélique. Celles-ci trouvent une de leurs expressions privilégiées dans la "non-mondanité". A ce concept se rattachent un certain nombre d'attitudes caractéristiques de l'anabaptisme pacifique sous toutes ses formes : refus des comportements sociaux - en particulier refus de certains aspects de la présentation de soi - jugés contraires à la "simplicité de vie" requise d'un chrétien. De ce genre de refus relève celui de certaines modes ou particularités vestimentaires en vigueur dans la société globale. Fossilisées, les pratiques de cette nature aboutissent - éventuellement - à l'"uniforme" des amish ou à la non acceptation, chez certains d'entre eux, - des boutons, ou de certaines couleurs dans l'habillement.

La même volonté de fidélité au message évangélique pris à la lettre mène les anabaptistes pacifiques à récuser - en général au moins et à l'origine - tout rapport (autre que de refus) à l'administration de la force ; ils ne sauraient donc être soldats, encore moins fomenter des soulèvements sociaux. Enfin leur refus (selon Matthieu 6, 33-37) de prêter serment les a longtemps tenus à la marge de la vie sociale ordinaire : en des lieux ou des temps où le serment accompagnait nécessairement de nombreux aspects de la vie économique juridique, politique même. L'honnêteté en affaires des anabaptistes, devenue proverbiale, ainsi que leur longue et constante pratique de l'hospitalité compensent - dans une certaine mesure - la mise en cause du lien social et politique implicite au concept et à la pratique de la non-mondanité telle qu'ils l'entendent.

Quelques remarques et suggestion

Ce qui précède permet maintenant quelques remarques et une suggestion, toutes suscitées par la constatation de lacunes, d'approximations, ou parfois d'erreurs précises dans les dictionnaires et encyclopédies en circulation :

Première remarque : Au risque de se répéter par rapport à ce qui précède, on insiste ici sur la nature capitale de la distinction entre les formes révolutionnaires et les formes pacifiques de l'anabaptisme.

Malgré une tradition polémique bien affirmée et d'origine luthéro-réformée, il faut

tenir que Müntzer n'est pas anabaptiste. On a dit pourquoi plus haut.

Par contre il existe bien au XVI[e] siècle divers courants révolutionnaires en fait d'anabaptisme. Le plus connu est celui qui se manifeste dans l'affaire du Royaume de Dieu de Münster (Westphalie, 1532-1535) et autour de personnalités telles ce Jean de Leyde qui se donna pour le "roi" de ce royaume éphémère. Les émeutes à caractère socio-religieux provoquées en Hollande, à la suite des événements de Münster, et comme en écho à ceux-ci, ont aussi impliqué une partie importante de l'anabaptisme local. Elles participaient du même projet d'établissement par la force d'une tête-de-pont du royaume de Dieu à venir et pronostiqué prochain.

Toutes les manifestations révolutionnaires de l'anabaptisme se sont terminées dans la répression la plus sanglante. Il est intéressant de noter que dans l'affaire de Münster comme dans tous les épisodes semblables on voit s'effectuer des passages du pacifisme le plus total à la position révolutionnaire ; on observe aussi le phénomène inverse. On l'a dit plus haut, les rapports ayant pu exister entre la Guerre des Paysans et l'anabaptisme révolutionnaire postérieur restent difficiles à évaluer. Là-dessus, les opinions des historiens ne sont pas sans connaître de périodiques variations. En tout cas, la Guerre des Paysans, pas plus que Thomas Müntzer son idéologue principal, n'ont à voir avec l'anabaptisme comme tel ; malgré la polémique confessionnelle de l'époque, malgré aussi les convictions marxistes à ce sujet.

Deuxième remarque : On voudra bien noter que Menno Simons (1496-1561), dont les Assemblées mennonites (856 000 personnes dans le monde aujourd'hui) perpétuent le nom, n'est pas le fondateur de l'anabaptisme, même pas sous sa forme pacifique. Il fut simplement le réorganisateur et le réformateur de cette dernière tendance après les désordres causés parmi ses fidèles par les événements de Münster. Son ministère - toujours difficile à cause de la clandestinité à laquelle la persécution l'obligeait - intéressa directement une grande partie de l'Europe du Nord. On remarquera à ce propos que l'anabaptisme, dans la variété de ses origines et de ses localisations, est resté un phénomène quasi exclusivement d'expression germanique.

Proposition - suggestion

Notre proposition-suggestion prend la forme d'un article-matrice sur l'anabaptisme en général, tel qu'on pourrait le trouver dans n'importe quel dictionnaire non spécialisé. Ce projet d'article d'une part, et d'autre part, l'ensemble des notes dans lesquelles il s'insère devraient permettre d'éviter la plupart des "traquenards anabaptistes"...

1. Anabaptisme : Au XVI[e] siècle, mouvement complexe aux motivations religieuses et sociales variées qui affecta alors quasi exclusivement les pays de langue germanique. L'anabaptisme a existé sous deux formes, **révolutionnaire** et **pacifique**.

Thomas Müntzer et les paysans révoltés de la Guerre des Paysans (1523 - 1525) - souvent taxés d'anabaptisme - n'ont jamais pratiqué le baptême des seuls adultes, marque caractéristique de l'anabaptisme. Par contre l'affaire dite du Royaume de Dieu de Münster (Westphalie, 1532-1535) est représentative de la forme révolutionnaire de ce mouvement. D'autres révoltes socio-religieuses et urbaines semblables se produisirent, à l'époque même des événements de Münster, en Hollande. La

répression qui s'abattit sur les anabaptistes révolutionnaires fut sévère et découragea complètement ce genre de mouvements.

L'anabaptisme pacifique prend forme dès 1525 (à Zürich, Suisse, en particulier) ; il représente une réaction à l'activité -jugée religieusement trop conservatrice - des "grands réformateurs" protestants.

Durement et longuement persécutée malgré son pacifisme, cette forme d'anabaptisme est cependant parvenue jusqu'à nous. S'en réclament divers groupements : les Assemblées **mennonites** (856 000 membres dans le monde en 1990) en sont la forme la plus connue. Les **amish** (90 à 100 000 à l'heure actuelle) existent en Amérique du Nord quasi exclusivement ; ils représentent la continuation d'un schisme rigoriste du XVII^{e} siècle (Sainte-Marie-aux-Mines, Haut-Rhin, 1693), survenu dans les Assemblées anabaptistes pacifiques d'Alsace. Les **houttériens** (30 000 environ, en Amérique du Nord) font remonter leurs origines en 1536 et en Europe Centrale. Ils représentent la branche communautaire du mouvement anabaptiste actuel (communauté de vie, de biens, de production et de consommation).

Fragmentation, dispersion et petits nombres caractérisent l'ensemble anabaptiste aujourd'hui. L'image traditionnelle de l'anabaptiste comme entrepreneur agricole progressiste vaut encore de nos jours, en grande partie. Mais l'urbanisation et la diversification professionnelle et géographique s'imposent de plus en plus parmi eux, comme dans la société globale.

Premiers "chrétiens professants" sur le terrain protestant, les descendants actuels de l'anabaptisme pacifique - tout comme leurs prédécesseurs depuis le XVI^{e} siècle - admettent au baptême des adultes seulement ; l'appellation d'anabaptistes (c'est-à-dire "rebaptiseurs") est d'origine polémique ; elle constitue un contre-sens sur les intentions et les pratiques des intéressés. Ceux-ci se caractérisent tous - à des degrés divers - par la distance critique qu'ils mettent entre eux et la société globale : rigorisme éthique, simplicité de vie, refus du serment et de l'usage de la force dans les relations sociales (et donc refus, aussi, des activités militaires).

Jean SÉGUY, *Directeur de Recherche Honoraire au C.N.R.S.*

"SIEUR" ADOLPHE SCHMIDT

L'image traditionnelle de l'anabaptiste est celle d'un homme des campagnes, agriculteur ou éleveur, aux vêtements simples et sobres et au comportement un peu fruste; fuyant la vie citadine, il recherche la tranquillité des régions retirées pour vivre sa foi dans l'isolement et la quiétude.

Au travers de la biographie d'Adolphe Schmidt[1], nous découvrirons un tout autre environnement, celui des anabaptistes de souche alsacienne du XVII^{ème} siècle. Connu jusque-là pour sa participation à l'importante réunion d'Ohnenheim de 1660 -où une confession de foi commune fut adoptée-, et pour son intervention déterminante lors de l'exode des "frères" bernois vers le Palatinat en 1671, Adolphe Schmidt méritait amplement que nous nous intéressions de plus près à lui. Cet homme marqua indéniablement l'anabaptisme de son empreinte, comme le fera plus tard Jacob Amann, insufflant un esprit nouveau aux anabaptistes bernois émigrés en Alsace.

En fait, il serait plus juste de parler "des" Adolphe Schmidt, car ce même prénom fut porté successivement durant trois générations, du père au petit-fils. C'est essentiellement sur le premier, celui qui était appelé "l'ancien" que porte notre étude, même si les deux suivants fourniront eux aussi leurs lots d'informations. Nous nous attarderons également au parcours du frère aîné d'Adolphe "l'ancien", Jacob dont les multiples activités sont également révélatrices du rayonnement de la communauté.

Une origine à Ingersheim :

L'histoire de la famille Schmidt commence à Ingersheim[2], dans le fief des Furstenberg. Barbara Schmidt, veuve, fut fortement inquiétée pour sa foi anabaptiste. Comme elle refusait "obstinément" de changer ses vues, elle fut bannie et dût se résigner à quitter la ville non sans s'être acquittée au préalable d'une très forte amende de 1000 florins. Cette somme considérable à l'époque - l'équivalent de la valeur de trois belles maisons- traduit d'une part que les menaces n'étaient pas légères et, d'autre part que la famille se situait déjà dans un milieu social très aisé comme cela se confirmera. Ses deux plus jeunes fils, Georges et Adolphe, eurent eux aussi, dès l'année suivante en 1625, à faire le terrible choix entre l'expulsion et la conversion. Il est très probable que Georges se soit soumis et qu'il continua à demeurer un temps à Ingersheim, comme l'évoque du reste Denis Ingold. Il avait auparavant servi comme apprenti de 1621 à 1623 chez Jacob Mangold, l'anabaptiste de Sainte-Marie-aux-Mines. On le retrouve installé à Colmar en 1669 où il sera bonnetier[3]. Ceci expliquerait que l'ensemble des biens de la famille ne fussent pas saisis conformément aux menaces des autorités. Le fait que tous deux aient toujours été considérés comme des "enfants" en 1624, à qui on demanda pourtant dès l'année suivante une décision nécessitant tout de même une certaine maturité en matière de religion, conduit à penser qu'ils devaient avoir entre 15 et 20 ans au moment des faits. Ils seraient donc nés durant la première décennie du XVII^{ème} siècle.

Abréviations des notes :
SA : Souvenance Anabaptiste - Mennonitisches Gedächtnis
ML : Mennonitisches Lexikon
ME : Mennonite Encyclopedia
SMM : Sainte-Marie-aux-Mines
AHR : Archives Départementales du Haut-Rhin

[1] Si on trouve fréquemment d'autres orthographes du nom dans les actes (Schmitt, Schmid, voire Chemit) nous avons retenu la forme "Schmidt", correspondant à celle des signatures des membres de la famille.

[2] SA 9/1990 p. 33 à 35 -Denis Ingold, "Les derniers anabaptistes d'Ingersheim au XVII siècle".

[3] AHR 1E 83 -160, Christian Wolff, "Contrats d'apprentissage et autres à Sainte-Marie-aux-Mines, 1662-1711" in "Bulletin du Cercle Généalogique d'Alsace" 2/1994, p.597.

Généalogie des SCHMIDT anabaptistes

*

**

Georg Schmidt et Barbara (Elisabeth) Klor à Ingersheim
+ av 1624

4 ou 5 enfants dont :

?
mariée à Jean Perrin

Jacob
marié 1.Barbara Irmel
2.Anna Stadler
à - Ingersheim
- Sainte-Marie
- Colmar
- Amsterdam

Georg / Georges
à - Ingersheim
- Sainte-Marie
- Colmar

Adolph
père dit "l'ancien", le "vieux"
+1691
marié 1. Anne Cember
2. Marie Bourrat
3. Elisabeth Dobell
4. Eve Wittmer
à -Ingersheim
- Sainte-Marie
- Ribeauvillé

Adolph dit "le jeune"
+1693
mariée Anne Irmel +1695
- Sainte Marie aux Mines

Anne
mariée à
Ulrich Houser
(+1697),
fils de Rudolphe

Marie ou
Anne - Marie
mariée à
Jean Guissing
(futur prévôt de
Ribeauvillé)

Suzanne
mariée à
Christophe Dahlem

Adolph dit le "fils"
marié à
Babe Houser
fils de Rudolphe

Sarah
+1695

Jacques

Jean
parti à "l'étranger"

curateur Pierre Goetz

* Hypothèse à confirmer

** Il ressort de l'inventaire de Jacob qu'il avait des droits pour 1/4 sur la maison d'Ingersheim et 1/5 sur un pré au même lieu

Adolphe lui, n'envisagea aucun compromis et préféra partir. Ses traces se perdent pour plusieurs années, comme d'ailleurs pour bon nombre d'autres familles ballottées par les terribles conséquences de la Guerre de Trente Ans. Il a pu trouver refuge avec sa mère dans une grande ville qui offrait alors une protection relative contre les hordes de pillards ou se rendre en Suisse, terre de prédilection. Il mit à profit ces années pour se consacrer entièrement à l'apprentissage de son métier de tanneur : d'abord ouvrier ou compagnon et, après son compagnonnage, maître tanneur. Nous ignorons si son itinéraire passa par la France, la Suisse ou la Hollande. L'insécurité qui régnait alors à l'Est du Rhin et en Alsace rendait tout déplacement dangereux et mettait le voyageur en péril dans ces lieux désertés.

Une famille de tanneurs :

Sainte-Marie-aux-Mines, sur les terres des Ribeaupierre, dont la réputation de tolérance était déjà largement connue[4] vit surgir le premier des Schmidt en ce lieu. Ainsi Jacob qui n'eut pas directement à subir les brimades qu'avaient connus sa mère et ses frères à Ingersheim, s'était établi dans la cité minière. Il y est mentionné la première fois juste avant 1630 dans le "Landbuch"[5], registre urbaire, comme demeurant dans une maison avec un jardin dans le bas de la ville, cédée par Jacob Mangold. Elle se trouvait au-dessus de la "Walckmühle"[6], le moulin que Clauß Habich exploitait[7] et provenant du même Jacob Mangold[8]. Jacob aussi avait reçu une formation de tanneur et travaillait un temps avec ou pour les Habich. Il transformait ensuite la matière première dans l'atelier qu'il avait aménagé "*mit allem Geschirr zum Gerber Handtwerck*". Là pouvait travailler l'un ou l'autre ouvrier ou apprenti[9]. En ces temps là, les métiers et les corporations étaient dévolus à certaines familles bien précises : milieu très hermétique qui ne recevait que très rarement de nouveaux membres dans ses rangs. En parlant des corporations, Lucien Sittler évoque la constitution d'une véritable "aristocratie artisanale"[10]. Ceci permet de supposer que les Schmidt faisaient partie, et ce déjà à Ingersheim, de cette corporation des tanneurs présente dans de nombreux lieux en Alsace.

L'ambition de Jacob était de posséder sa propre tannerie. Cette opportunité lui fut offerte par son second mariage. Après le décès de Barbara Irmel, il épousa en 1639 Anna Stadler[11], la veuve du tanneur Adam Dietrich qui avait exploité la tannerie de Bréhagotte. Bréhagotte -Oberhergott en allemand- était un quartier situé à la sortie de Sainte-Marie-aux-Mines en direction d'Echery sur la rive gauche de la Liepvrette : le lieu était composé essentiellement d'un groupe de maisons de mineurs. Il acquit deux maisons et des champs après le déclin minier[12].

---

[4] La famille Mangold, elle aussi originaire d'Ingersheim, y avait trouvé refuge au début de ce siècle. Nous aurons, dans une étude future, l'occasion d'y revenir.

[5] AHR E 1837 Urbaire contenant les rentes foncières, et également E 1849 -comptes communaux des Heimburg (1632)- et E 1983 -Comptes communaux, recettes et dépenses (1632).

[6] La "Walckmühle" ou moulin à foulon permettait de battre les peaux à l'aide de maillets et de les apprêter.

[7] Clauß Habich : le frère de Bertram (présent à la réunion d'Ohnenheim en 1660), mais lui n'était pas anabaptiste.

[8] Ce foulon fut un centre historique pour les anabaptistes. C'est à proximité de cet endroit dans la "Walkmutters Hauß" qu'eut lieu la rencontre entre les deux groupes anabaptistes en 1693 et qui conduisit à la rupture. De l'autre extrémité de la propriété habitait Jérémias Irmel, un autre anabaptiste.

[9] AHR 4E SMM 73, acte de 1648. Jacob avait un apprenti en 1639. et AHR 4E SMM 4, inventaire et description des biens de Jacob Schmidt en 1641.

[10] Lucien Sittler, "L'Alsace, terre d'histoire", 1988, Editions Alsatia, p.94-95.

[11] AHR 4E SMM 102 -Contrat de mariage du 4 juillet 1639.

[12] AHR E 1839 -Sainte-Marie-aux-Mines, rentes foncières.

Adolphe devient "maître-bourgeois" de Sainte-Marie-aux-Mines :

Alors que Jacob était arrivé à Sainte-Marie-aux-Mines peu avant 1630, son frère cadet Adolphe apparaît dans les actes pour la première fois en 1636[13]. Très vite son esprit d'entreprise lui fait gagner la confiance de ses concitoyens à Saint Blaise et à Sainte-Marie-aux-Mines où il s'établit pour peu de temps. Son ascension sociale fut fulgurante : Adolphe est élu par les bourgeois comme "Heimburg"[14], c'est-à-dire maître bourgeois, en quelque sorte un maire qui avait en charge l'administration de la commune, celle de percevoir amendes et taxes pour le seigneur du lieu, de diriger la police du village et de représenter la commune en justice lors des procès[15]. Cette fonction publique et politique peut paraître surprenante, mais elle montre que le fait d'être anabaptiste sur les terres des Ribeaupierre ne constituait en soi pas un délit mais au contraire, permettait de jouir d'une certaine considération. Les préoccupations étaient alors toutes autres que religieuses. La conception de la vie sociale de ces anabaptistes alsaciens était sensiblement différente de la conception ultérieure des anabaptistes amish partisans du retrait et de la non-ingérence dans les affaires politiques. Il est vrai aussi que la région était alors très peu peuplée. On venait de passer les années les plus terribles de la Guerre et la population avait déserté l'endroit[16], ceci expliquant peut-être l'émergence de cela.

Le marchand-tanneur Jacob :

L'exploitation de la tannerie de Bréhagotte fut confiée à "maître" Adolphe alors que Jacob se découvrit des talents de commerçant. Ce dernier orienta son activité vers le négoce comme le montre l'inventaire et la description de ses biens en 1641[17]. Cet inventaire fut réalisé afin de distinguer les biens respectifs des deux époux, des biens considérables. En ce qui concerne Jacob, les doublons espagnols et italiens voisinent avec les florins d'or et les ducats. Ces liquidités se trouvaient aussi bien déposées à Colmar qu'à Strasbourg. Leur montant fut évalué au global à 3974 florins et 6 kreuzer. Les marchandises inventoriées sont essentiellement des peaux de boeuf et de vaches, soit 140 pièces, un bon stock de choucroute et de l'écorce servant à faire le tannin. Après celui du cuir, le commerce du vin vient en seconde place dans ses activités[18]. Ainsi, il échangea avec un certain Jacob Hagenbach de Bâle 61 Ohmen[19] de "vieux vin" contre du fromage et du suif (Unschlitt) destiné certainement aux mines et à l'éclairage dans les maisons. A Sainte-Marie-aux-Mines même, il livra du vin "de l'année précédente" (fürnen Wein) pour une quantité de 4665 litres ![20] Régulièrement, Jacob se rendait à Soleure pour y acquérir des bêtes sur pied : quatre boeufs et deux vaches en 1640 qu'il avait payés 43 doublons espagnols puis, l'année suivante, il en racheta cette fois-ci pour 100 doublons.

---

13 AHR E 2033.

14 Muhlenbeck, "Documents historiques concernant Sainte-Marie-aux-Mines côté d'Alsace, 1879, Strasbourg, Hagemann et Co, Libraires, p. 256. et AHR E 1995.

15 Sittler, "L'Alsace...", op. Cit., p.90 sur le rôle du Heimburg.

16 Les années 1635 et 1636, furent pour l'Alsace particulièrement éprouvantes; ce n'est qu'en 1648 que la Guerre prit fin par la paix de Westphalie.

17 AHR 4E SMM 4 -Inventaire et description des biens de Jacob Schmidt en 1641.

18 AHR E 1983 -Jacob et Adolphe sont cités l'un et l'autre sur une liste datée de 1641 pour des taxes que devaient verser les "Taverniers et ceux qui ont vendu du vin". Comptes et recettes.

19 Ohmen : la mesure de Ribeauvillé valait environ 48 litres par Ohmen. Bulletin de la Société d'Histoire de Ribeauvillé, 1959-1960, p.20.

20 "4 Fuder, 5 Ohmen, 6 Massen". Un foudre faisait 23 mesures et il fallait 32 "Massen", ou pot, pour faire une mesure.

Les dettes actives nous renseignent utilement sur sa clientèle. Près d'une centaine de clients sont nommément identifiés : des cordonniers, marchands de fromage ou taverniers, mais aussi des particuliers ou revendeurs. Ceux-ci se répartissaient dans les principales places commerçantes de la région parmi lesquelles on peut citer Colmar, Brisach, Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines, Turckheim, Sélestat, Guebwiller et Ingersheim, bien sur, où il avait conservé de nombreux contacts comme avec "son beau-frère" Jean Perrin. Ses actifs furent évalués à 1176 florins 11 kreuzer. Au moment de l'inventaire, le couple résidait dans leur maison de Sainte-Marie-aux-Mines. Jacob y avait acheté pour 350 florins une autre demeure ayant anciennement appartenu à Jacob Mangold. Elle était appelée "Probierers Haußß", rappelant qu'elle servait dans le temps au contrôle de la qualité des métaux, or et argent, lors de la fabrication des monnaies. Cette maison était entourée d'un grand pré et d'un jardin, très certainement cossue et qui se trouvait dans les mêmes environs que l'autre, "donnant sur la grande route, adossée au ruisseau St Michel"[21]. Son épouse, Anna Stadler, lui avait même fait l'avance de la moitié de la somme. Il avait acquis de plus, dès 1641, une forêt de chêne à Fertrux et un verger à St Philippe. Il lui restait encore quelques biens à Ingersheim, surtout des parcelles de vignes, "derrière l'église", et aux lieux "Widesol", à la "Steingrube", au "Holzweg", en tout 14,5 "Schatz"[22] de vignes, soit environ 7200 m^2 et des droits sur la maison des parents pour 1/4 de sa valeur et 1/5 d'un pré au lieu "Münchmatten"[23].

Comme seule réelle dette, il est question des 500 florins qu'il devait à son beau-père (Schweher) Wendlin Irmel, père de sa précédente épouse. Wendlin fut "Landschreiber", greffier à Stühlingen en Souabe[24]. Jacob, et ce sera le cas de bon nombre des anabaptistes alsaciens, faisait partie de la bourgeoisie aisée sinon d'une élite intellectuelle de la province. Toujours en voyage, Jacob vit bientôt que son activité l'appelait vers les grandes métropoles. Sainte-Marie-aux-Mines ne constituait plus pour lui qu'un pied à terre et ses absences, parfois motivées par des troubles de guerre[25], se firent de plus en plus fréquentes[26]. Il choisit ainsi de s'établir dans un premier temps à Colmar[27] en 1648 ("ahnjezo in Colmar wohnhaft"), puis, quelques vingt années plus tard, le marchand, le "Handelsmann", Jacob Schmidt, quitta définitivement l'Alsace pour s'établir à Amsterdam en Hollande[28], seul pays où l'anabaptisme avait été légalisé et où vivaient de nombreux coreligionnaires. En 1666, il vendit sa maison de Sainte-Marie-aux-Mines à Ulrich Stentz, également tanneur, à l'origine anabaptiste et qui deviendra par la suite un responsable important de l'église Réformée allemande[29].

---

21 AHR 4E SMM 4 -Inventaire et description des biens de Jacob Schmidt en 1641.

22 Dictionnaire des Toponymes et des vieux Termes Mulhousiens, annexes, Meininger, 1986. Un "Schatz" équivalait à 495 m2.

23 La part des droits qui lui revenaient permet de déduire le nombre de ses frères et soeurs au nombre de quatre ou de cinq.

24 A propos de Jérémias Irmel, voir Robert Baecher "Raisons et déroulement du schisme amish - Une nouvelle perspective" in "Actes du colloque de Sainte-Marie-aux-Mines de 1993", (1995).

25 Des bandes lorraines avaient envahi les lieux, et entre-autres occupé et pillé la ville de Ribeauvillé en 1652. (Sittler, p.164).

26 AHR 1E 83 136 -Rôle des habitants. "Le sieur Jacob Schmidt doit de 1645 à 1653, 78 livres". Il fut également en retard de paiement en 1657 pour 54 livres, montant que "Messieurs de Justice" ramenèrent à 4 pistoles.

27 AHR 4E SMM 73. Attestation d'apprentissage.

28 Bertram Habich avait, lui, effectué le chemin en sens inverse puisqu'il venait de Meijel "de la province de Limburg" en Hollande. voir Robert Baecher "Raisons et déroulement du schisme amish..." in "Actes du colloque", (1995).

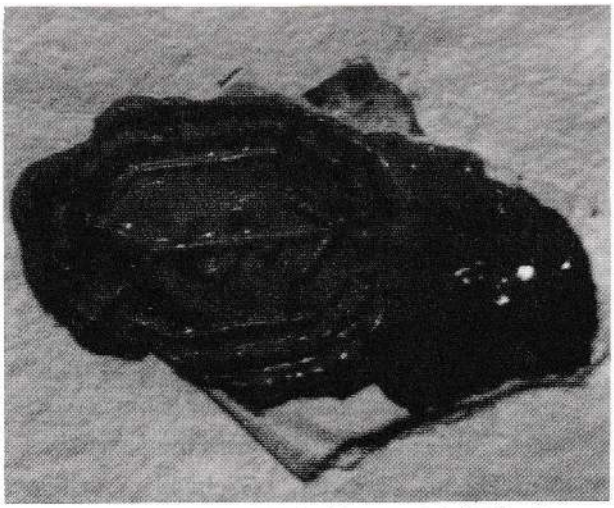
29 Ulrich Stentz. voir Robert Baecher "Raisons et déroulement du schisme amish..." in "Actes du colloque", (1995).

A partir de là nous n'avons plus de nouvelles de lui. En raison de son âge, de sa sagesse et de sa notabilité, la population et les fonctionnaires des Ribeaupierre l'avaient qualifié avec le plus grand respect de "Sieur", distinction rare, ce dès 1657[30], bien avant Adolphe. Cette marque d'honneur ne sera attribuée à ce dernier qu'en 1663[31]. Ce fait renforce l'idée qu'il était bien l'aîné des deux frères.

La complémentarité des deux frères recèle en elle une partie du secret de leur réussite professionnelle. Pendant que Jacob achetait les bêtes sur pied, leurs peaux étaient traitées et transformées (tannage et corroyage) par Adolphe et le produit était ensuite écoulé de nouveau par Jacob au travers d'une vaste clientèle. Si on se réfère à un document datant de 1677 concernant les corvées il est même vraisemblable qu'Adolphe avait, au moins un temps, procédé à l'abattage et au dépeçage des bêtes[32]. Ensemble, les deux "frères" rédigèrent une lettre au secrétaire de chancellerie Guillaume Daßern, à propos d'une forêt de chêne et demandent l'autorisation d'y couper 24 "Klafter" (toises) de bois, pour en récupérer le tan (écorce de chêne moulue, dont ils avaient besoin en grande quantité)[33]. Jacob avait appuyé cette demande en apposant son sceau de cire marqué du "S" traversé verticalement d'une flèche, symbole des marchands[34].

Adolphe "le vieil" s'établit à Ribeauvillé :

Pour Adolphe également l'espace devint trop étroit dans cette vallée encaissée. Il passa la main à son fils qui continua à exploiter la



Sceau de cire de Jacob Schmidt apposé à l'aide d'un cachet ou probablement d'une bague (dimension réelle 1,5x 1 cm). AHR - E1864

tannerie à partir de 1660. Toutefois, "le vieil" resta bourgeois de Sainte-Marie-aux-Mines[35] et continua à y verser régulièrement ses contributions jusqu'à la fin de ses jours tout en continuant à y acquérir d'autres habitations, notamment ces trois maisons achetées à l'église réformée et "la bourse des pauvres d'icelle" qui toutes se trouvaient à Bréhagotte[36]. Mais Ribeauvillé, siège de la l'administration des Ribeaupierre et centre de décision, l'attirait. C'est là que les nobles comtes avaient leur château dans la partie haute de la ville.

Après Ingersheim et Sainte-Marie-aux-Mines, c'est une troisième étape qui allait donner toute sa dimension à Adolphe Schmidt. Son appartenance à l'anabaptisme ne lui permettait pas de briguer ici la qualité de bourgeois comme il l'aurait sans doute souhaité. Aussi y resta-t-il simple manant, ce qui n'entrava en rien son activité, bien au contraire.

L'Evêché de Bâle qui avait des droits sur la ville veillait soigneusement à tout ce qui pourrait nuire à la religion catholique. L'évêque avait en effet fieffé ses terres aux Ribeaupierre leur demandant, entre autres, de

---

30 AHR 1E 83 136 (1657).

31 AHR 4E SMM 6. Succession de Jérémias Irmel. Acte du 10 mai 1663.

32 AHR E 904 -Ribeauvillé : liste des bouchers devant effectuer des corvées avec chevaux.

33 Les peaux étaient empilées entre des couches de tan dans des cuves cylindriques en bois ou "fosses" et enterrées dans le sol. Elles y demeuraient entre 9 et 12 mois.

34 AHR E 1864 -Forêts seigneuriales.

35 AHR 4E SMM 74 - janvier 1677 : Reconnaissance de dette envers "Adolf Schmidt, tanneur et préparateur de cuir, habitant à Ribeauvillé, mais également bourgeois de Sainte-Marie-aux-Mines.

36 E 1838a -vers 1670.

leur rendre des comptes. La religion protestante ne pouvait y être exercée que dans la stricte enceinte du château et nombreux furent les rappels à l'ordre[37]. Ne s'embarrassant pas de ces menaces, et avec la complaisance voire la demande même du comte, il achète le 30 juin 1659, de J.G. Windholtz la tannerie de Ribeauvillé pour 196 florins[38]. A en juger le montant peu élevé de la transaction nous pouvons déduire que de nombreuses réparations durent y être entreprises ! Quelques années plus tard, il achètera à Louis Barth, membre du Conseil de la ville de Colmar, un jardin et d'une maisonnette entourée de murs, devant la porte basse de la ville, sise place de la poudrière, pour 550 florins[39].

Mais son irrésistible ascension sociale lui fit aussi acquérir l'une des plus prestigieuse demeure de toute la ville située toute proche du château : le "Amthof", la maison du bailliage[40]. C'est elle qui sera dorénavant sa résidence principale. De l'achat ou de la vente de ce bâtiment, nulle trace. Ces transactions ont dû se faire dans la plus grande discrétion pour ne pas éveiller de vieux démons... Elle sera ultérieurement la demeure de Casimir Kroeber, surintendant des Mines puis de Frédéric-Luc Bartemann, grand bailli du comté (en 1705). Aujoud'hui elle héberge le centre socioculturel de la ville. Ces faits, pour étonnants qu'ils soient, soulignent à quel point les Ribeaupierre avaient non seulement toléré, mais parfois protégés et favorisés les



Maison de la culture de Ribeauvillé, l'ancienne maison du bailliage, lieu présumé de la résidence d'Adolphe Schmidt.

37 Henri Strohl, "Le protestantisme en Alsace"1950, Oberlin, Strasbourg. p.166 à 169.

38 Not. Ribeauvillé, relevés Kleindienst. Acte du 30 juin 1659. Ce bâtiment se trouvait 29, grand'Rue, à l'emplacement de la Place de la 1ère Armée. Il fut revendu par les héritiers en 1693.

39 AHR E 1654 - année 1664.

40 A l'appui de cette affirmation nous ne disposons que d'une mention datée de 1688 signalant la propriété d'Adolphe Schmidt à l'arrière des maisons, actuellement situées aux n°95 et 97 Grand rue, soit le "Amthof", au 1, rue de la Sinne -données Kleindienst.

anabaptistes durant tout le XVII[ème] siècle. En contrepartie, ceux-ci procuraient une dynamique économique à toute la région au travers de leurs nombreuses relations sur l'axe rhénan depuis Amsterdam avec les commerçants mennonites de Hollande, en passant par Strasbourg où un certain nombre d'entre eux s'était établi de longue date[41], et par le canton de Bâle jusque vers Zurich[42]. On évoquera ainsi toute l'efficacité d'une sorte d' "internationale anabaptiste", dont certains membres étaient riches et bourgeois, parfois influents et dont nos anabaptistes d'Alsace représentaient l'un des maillons forts.

Réorganisation d'une corporation :

L'administration française, au travers du Conseil Souverain d'Alsace, exprima sa volonté d'assainir l'organisation de l'ensemble des corporations et demanda une mise à jour de leurs statuts[43]. Celle de nos "tanneurs et corroyeurs" connut également une réécriture de ses textes. Comme il fallait s'y attendre, les corporations de Sainte-Marie-aux-Mines et de Ribeauvillé furent unifiées pour ne former qu'une seule et même maîtrise. On y voit là l'initiative d'Adolphe Schmidt. Les statuts qui datent du 22 janvier 1684 furent traduits en langue française pour être déposés à Brisach, siège du Conseil Souverain. Ils comportent 20 articles traitant du temps d'apprentissage, du compagnonnage et de l'obligation de chef-d'oeuvre, du commerce et de la vente en boutique, du principe de non-concurrence entre les maîtres tanneurs, du traitement des litiges en assemblées corporatives et du contenu de celles-ci[44]. Au sein même de cette corporation muticonfessionnelle, les relations furent parfois tendues. Nicolas Fels, maître tanneur à Ribeauvillé ne pouvait contenir sa haine. Il fut traduit devant le Conseil de la ville pour avoir proféré de graves menaces à l'encontre de ses concitoyens et avait dit : "*Man solle die Lutheraner und die Calvinische alle tot schlagen*"[45]. Il connut aussi un différend avec notre Adolphe Schmidt lorsque ce dernier accusa Fels d'avoir coupé sur sa propriété 18 fagots de saule. Le Conseil eut alors de nouveau à se prononcer[46]. La vie dans la cité était parfois très animée. Un pugilat opposa entre eux les valets de "Herrn Statthalter", le lieutenant seigneurial, de "Herrn Apotheker", du pharmacien, et de Adolphe Schmidt, certainement pour des raisons religieuses car le premier était signalé protestant, le second catholique et le troisième un "T", pour "Täufer", un terme qu'il était prudent de ne pas écrire dans son entier et que seule une connaissance de la confession de Adolphe Schmidt permettait de décrypter[47].

---

41 Jacob Mangold avait quitté Sainte-Marie-aux-Mines pour s'établir à Strasbourg. voir Jean Rott, in SA 11/1992, "Les anabaptistes à Strasbourg au XVI et au début du XVII siècles", p.11ss.

42 Sur la présence des bâlois et des zurichois, Robert Baecher, les études sur les villages de Jebsheim, Ohnenheim, Heidolsheim et Baldenheim, Souvenance Anabaptiste (SA) 7 à 10/1988 à 1991.

43 Georges Livet, "L'Intendance d'Alsace", 1991, Presses Universitaires de Strasbourg, p. 524.

44 AHR E 2802 -Les tanneurs à Sainte-Marie-aux-Mines en 1691 :
Irich Stentz, Heinrich Bär, Adolf Schmidt, Tobias Kaiffer, Ulrich Fattet, David Simon, Emmanuel Baumann, Jacques Boulanger, Fr. Immer, Jacques Urner, Heinrich von Peterholz, J. Adam Schott. Une autre liste des tanneurs et "Lederbereiter" de Ribeauvillé et de Sainte-Marie-aux-Mines" (sans date) : Jean Jenin, Nicolas Fels, Ulrich Stentz, JM von Peterholz, Mathieu Jenin.
Le même dossier fait état d'une importante dispute, si on en juge par le nombre des actes, qui éclata en 1691. Ulrich Stentz est accusé par d'autres maîtres de vendre "quotidiennement" au cordonnier Martin Kempf de Ribeauvillé alors que "seuls les jours de marché cela est permis". Il est très révélateur du tempérament de Ulrich Stentz qui rappelons-le provoqua le "schisme des Réformés" de Sainte-Marie-aux-Mines en 1698 -(Robert Baecher in "Actes du colloque...", à propos de la création de l'église Réformée allemande à Sainte-Marie-aux-Mines en 1698).

45 AHR "Ratsmemoriale" Ribeauvillé, juin 1673. "Il faudrait exterminer tous les luthériens et les calvinistes".

46 AHR "Ratsmemoriale" Ribeauvillé, 1679.

47 AHR "Ratsmemoriale" Ribeauvillé, 23 mai 1680.

Nous ne savons lequel des valets, dans la rixe, était alors aux côtés de qui, contre le troisième...

La condition des apprentis :

La tannerie employait de nombreux ouvriers et apprentis. Les apprentis venaient de milieux et horizons différents, issus pour certains de grandes familles comme André Hecker (en 1667) fils d'un conseiller de Colmar et Henri Beck (en 1683), fils du conseiller Jean-Jacques Beck. Jean-Michel Petersholtz (en 1675) et André Degermann (en 1680) étaient respectivement les fils d'un tanneur et d'un mégissier ou préparateur de peaux[48]. Ces jeunes garçons furent "loués" au maître par leurs parents pour une durée de trois années afin d'apprendre le métier. La condition des apprentis était telle que le maître pouvait exercer durant ce laps de temps une grande autorité. Il devait veiller à la formation, mais aussi à l'éducation de l'apprenti tout en subvenant à ses besoins matériels. L'anabaptiste Jean Rohrer, bourgeois de Mackenheim, originaire de Buus dans le canton de Bâle et futur meunier d'Ohnenheim, confia lui aussi son fils Jacques au maître (en 1661) pour y apprendre le métier de tanneur[49]. Une place toute particulière sera accordée à Tobie Knecht qu'il employa de 1630 à 1633 (le lieu n'étant pas précisé); celui-ci deviendra des années plus tard son propre beau-fils, car Adolphe épousera sa mère Marie Bourrat, veuve de Martin Knecht de Sainte-Marie-aux-Mines[50].

Marié quatre fois :

La vie familiale d'Adolphe se révéla très dense, même s'il n'eut qu'un seul fils. Autant que nous puissions le déterminer, Adolphe Schmidt avait été marié au moins quatre fois ! Après Anne Cember (Ermbein ?) et Marie Bourrat[51] toutes deux décédées, il épousa Elisabeth Dobell[52]. Ce mariage ne tint pas et le couple se sépara. Elisabeth se remaria avec Jacques Hanauer de Pfaffenheim[53]. Mais le tanneur ne demeura pas en reste et, en 1683, notre bientôt octogénaire chercha une épouse en Argovie, du lieu de Aarburg ou de "Kinguelding" (peut-être Kölingen) selon deux sources diverses[54]. La "Zeitige Jungfrau", une "demoiselle d'âge mur", Eve Wittmerin, était la fille de feu Jean Wittmer. Sa famille était très certainement issue du groupe historique des anabaptistes dits "Zofinger" encore nombreux à cette époque dans ce lieu d'Argovie[55]. Adolphe Schmidt avait dû avoir des relations commerciales comme spirituelles avec ces anabaptistes. Il a pu renforcer ces liens lors de ses démarches des années 1670 à 1672. Cette union donna lieu à un contrat par lequel des dispositions d'ordre financières et matérielles furent rédigées surtout pour protéger l'héritier direct. En cas de décès du mari, l'épouse recevrait seulement 300 florins, des articles usuels tels qu'un lit, des nappes, des serviettes etc... avec en outre, une vache à lait, une pièce de vigne, un verger et, durant deux années, la jouissance de la maison de Ribeauvillé. Adolphe Schmidt le fils restant quant à lui le principal héritier des biens, si toutefois un nouveau-né ne venait pas agrandir la famille !

---

48 AHR Notariat de Ribeauvillé. Les indications concernant les contrats d'apprentissage et les mariages de Adolf Schmidt, me furent aimablement signalées par Jean-Louis Kleindienst de Zellenberg. D'autres données propres à Ribeauvillé furent transmises par Henri Spenlinhauer de Ribeauvillé. Qu'ils en soient ici remerciés.

49 Robert Baecher, SA 8/1989, p.52 à 56.

50 AHR 4E SMM 73 -attestation de fin d'apprentissage délivré en 1645.

51 AHR 4E Ribeauvillé, testament du 27 mai 1661.

52 AHR 4E Ribeauvillé, testament du 12 février 1677.

53 AHR Verwalt 4E Rouffach-Campagne 2 (13 juillet 1685).

54 AHR 4E Ribeauvillé 225, acte 23, contrat de mariage du 30 août 1683. et AHR 4E SMM 78, testament du 07 décembre 1692.

55 ML, Band IV, article "Zofingen", p.616s. et Ottius, "Annales Anabaptistici", 1672, Bâle, p. 284.

Ils passèrent encore huit années ensemble avant que ne s'éteigne, fin 1690 ou début 1691, le "Sieur" Adolphe, le "manant" de Ribeauvillé. Peu de temps après, la veuve lia sa vie avec un autre anabaptiste Rudolph Houser (en mai 1691), le futur contradicteur de Jacob Amann[56]. Dans un testament effectué conjointement par les époux le 22 décembre 1692 -soit quelques mois seulement avant que n'éclate la querelle amish- Eve Wittmer confirme qu'il n'y a "pas d'enfant sorti de son corps" et que ses frères et soeur sont restés à "Kinguelding" : ce sont Jean, Caspar et Barbe, l'épouse de Jean-Jacques Kraber (Graber ?).

La tannerie de Ribeauvillé, symbole du rapprochement des anabaptistes avec les autorités du comté de Ribeaupierre, fut cédée en 1693 pour 400 florins à François Vogel[57].

Adolphe "le jeune", tanneur à Sainte-Marie-aux-Mines :

Adolphe "der Jüngere", poursuivit de son côté en parallèle son activité de "Rotgerber und Lederbereiter" (tanneur et apprêteur de cuir) avec au moins autant de réussite que son père. Il s'était installé à Bréhagotte, quartier haut de Sainte-Marie-aux-Mines. Sa réussite est illustrée par l'inventaire impressionnant[58] établi après sa mort survenue fin 1692, ou au début de 1693. Sur plus de 200 pages y sont méticuleusement énumérées toutes les richesses qu'il avait accumulées en numéraires, la description détaillée de ses objets personnels, outils, mobiliers, des marchandises "trouvées" chez lui et la liste de ses débiteurs. Nous y trouvons également la répartition, en parts égales, entre les sept enfants qu'il avait eus avec Anne Irmel. Adolphe le jeune avait repris, rappelons-le, la tannerie de son oncle Jacob aussitôt après le départ de son père pour Ribeauvillé (1660). En 1662, lui aussi avait eu l'honneur d'être choisi par les bourgeois de Bréhagotte qui lui donnèrent une grande marque de confiance en le nommant comme leur Heimburg[58]. Son affaire était devenue florissante au point qu'il étendit son activité en faisant l'acquisition d'un moulin, un "battan d'escorce", servant également d'huilerie, pour moudre l'écorce de chêne devenant après cela le tannin indispensable à son activité. Il était situé "sur le petit chemin menant à Eschery". Au-dessous de Sainte-Marie-aux-Mines, il avait également acheté un autre "battan ou foulon de drap" (pour affermir les fibres et éliminer les impuretés des textiles). Il n'est pas utile ici de reproduire l'intégralité de l'inventaire, notre bulletin n'y suffirait pas. Nous nous contenterons d'en extraire quelques éléments significatifs et quelques curiosités[59].

Tout d'abord le décompte de son "or et argent monnayé" surprendra car, outre les 400 florins déjà perçus par chacun des enfants, c'est tout un fatras de pièces de toutes natures qui furent retrouvées : des pistoles, écus de toutes variétés (de Suisse, de Strasbourg, de France, dit "à la Croix d'Escalin"), des "copfsticq" (teston), Louis d'or, sols, batzen, kreuzer, escalins. De nombreuses pièces étaient de "fabricque" ancienne et n'avaient plus cours. Adolphe Schmidt était-il collectionneur ? Elles provenaient d'Espagne, de Strasbourg, de France, de Suisse, de toutes régions d'Allemagne, de l'Empire, de Liège, de Hollande montrant que ses activités ne connaissaient pas de frontières. Les pièces d'argent, de vermeille doré, les "cuillères" et "petits boutons" pesaient au total 76 lottes de

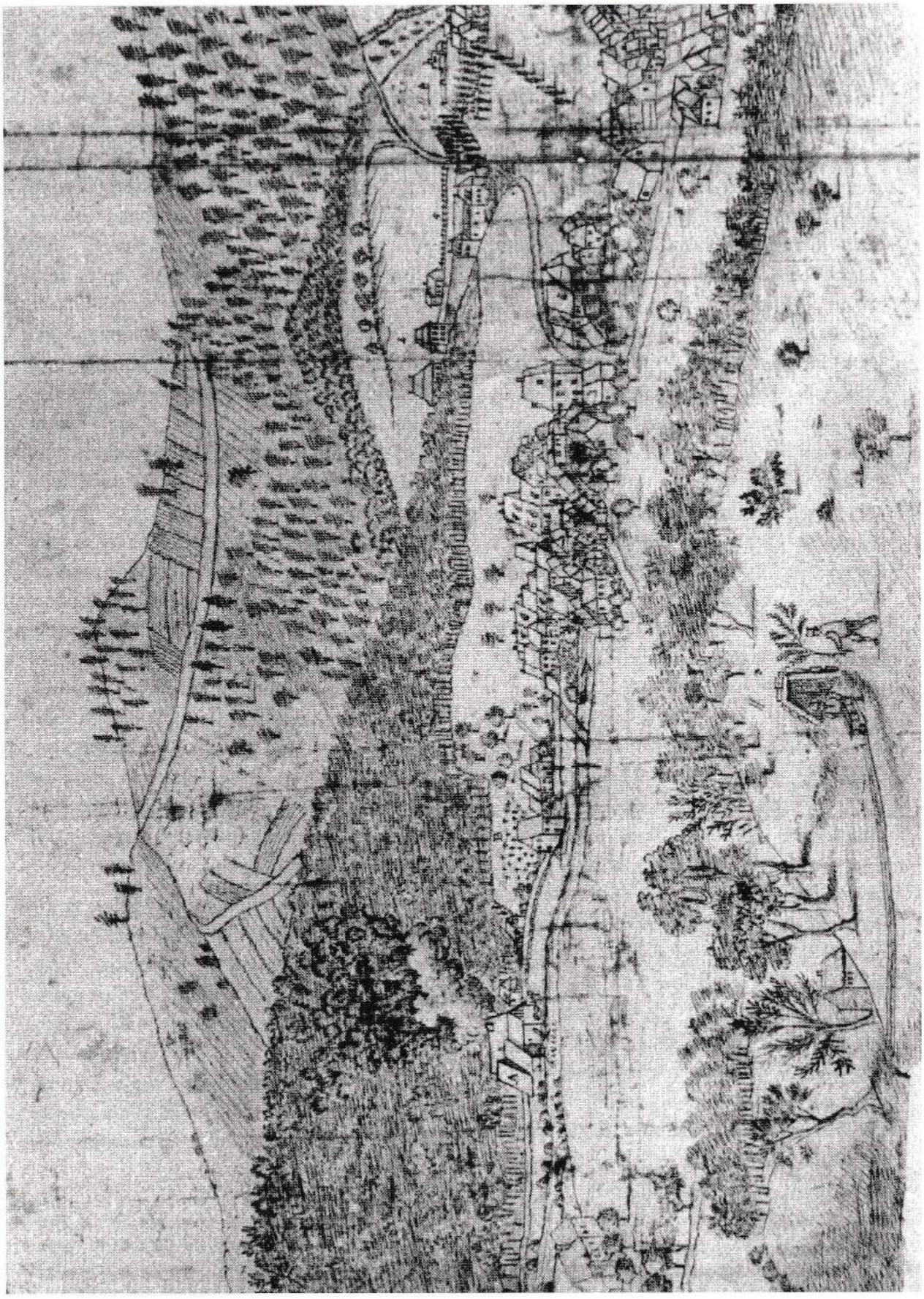
---

56 AHR 4E SMM 78, testament du 22 décembre 1692 et Robert Baecher, SA 6/1987, p.78 et 79.

57 AHR 4E Ribeauvillé -Vente faite par Anne Irmel, veuve de Adolf Schmidt (le Jeune). Le bâtiment brûla en 1814 et fut détruit.

58 AHR E 1993.

59 AHR 4E SMM 18. "Inventaire et partage de la succession de deffunt le sieur Adolf Schmidt, vivant thanneur, résident à Sainte-Marie-aux-Mines.... Conformément à l'ordonnance de Mr le bailli en date du 18/2/1693", réalisé le 12 mars, rédigé par le tabellion Michey.



Vue de la partie en amont de Sainte-Marie-aux-Mines avec en repère B le groupe de maison, le cimetière et le moulin d' « Oberhergot » ou Bréhagotte (en repère 6 l'église Saint-Louis). Cette vue de 1760 est conservée à la Société Industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, cahiers Lesslin.

poids d'argent (environ 1250 grammes). Pour les "estain" il a été retrouvé la "pesanteur" de 137 livres et demi dont, entre autres, un lave-mains, une bassinoire. Parmi les objets en cuivre jaune, en fonte et en fer on trouve comme originalités des "poesles", chandeliers, une horloge sonnante "assez bonne", un "beau grille à faire grillades", des "forchettes", "deux fleche messer et deux petits hacq messer" (couteaux à viande et hachoirs), une "pelle à tirer le poisson hors de la poesle", un "petit rachau à faire de la senteur", deux grandes balances à peser du cuir. Le mobilier et le linge sont eux aussi très riches. Les grands coffres fermant à clef, bahuts, "chasly" (châlit), chaises et fauteuil couverts de cuir noir sont inventoriés à côté des "cuves à charger sur chariot propre à mener vendange", tours à filer, formelles de fromage, lanternes de verre et en corne, charrettes, baril de vin aigre. Adolphe avait une cave à vin bien remplie car ses 22 tonneaux renfermaient 113 mesures de vin, soit 5424 litres !

Il possédait un justaucorps, plusieurs manteaux dont "un noir fin" et un autre "de Camlot"[60], un chapeau. Sa Bible fermait avec une agrafe d'argent. Plus surprenant encore sont les armes qui furent trouvées chez lui : trois fusils, un mousqueton et une "vieille paire de pistolets" qui montrent une conception pour le moins particulière du pacifisme anabaptiste. La chasse et la pêche ont fait partie de ses distractions ("3 filets à prendre des Oysaus" et 1 "truge (?) à prendre des poissons" sont mentionnées). Comme le décès de Adolphe était survenu brusquement, alors que la tannerie fonctionnait à plein régime, l'inventaire réalisé pour les marchandises traduit fidèlement son activité à un moment donné. Il fut inventorié en tout 786 pièces de cuir tannées ou en cours de traitement soit au crottage (procédé qui consistait à racler et nettoyer les peaux à l'aide d'un outil émoussé après que les peaux aient passé plusieurs mois dans l'eau), soit au foulon (tonneau en bois de chêne tournant sur son axe comme un tambour où les peaux sont malaxées) ou au tannage proprement dit (les peaux étaient disposées dans de grandes fosses de bois, en alternance avec des couches de tannin où elles restent plusieurs mois)[61]. figurent encore dans l'inventaire, 150 "charrées d'escorse non pillées". Après cela, les peaux passaient au battage réalisé à l'aide de gros maillets de bois puis au corroyage où leur était donnée la teinture, le graissage et les premières coupes. Pour toutes ces opérations des quantités importantes d'eau étaient indispensables pour laver fréquemment les peaux, évacuer les déchets et pour faire fonctionner les pilons. Les cuirs trouvés étaient soit de vaches, de chevaux ou de chèvres, avec ou sans les poils. Un petit stock de vin de 16 mesures (768 litres) "Clairet et Thieffenthal", était lui aussi destiné à la vente. Pour son usage personnel, il disposait de trois chevaux avec "selles, brides et étriers". Durant les dernières années de sa vie, certainement après la disparition de son père, Adolphe "le jeune" avait délaissé en partie son atelier pour s'occuper lui-même la commercialisation de ses produits en ouvrant "bouticque" à Bréhagotte et à Sélestat[62].

Parmi ses très nombreux débiteurs, le prince de Birkenfeld en personne lui était redevable d'une somme de 420 florins "pour reste de plus grande somme". Ces emprunts par les autorités temporelles auprès des personnes les plus riches et les plus en vue de leur domination étaient une pratique courante. Ils créaient des liens de dépendance réciproque très significatifs, un témoignage de

---

60 Qui donnera camelote, pour grossier, de mauvaise qualité.

61 Sur le métier de tanneur en Alsace, Charles Wittmer in "Cahiers alsaciens d'archéologie d'art et d'histoire" l'article intitulé "Tanneurs et tanneries à Strasbourg au Moyen-Age", Strasbourg, tome 7, 1963 p. 93 à 106 et "Encyclopédie d'Alsace", vol.12, article "Tanneurs", p.7229.

62 AHR 4E SMM 78 -Lors du traité de mariage de sa mère et de son beau-père Rudolph Houser en 1692, il est qualifié de marchand tanneur.

soumission aussi, ce qui renforçait encore le degré de tolérance vis-à-vis des anabaptistes ! De la même manière, des villes s'étaient endettées : Ribeauvillé pour 355 florins et Colmar pour 360 florins.

Des tensions au sein de la famille :

Les années qui suivirent furent particulièrement difficiles pour la famille Schmidt. Des tensions très importantes s'étaient manifestées entre les enfants. Elles seront réellement perceptibles lors du décès de Anne Irmel, leur mère, survenu le 27 janvier 1695[63], soit deux années seulement après celui de son mari. Dès le lendemain du malheur, à la requête du procureur fiscal Sébastien Drouel, des scellés furent posés sur les coffres et les armoires et un nouvel inventaire fut dressé dans sa maison de Bréhagotte. Les enfants, au demeurant majeurs pour la plupart, étaient présents ou s'étaient fait représenter ou assister : Anne par Ulrich Houser, Marie par Jean-Georges Bernard, procureur de Ribeauvillé (elle épousera Jean Guissing, futur prévôt de Ribeauvillé), Suzanne par Christophe Dahlem, son mari anabaptiste, Sarah était assistée par le "Sieur" Jean Fattet, conseiller du prince de Birkenfeld. Viennent ensuite Adolphe, Jacques et Jean dont les intérêts des deux derniers étaient défendus par Pierre Goetz, réformé. La même année, au mois de septembre, Sarah, célibataire et malade de longue date, décéda également[64], nouvelle occasion de se répartir les biens entre la famille. Lors de l'établissement des taxes de capitation en 1696 (impôt direct créé par Louis XIV l'année précédente), un secrétaire communal évoqua "les biens des enfans d'Adolphe Schmidt qui sont assés considérables"[65], une des causes des dissensions, semble-t-il.

Adolphe, le troisième de ce qu'on peut appeler une dynastie, connut une vie beaucoup plus discrète et bien moins houleuse que ses prédécesseurs. Il apparaît sur une liste des anabaptistes de 1697[66], mais par la suite il prendra ses distances suite à la venue en masse des bernois amish. "Le jeune gairson Adolphe Schmidt, marchand tanneur" épousa en 1696, Barbe Houser, la fille de Roudolf Houser[67]. Il fut nommé comme collecteur d'impôts à la Petite Lièvre en 1697[68], là précisément où habitait Jacob Amann ! Les affaires ne prospérèrent pas avec le même brio que ses pères comme en témoigne la "mise en faillite" de 1709, à la requête de Eltzig Nätter, juif de Rosheim[69].

Les aînés Jacob et Adolphe, et d'autres familles anabaptistes avec eux, les Ulrich, Berchtold, Mangold, Irmel, Heinrich, Felber, Habich, Karlé, Nägeli, Veltin, Hert, toutes des familles présentes dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines avant 1650, donnèrent à la vallée une formidable impulsion économique suite au déclin des mines et aux troubles des guerres. Elle en avait grandement besoin pour se relever des décennies précédentes qui avaient mis tout le pays à genoux.

Le bilinguisme en usage :

La plupart de ces personnes, au moins les plus en vue, jouissaient d'une grande culture et parlaient plusieurs langues comme l'indique l'imposante bibliothèque de Jérémias

---

63 AHR 4E SMM 19 -acte du 28 janvier 1695, "décédée la veille".

64 AHR 4E SMM 19 -acte du 1 décembre 1695. C'est elle qui, entre autres, avait héritée des vignes à Sainte-Marie et à Ribeauvillé et de la dette active de 420 florins due par "Son Altesse Sérénissime".

65 AHR 1E 83 185 -taxes de capitations du 17 janvier 1696.

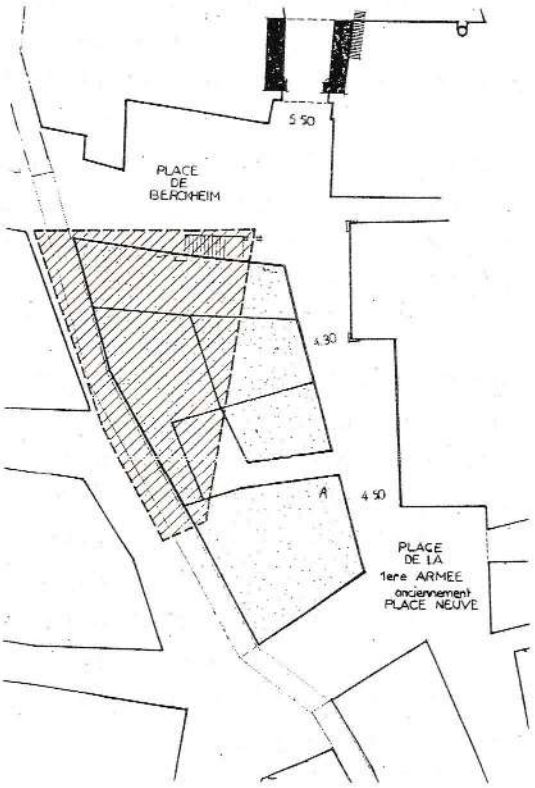
66 AHR E 2089 -Liste (partielle) des anabaptistes en 1697.

67 AHR 4E SMM 80 -acte du 28 novembre 1696 "articles de mariage futur et espéré".

68 AHR 1E 83 173.

69 AHR 4E SMM 21, "mise en faillite" et 3B 10383 (affaires juridiques), pour une transaction en 1710.

Irmel[70]. Elle était essentiellement constituée d'ouvrages de piété tant en français qu'en langue allemande, avec des dictionnaires pour traduire le latin. Les comptes de "Heimburg" que rédigea Adolphe Schmidt en 1640, le furent en langue française[71], langue qu'il possédait sans faille comme certainement aussi le flamand. De plus, rappelons nous que sa seconde épouse, Marie Bourrat, était vraisemblablement issue d'un milieu francophone tout comme son beau-frère Jean Perrin[72]. Le bilinguisme sera longtemps une caractéristique des anabaptistes alsaciens. Il sera toujours en usage en 1692 comme le mentionne le notaire à propos du testament de Eve Wittmer et de Rudolph Houser qui "entendent les deux langues et françois et d'allemand"[73].



Implantation passé de la tannerie (en A) d'Adolphe Schmidt à Ribeauvillé selon le plan dressé lors l'incendie de 1816. En hachuré, les constructions actuelles.

Une florissante "bourse des pauvres" :

Les deux frères avaient aussi dynamisé toute la communauté anabaptiste. A mi-chemin entre les domaines économiques et spirituels, ils ont accumulé dans "leur bourse des pauvres" de nombreux biens qu'ils destinèrent aux miséreux du lieu, mais aussi probablement aux soutiens des Frères suisses en difficulté. Au fil des ans, ces biens crurent en importance au point de comprendre plusieurs maisons[74] et de substantielles sommes d'argent. Lors du décès d'un membre de la communauté, il était devenu d'usage de léguer une partie des biens pour les nécessiteux, et pas forcément pour les seuls membres de la communauté qui, nous l'avons vu, n'en éprouvaient pas le besoin. Ces biens étaient gérés par Jacob. Ce dernier fut pour la communauté de Sainte-Marie-aux-Mines leur "Almosenpfleger", Ministre des nécessiteux ou diacre[75]. Les archives ont conservé de telles donations, telle celle provenant de Michel Ulrich[76]. Bourgeois de Fertrupt, il avait été bonnetier et passementier. Par testament, il légua à la "bourse des anabaptistes", une

---

70 Robert Baecher "Raisons et déroulement du schisme amish..." in "Actes du colloque", (1995), donne le contenu de cette bibliothèque.

71 AHR E 1995. Compte de Heimburg 1640.

72 Jean Perrin était redevable d'une somme d'argent à Jacob en 1641 (Inventaire 4E SMM 4)

73 AHR 4E SMM 78 -acte du 22 décembre 1692.

74 Robert Baecher, SA 6/11987, p. 79 et 80. Cinq maisons appartenant à la communauté anabaptiste qui furent vendue le 17 avril 1713 à l'église catholique Saint-Louis à Sainte-Marie-aux-Mines.

75 Lors de l'adoption des articles de foi de Dordrecht à Ohnenheim en 1660. "Glaubensbekenntnis des wehr-und rachlosen Christentums", Raber's Book store, 1983, p.31.

76 AHR 4E SMM 4 -acte du 29 octobre 1640. Il confectionnait et commercialisait entre-autre des "bas fins d'homme", possédait de nombreuses "pièces de vignes" à Ribeauvillé et Hunawihr.

somme de 318 florins et 24 kreuzer qui effectivement furent versés en 1640 après son décès. Parfois, c'est un vrai patrimoine qui fut remis. En 1663, Jacob, le frère du défunt drapier Jérémias Irmel, remet "entre les mains des Sieurs Jacob et Adolphe Schmiedt, (les) frères, comme ayant en charge la Bourse des pauvres de leur communauté" nombre de biens "prisés", évalués, à 550 florins[77]. Parmi ces objets, on trouve quelques joyaux, des boutons d'argent, 25 livres de pièces en étain, une "horloge sonnante" valant à elle seule plus de 11 florins, une armoire, 29 livres gros et petits et, parmi l'outillage, le métier à tisser. En outre, deux maisons situées à Fertrupt et des droits sur une autre située à Wihr près de Horbourg entrèrent en possession de la communauté.

Avec de pareilles sommes ainsi disponibles, la bourse des pauvres avait évolué. Une fois les peines des guerres passées, elle se transforma en un organisme financier. Parfois prêteur, comme cette somme d'argent qu'avait emprunté Christian Neff (décédé en 1675). Il avait fait un emprunt d'un montant de 694 francs d'époque "à la communauté des anabaptistes". Les intérêts étaient fixés au taux de 10 % l'an. Cette charge continuait encore à peser en 1692 sur la veuve Marie Ernst et les enfants héritiers[78].

Une mission : porter secours aux Frères de Suisse.

"Sieur" Adolphe Schmidt avait consacré une bonne partie de sa vie à porter secours, à aider et à intervenir auprès des autorités pour ses coreligionnaires de Suisse. Lorsque ces derniers avaient pu et voulu quitter leur pays, il s'occupa de l'acheminement des familles vers des lieux propices à leur installation, soit en Alsace, soit dans le Palatinat selon les possibilités du moment. Il eut à faire usage de tous ses talents de diplomate pour convaincre ses nombreuses relations d'affaires situées dans les hautes sphères politiques et administratives rhénanes pour les convaincre de laisser s'établir sur leurs terres les "sectaires". Cette mission fut facilitée, bien entendu, pendant et tout de suite après la Guerre de Trente Ans lorsque les campagnes et même les villages étaient vidés de leurs habitants, elle sera en revanche beaucoup plus difficile à accomplir en période de stabilité, lorsque les besoins de main-d'oeuvre n'étaient plus aussi pressants et que l'activité économique avait repris[79]. Les conditions d'existence des anabaptistes de Suisse préoccupaient toute la communauté alsacienne. Ces conditions étaient très précaires durant tout ce XVII^{ème} siècle où, après de véritables chasses à l'homme[80], les anabaptistes étaient mis en prison et subissaient des mauvais traitements de toutes sortes. Les "alsaciens" informèrent périodiquement les Frères d'Amsterdam des événements récents dont ils avaient connaissance pour demander leur aide et leur intervention auprès du gouvernement Réformé des Provinces-Unies afin que celui-ci puisse agir auprès de leurs homologues notamment zurichois et bernois. L'Alsace et les anabaptistes qui y vivaient étaient en quelque sorte des intermédiaires entre les deux grands groupes d'anabaptistes, celui des mennonites hollandais et celui des Frères suisses, le lieu de rencontre entre les groupes du Nord à la religion légalisée et ceux du Sud dont les conditions d'existence étaient si difficiles[81].

---

77 AHR 4E SMM 6 -acte du 10 avril 1663. On notera au passage le départ de sa fille Suzanne Irmel pour la Hollande.

78 AHR 3B 10419, comptes de Sainte-Marie.

79 Par exemple à Hessenheim et Mackenheim, SA 7/1988, p.38.

80 Ernst Muller, "Geschichte der bernischen Täufer", reprint 1972, Nieuwkoop, p.164ss.

81 En 1659, les anabaptistes d'Alsace Rudolph Egli, Jacob Schnebeli, Hans Miller, Adolphe Schmidt répondent avec précision aux interrogations des hollandais sur la situation de leurs Frères dans les cantons de Berne et de Bâle (Ottius, "Annales Anabaptistici", 1672, Bâle, p. 336 et 337). Une lettre rédigée en 1658, par six "anciens" et prédicateurs en Alsace, "dont les noms ne purent être rapportés "pour raison de sécurité", lettre expédiée de Mackenheim, répond aux hollandais sur les accusations portées par le gouvernement de Zurich envers les anabaptistes. Ils y relatent les conditions très difficiles de leur détentions, avec déjà "16 personnes décédées en prison". (Thielem van Braght, "Märtyrerspiegel der Taufsgesinnten", reéd. 1973, Pathway Publishing Corporation, p.617 et 618).



Jean-Jacques, conte de Bibeaupierre (1598 - 1673), protecteur des anabaptistes.
Cabinet des Estampes de Strasbourg.

Mais leur action ne se limita pas seulement à la seule information. Ils parvinrent aussi à émouvoir toute la noblesse immédiate d'Alsace, la "Ritterschaft", en rapport avec le sort de leurs coreligionnaires helvétiques de sorte que cette noblesse protestante demanda des explications pressantes à la ville de Zurich sur son attitude à l'encontre de ces anabaptistes, initiative qui à la fois embarrassa et irrita. Nous ne connaissons pas le contenu exact de cette missive datée de 1660, mais il nous est resté la réponse qu'avait fait parvenir Zurich aussi bien aux Provinces-Unies qu'à la "Ritterschaft", une réponse rapportée par un contemporain des événements, le chroniqueur Ottius[82]. Dans celle-ci, le conseil de la ville minimise ou nie les persécutions et justifie son attitude vis-à-vis d'eux, s'explique sur les confiscations des biens pour faire porter aux anabaptistes eux-mêmes toute la responsabilité de la rupture du dialogue dans leur rejet de toute autorité religieuse et temporelle et leur désobéissance. Il expose plus loin que cette manière de procéder était la seule possible pour "préserver la cohésion de leur église (Réformée) et de leur état". En Alsace, le chef de file de la Ritterschaft ne pouvait être un autre que Jean-Jacques, le dernier comte de la famille des Ribeaupierre[83]. On peut aisément supposer qu'un contact direct ait existé entre Adolphe Schmidt et le comte lui-même, d'autant qu'il n'habitait qu'à quelques pas du château à Ribeauvillé dans la maison dite du bailliage. Des questions subsistent : Quelle était la fréquence de ces contacts ? Les dialogues portaient-ils également sur des questions de foi auxquelles, nous le savons, le comte était sensible[84] ? Son attitude globale durant toute cette période le laisserait penser.

Bien avant la fin de la Guerre de Trente Ans, déjà, les premiers réfugiés avaient rejoint les terres du Ried alsacien, dans les lieux "désertés", là où personne d'autre ne voulait s'établir[85]. C'est ainsi qu'ils furent employés à reconstruire les villages, comme Kunheim par exemple. Composés dans un premier temps principalement de familles zurichoises et bâloises, les anabaptistes arrivèrent par tout petits groupes pour représenter dans certains lieux au fil des ans jusqu'à la moitié de la population, un seuil qui déclencha de vives protestations[86]. Cela n'alla pas toujours sans mal et sans réticences. A Jebsheim, malgré l'intervention ponctuelle d'Adolphe Schmidt, la demande d'accession à la bourgeoisie du jeune Hans Heinrich Schneider sera refusée[87]. D'autres fois, c'est son fils qui eut à se porter garant. Christian Gerber de Steffisburg bénéficia, en 1671, de ce soutien pour son "bail de la Haute Broque et tout ce qui en dépend"[88].

Adolphe Schmidt était bien connu à l'époque de par sa réputation[89]. Ses contacts fréquents avec la Hollande induirent pourtant le chroniqueur Ottius en erreur lorsqu'il qualifia notre homme "Adolphei Schmidii" de

---

82 Ottius, "Annales Anabaptistici", 1672, Bâle, p. 351 à 354 et Ernst Muller, op. cit., p. 182ss.

83 Jean-Jacques de Ribeaupierre (1598-1673) fut le dernier de la lignée mâle de cette noble famille. Il avait épousé Anne-Claude Wild- und Rheingräfin. L'une de ses deux filles, Catherine-Agathe avait épousé Chrétien II de Birkenfeld en 1667. Les terres des Ribeaupierre lui revinrent après 1673.

84 Henri Strohl, "Le protestantisme en Alsace", 1950, Oberlin, p.168 et 169.

85 Robert Baecher, SA 7/1988, p. 36-38.

86 Dans la plaine, comme à Ohnenheim en 1659 (SA 8/1989, p.27ss), ils formaient la moitié de la population du village. A Heidolsheim, le nombre des anabaptistes fut contrôlé (quotas) comme à Jebsheim (SA 7/1988, p.47).

87 AHR E 2808 paru dans SA 7/1988, p.39.

88 AHR 4E SMM 72 -acte du 27 novembre 1671. Il s'agit de la première présence d'anabaptistes sur la ferme de la Haute-Broque, occupée par eux jusqu'à la fin du XIX siècle. (compléments dans SA 6/1987, p.86-88).

89 Dans un inventaire de Guebwiller (AHR, 4E Guebwiller du 16 mai 1665), il est question d'une dette de 1 livre 6 sols 4 deniers à "l'anabaptiste de Ribeauvillé".

"Mercatoris belgae", de marchand belge ![90], tant il est vrai que ses diverses démarches dans l'impressionnant exode des frères bernois dans les années 1670 à 1672 avaient révélé la pleine dimension de l'homme. Cette affaire avait sollicité toute son énergie et son sens pointu de la négociation et de l'organisation. Ses interlocuteurs avaient été une nouvelle fois les hollandais qui exercèrent de leur côté les pressions nécessaires et parmi lesquels se trouvaient des marchands mennonites, le représentant des autorités bernoises, un certain Beat Fisher[91], mais aussi les anabaptistes bernois, forts réticents à quitter leur mère patrie[92]. Il parvint à gagner leur confiance pour permettre ainsi à environ 700 personnes d'émigrer et de trouver à s'établir dans le Palatinat.

Voyons comment les faits se sont déroulés[93] :

Berne multiplia des mesures de plus en plus dures. Les prisons se remplissaient d'anabaptistes capturés, hommes et femmes, six d'entre eux furent même conduits à Bergame (mars 1671) pour être enchaîné sur les galères. Heinrich Funck originaire de Zurich, "Lehrer der Widertäufer"(prédicateur anabaptiste), fut capturé après avoir passé "20 années dans le canton de Berne sans autorisation". On le conduisit à la frontière bourguignonne, où il fut marqué au fer[94]. Abandonné dans le froid, "au milieu des français", comme le rapporte à son tour Thielem van Braght dans son martyrologe sans le nommer[95], il erra ainsi, le corps meurtri, durant trois jours "car il ne pouvait communiquer avec quiconque". Après que ses plaies purulentes furent enfin soignées, il put gagner l'Alsace en compagnie de deux autres femmes et d'un homme qui avaient été fouettés et expulsés eux aussi du pays. On imagine leur calvaire...

Rapport du 24 août 1671[96]. Le hollandais Flamingh demande aux membres du Conseil de Berne que les anabaptistes soient remis à *"Herrn Adolphe Schmid uff sein Isenschmittenwerk zu Raperschweyer"* (Ribeauvillé). Sa demande fut rejetée car leur non-retour n'était pas garanti.

Rapport du 22 septembre 1671[97]. Beat Fischer, sur sa propre initiative, s'est rendu à "Rapperschwihr" (Ribeauvillé) pour rencontrer Adolphe Schmidt et lui demander s'il était prêt à recevoir les anabaptistes détenus.

---

[90] Ottius, "Annales Anabaptistici", 1672, Bâle, p. 359.

[91] Jean Séguy, "Les assemblées anabaptistes-mennonites de France", 1977, Paris, note 44, p.161, souligne l'importante position sociale que Beat Fisher avait dans son pays.

[92] Adolf Schmidt avait tenté de les convaincre en 1670 et qu'il valait mieux pour eux de chercher "un autre domicile pour subsister" (Ottius).

[93] Si Ernst Müller (p. 183-206), rapporta assez fidèlement les comptes-rendus des "Rathsmanualen" de Berne qui constituent les principales sources, Delbert Gratz in "Bernese anabaptists" (p. 38) et Jean Séguy (p.128 et note 45), ce dernier s'inspirant des écrits du précédent, commirent l'un et l'autre deux erreurs majeures. La première a trait au fait que les anabaptistes s'étaient rendus pour la plupart dans le Palatinat et non en Alsace, l'Alsace ne constituait pour eux qu'un lieu de transit. L'autre erreur concerne le lieu où vivait Adolphe Schmidt. Il s'agit de Ribeauvillé et non de Riquewihr appartenant aux Wurtenberg, une ville d'un protestantisme bien trop rigoureux pour accueillir, fut-ce temporairement, des anabaptistes. Le seul document qui évoque Riquewihr ("Rathsmanual", 23 octobre 1671), a trait à un lieu de rencontre entre Adolphe Schmidt et Beat Fischer, ce qui entraîna les confusions).

[94] Archives du canton de Berne - "Rathsmanual" 2 décembre 1670.

[95] Thielem van Braght, "Märtyrerspiegel der Taufsgesinnten", Ed. 1973, Pathway Publishing Corporation, p.618.

[96] "Rathsmanual", 24 août 1671, cité dans Ernst Muller, p. 197. Vlamingh Hans, marchand mennonite (voir Mennonitisches Lexikon IV, p. 431). Que Adolphe Schmidt ait possédé une forge n'est attesté par aucun document ou inventaire en Alsace. Si elle a réellement existée, celle-ci devait se trouver à l'extérieur de la ville à cause des risques que faisait courir cette activité. Ne s'agit-il pas plutôt de sa tannerie ?

[97] "Rathsmanual", 22 septembre 1671, et Ernst Muller, p. 197.

Rapport du 13 octobre 1671[98]. Les autorités de Berne, et son Conseil, trouvent fondé que les anabaptistes soient emmenés aux galères vénitiennes comme cela s'est déjà effectué pour six d'entre eux précédemment. Pour les plus vieux, ils devront rester en prison à vie. Un homme important (Béat Fisher) fut pris de compassion pour eux et demanda au Conseil de patienter avant de les livrer aux galères, pour qu'il se rende en Alsace et y rencontrer "les leurs", obtenir d'eux qu'ils se portent garants et promettent que les anabaptistes en question ne remettent plus les pieds au pays. Il retourna à Berne avec un engagement écrit de leur part. Beat leur avait de son côté promis de faire son possible pour convaincre les autorités de les faire amener à Bâle où ils seraient ensuite pris en charge par leurs "amis". Ceux du Palatinat attendaient une information concernant leur passage en Alsace et leur arrivée ici (dans le Palatinat). Justement, ce jour-là, l'information était parvenue que les premiers arrivaient.

Rapport du 23 octobre 1671[99]. Information selon laquelle les anabaptistes ont été remis à Bâle le 24 août entre les mains de "*von dem zu Reichenweyer im Elsaß negocierenden Adolff Schmid*" (l'anabaptiste qui négocia à Riquewihr en Alsace).

Rapport du 30 octobre 1671[100]. Il est ordonné que des anabaptistes soient conduits au "Waisenhaus" (une prison de Berne), pour y être "nettoyés" (saübern) afin qu'ils puissent être emmenés le vendredi suivant (vers Bâle).

Rapport du 2 novembre 1671[101]. Beat Fischer demande un passeport pour eux.

Période du 2 novembre 1671 au 1 janvier 1672[102]. Jacob Everling de Obersulzheim rapporte vers Amsterdam le grand état de détresse des 200 personnes arrivées dans le Palatinat, en grande partie des personnes âgées et de jeunes enfants, ce qui porte à près de 700 personnes le nombre des arrivants, une centaine de familles. Valentin Huthwohl et Johann Clemeintz demandent l'assistance financière pour ces réfugiés.

Vers le 15 décembre 1671[103]. Jacob Everling écrit à Adolphe Schmidt de "Rapswir" (Ribeauvillé) pour lui demander d'intervenir auprès de Beat Fisher afin qu'ils tentent de convaincre le magistrat de la ville de Berne d'autoriser le retour provisoire et la levée de la saisie des biens de quatre d'entre eux pour "vendre leurs biens, payer leurs dettes et quitter le pays en honneur. Ce serait une grande aide pour la communauté.". Celle-ci était alors complètement démunie. (Parfois les femmes et les enfants durent rester au pays comme otages).

1 janvier 1672[104]. Une centaine de personnes se trouve toujours en Alsace (ils rejoindront le Palatinat par la suite).

La recherche de la cohésion de la communauté et de la liberté de conscience :

Adolphe Schmidt n'était pas seulement un homme d'action. Après le brassage de population consécutif à la Guerre de Trente Ans, la communauté anabaptiste alsacienne avait été presque entièrement renouvelée par l'arrivée de Frères de divers cantons de la

---

98 "Rathsmanual", 13 octobre 1671, non publié par Ernst Muller.

99 "Rathsmanual", 23 octobre 1671, et Ernst Muller, p. 198.

100 "Rathsmanual", 30 octobre 1671, et Ernst Muller, p. 198, évoque une nouvelle "livraison".

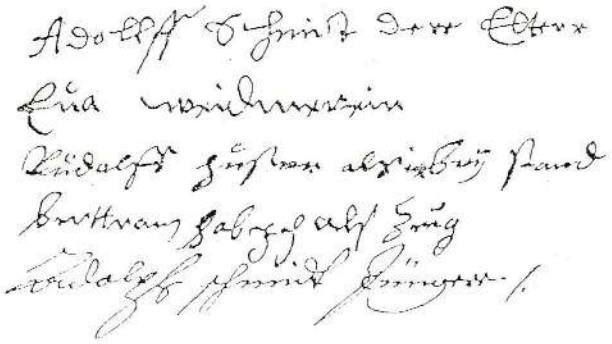
101 "Rathsmanual", 2 novembre 1671, non publié.

102 Ernst Müller, "Geschichte der bernischen Täufer", op. cit., p.198 à 200. Jacob Everling était un ancien dans le Palatinat (ML I, p.616). Valentin Huthwohl était de Kriegsheim (ME II, p. 850) et Johann Clemeintz (Clemens) de Niederflörsheim (ME I, p. 620).

103 Ernst Müller, "Geschichte ...", op. cit., p.204. Si les hommes purent ou durent émigrer, parfois les femmes et les enfants étaient tenus de rester.

104 Ernst Müller, "Geschichte ...", op. cit., p.206.

Suisse, de Hollande (Habich) ou d'Allemagne du Sud (Irmel), avec une culture, des particularités linguistiques, des habitudes différentes. Comme leurs conceptions dogmatiques aux uns et aux autres pouvaient diverger sur quelques points, il était devenu nécessaire de trouver un accord. Aussi, les 13 prédicateurs ou "serviteurs de la parole" -dont Adolphe Schmidt- et les diacres apposèrent, en 1660 au moulin d'Ohnenheim[105], leur signature au bas des 18 articles de foi dits "de Dordrecht". Ils parvinrent ainsi à renforcer leur unité et leur cohésion. On notera que contrairement à une version admise[106], il semble que les Suisses se soient déclarés en faveur de cette confession dès 1659. L'artisan de cette initiative fut très certainement, celui que l'Evêché de Bâle appelait "le chef spirituel des anabaptistes d'Alsace", Adolphe Schmidt dont la présence à Ribeauvillé était alors connue[107].



Sigantures respectives de :
« Adolff Schmidt dere Eltere
Eva Weidmerein
Rudolff huser als beystand
berttram habych als Zeug
Adolph schmidt Jüngere »
au bas du contrat de mariage d'Adolphe Scmidt père et de Eve Widmer
(4R Ribeauvillé 225)

Au sein de cette communauté, l'intégration s'était visiblement faite en douceur tout au long du XVII[ème] siècle, selon le degré de tolérance des autorités. Le système d'accueil et d'assistance, géré par les diacres avec "leur bourse des pauvres", fonctionnait sans faille, jusqu'à ce que le raz-de-marée de l'arrivée des bernois des années 1693 à 1697 n'entraînât la chute et la quasi-disparition de la communauté bourgeoise alsacienne[108].

Les frères Schmidt, avec aussi les efforts de Jacob Mangold, s'étaient aussi fixés comme objectif de faire enfin sortir l'anabaptisme de sa clandestinité; luttant afin qu'il obtienne un statut, une légalité sociale et religieuse. L'évolution du mouvement mennonite en Hollande resta pour eux probablement un modèle vers lequel ils voulaient tendre. Ils y parvinrent au moins partiellement, dans certains villages de la plaine, essentiellement sur les terres des Ribeaupierre, et de manière plus stable dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Ils étaient soutenus en cela par le comte Jean-Jacques[109] qui lui aussi devait composer avec les ecclésiastiques catholiques et les représentants du roi, avec le passage et le stationnement fréquent des troupes françaises, et veiller à ménager certaines susceptibilités. Les déclarations des anabaptistes de Mackenheim en 1665[110], faisant état d'une " liberté de conscience appliquée durant 15 années lors de la reconstruction (du village), celles du "Vogt" d'Ohnenheim relatant "la permission de se réunir au moulin accordée par le seigneur de Ribeaupierre"[111], de Jacob Ober encore, à pro-

---

105 Robert Baecher, SA 8/1989, "Les anabaptistes d'Alsace au XVII siècle : Ohnenheim", p. 33.

106 Jean Séguy, "Les assemblées ...", 1977, Paris, p.248 et Ottius, "Annales anabaptistici", 1672, Bâle.

107 Denis Ingold, cite le document (AAEB à Porrentruy, A 109a, Mappe 2) sans avoir pu identifier le personnage. SA 9/1990 p. 33 à 35 -, "Les derniers anabaptistes d'Ingersheim au XVII siècle".

108 Robert Baecher, "Raisons et déroulement du schisme amish " in "Actes du colloque", (1995).

109 Dans les limites de ce que lui permettait la souveraineté française.

110 AHR Registres paroissiaux de Muntzenheim, en date du 25 décembre 1665. Cette mesure "fut annulée par décision seigneuriale ensuite".

111 Robert Baecher, SA 8/1989, p.42.

pos des réunions autorisées à Baldenheim[112] et la légalisation de la communauté de Sainte-Marie-aux-Mines sont là pour montrer que les démarches auprès de Jean-Jacques de Ribeaupierre et d'autres nobles n'avaient pas été vaines.

Les liens avec les Réformés :

La communauté de Sainte-Marie-aux-Mines, forte de ses 12 familles en 1643[113], entretenait des relations très étroites avec les Réformés au point que, entre les deux groupes, soufflait le chaud et le froid. Le chaud quand le pasteur Le Bachelle rencontre en 1643 un prédicateur Suisse pour s'entretenir longuement avec lui[114], le froid lorsque son successeur Amyraut[115] décide, parce qu'ils "séduisaient du monde" de mener, en 1658, une campagne très dure contre eux. Il demande au passage qu'il ne leur soit plus permis de "dogmatiser sous peine d'amende et de châtiments arbitraires" (sic). Pour convaincre "ces ministres de Satan qui se transforment en ministres de justice" il rédigea ce qui appela un catéchisme anabaptiste pour dit-il "instruire les uns de leurs erreurs et prémunir les notres". Il envoya son manuscrit à Zurich dans l'espoir qu'il y soit imprimé, ce qui ne semble pas avoir été réalisé. Ses ouailles lui réclamèrent aussi la transcription en langue française. De ces fascicules, aucun exemplaire n'est parvenu à notre connaissance. Ses efforts furent récompensés car "deux assez considérables" et trois autres anabaptistes avaient été baptisés au temple. Malgré ces succès, il fut muté dès l'année suivante. S'agissait-il d'une décision personnelle ou alors d'une intervention du comte ? Nous ne savons. La pression venait aussi du "Landrichter" qui veillait attentivement à ce que des personnes issues d'autres religions ne viennent fréquenter leurs prêches[116]. Les manquements étaient alors punis de 50 florins d'amende. Toutefois, les anabaptistes ne s'en laissèrent pas conter et un jeune valet, convoqué pour ce motif, faisant fi des menaces du juge, dit qu'il adressera ses supplications au comte. Le juge, quelque peu irrité et déjà sans grande illusion sur le devenir de la plainte, s'en remet alors "avec soumission" à l'arbitrage de l'autorité souveraine du comte de Ribeaupierre et de sa décision car, explique-t-il, les anabaptistes savent faire usage de leurs "flatteries". Il ne dépendait au comte que de lui-même pour que toute son administration adopte une position d'intolérance et céda à ces diverses requêtes. Il ne le fit pas, ce qui renforce l'idée de l'existence de liens privilégiés, autres qu'économiques, entre Jean-Jacques de Ribeaupierre et les anabaptistes. Par la suite, plus aucune affaire de cette nature ne vint perturber la communauté jusqu'à la fin du siècle[117].

Les lieux de réunions aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles :

Les événements avaient dicté aux anabaptistes leurs lieux de rassemblements : réunions dominicales et régulières dans la

---

112 Robert Baecher, SA 10/1991, p.88.

113 Muhlenbeck, "Documents historiques...", op. cit., p.233, lettre de Jean Le Bachelles.

114 Hermann Gerst, in "Echo du temple", 1930, n°30, p.5. Il est le seul à rapporter cette rencontre : "Le Bachelles traf mit einem der zureisenden schweizer Täuferpfarrer zusammen". (Muhlenbeck et Séguy n'en font pas état).

115 AMYRAUT Balthazar Octavien 1616-1659, pasteur à l'église réformée de Bâle de 1637 à 1650, puis à Sainte-Marie-aux-Mines de 1650 à 1659 puis à Otterberg dans le Palatinat (Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, n°1, p.38).
Le texte provenant des "Services Historiques du Protestantisme Français" et reproduit dans son intégralité en annexe 2, me fut aimablement communiqué par Madame Magdeleine de Paris, spécialiste du protestantisme de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines.

116 AHR E 2808 -Texte intégral en annexe 3.

117 Sur les démêlés de Jacob Amann avec le curé de l'église Saint-Louis, Robert Baecher "Le patriarche de Sainte-Marie-aux-Mines" in "Actes du colloque", à paraître en 1995.

période qui nous préoccupe, plus secrètes et épisodiques car dangereuses dans les temps plus anciens. Elles s'étaient déroulées successivement dans un bois "sur la route qui menait à Sélestat" (La Bachelle) ou dans la forêt de Sélestat, puis dans une gorge dans la forêt de Adelspach (sur la route d'Aubure), "du temps du juge Juncker" sur les hauteurs de Saint Philippe (au fond de la vallée), ensuite à Fertrupt et, pour finir, pendant la Guerre de Trente Ans, chez Jérémias Irmel à Sainte-Marie-aux-Mines même. En 1643 ils se réunissaient dans "un battant", une grange, "qui appartient à l'un d'eux" au-dessus de Sainte-Marie[118]. Une fois leur culte légalisé, ils purent officiellement faire usage de la "maison des anabaptistes" qui se situait en 1672 en dessous de celle de Adolphe Schmidt le jeune, à Bréhagotte[119]. Les réunions se déroulaient autours de lectures bibliques "en langue allemande", de prédications et commentaires et de chants de Psaumes de Lobwasser, le recueil de chant des Réformés et non l'habituel "Ausbund" utilisé ailleurs par les anabaptistes[120].

La fréquentation des services religieux protestants par les anabaptistes et l'usage de leurs cimetières sont mentionnés déjà par Le Bachelle[121]. Le mariage de Jacob Schmidt avec Anna Stadler en 1639 fut célébré au temple luthérien "sur le Pré" (la "Mattenkirch"). Le contrat[122] ou "Heurath Abred" rédigé entre les époux dans le "Grand registre" stipule de plus que "comme ils sont de religion différente (ungleicher Religion), chacun restera dans la sienne sans que l'époux ne cherche à détourner sa femme". Après le décès d'Adolphe le jeune, sa fille Anne-Marie Schmidt se convertira au catholicisme à Ribeauvillé en 1693 pour se marier avec Jean Gissing, futur prévôt de cette ville[123]. Pierre Goetz, réformé, devient le curateur des enfants non mariés[124].

Hormis le texte de la confession de Dordrecht à laquelle ils avaient apporté son approbation, nous savons bien peu des convictions théologiques profondes des Schmidt, car aucun témoignage ou débat écrit de cette communauté ne nous est parvenu. La discipline y était maintenue très stricte comme en témoigne Adam Neff (Näf) en 1668 qui, de retours au pays, à Kappel am Albis, admet avoir été exclu par les "siens" à cause de son mauvais comportement, "wegen bösen Wandels"[125].

Adolphe a-t-il été le premier piétiste anabaptiste ?

Il reste encore à relever une coïncidence troublante concernant Adolphe Schmidt et la ville de Ribeauvillé qui l'hébergea durant une trentaine d'années. Dans ce lieu naquit en 1635, un certain Spenner (1635-1705), fondateur du piétisme allemand[126]. Il entretint des rapports privilégiés avec les Ribeaupierre

---

118 Lettre de Le Bachelles au pasteur Ferry, Muhlenbeck, op. cit., p. 234.

119 AHR 4E SMM 74 -acte du mois d'octobre 1672. Aux environs de 1700, ils se réunissaient à la "Walckmutters Haus" à Sainte-Marie et dans une maison à Saint Philippe (SA 6/1987, p.75ss).

120 Lettre de Le Bachelles au pasteur Ferry, Muhlenbeck, op. cit., p. 234.

121 Hermann Gerst, in "Echo du temple", 1930, n°30, p.5.

122 AHR 4E SMM 102, fo 138ss -acte du 4 juillet 1630.

123 AHR Registres paroissiaux de Ribeauvillé, le 3 avril 1693.

124 AHR 4E SMM 18 -Lors de l'inventaire réalisé à l'occasion du décès de Adolphe Schmidt en 1693.

125 Bernhard Schneider, "Kappel am Albis im Wandel der Zeit", 1988, Zurich, Chronos, p. 150. Adam Näf relata cela au pasteur Hans Rudolf Wirtz.

126 SPENER Philipp Jacob, fondateur du piétisme allemand. Né à Ribeauvillé, d'un père archiviste de la Seigneurie, il fut à Strasbourg de 1650 à 1686, d'abord comme étudiant puis comme pasteur à la cathédrale. Il fut ensuite "Senior der lutherischen Geistlichen" à Frankfurt, puis servit comme prédicateur de la cour à Dresde et à Berlin où il s'éteignit. Ses oeuvres principales, celle parue en 1675 "Pia desideria" (Fromme Wünsche), à propos d'une vie intérieure et d'une piété profonde et "collegia privatis" se rapporte aux réunions chez les particuliers avec lecture biblique, prières intenses et discutions spirituelles. (ML IV, p.219 et Stroll, p. 168/169).

et avec Jean-Jacques en particulier. Il était donc également contemporain d'Adolphe. Même si ses études l'appelèrent dès 1650 vers Strasbourg, comment ne pas imaginer que des rencontres à l'occasion de visites, rencontres peut-être fortuites ou organisées par le comte, n'aient pas eu lieu ? L'influence du piétisme fut en tout cas très importante sur les communautés anabaptistes, surtout au siècle suivant, sans qu'aucun lien direct ne fut jusqu'alors établi. Ribeauvillé fut-il le lieu de ces premiers contacts et influences mutuelles ?

Jacob Amann rencontra quelques années plus tard un groupe complètement déstructuré par le décès de ses piliers, peut-être aussi assoupi dans un certain conformisme, (pareil au monde), séduit et tenté par les convictions d'autres groupes religieux. De cette collision naîtra le rigorisme amish en 1693[127]. Dans le testament des époux Houser en 1692[128], nous relèverons le passage suivant : "chacun (des testateurs) se réserve ses biens propres en habits, armes, bagues, joyaux appartenant à son corps... leurs corps mort estre inhumé et enterré au lieu et avec les cérémonies que leur qualité requiert". C'est ce type de comportements et d'attitudes que Jacob Amann reprochera l'année suivante au même Rudolph Houser[129].

Assurément, la vie de Schmidt et celle de son entourage ne méritait pas de rester dans l'oubli. Les anabaptistes alsaciens, ceux de la fin du XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, eurent comme particularité de faire partie de cette haute bourgeoisie artisanale aux influences multiples et fortes. Adolphe Schmidt, cet homme qui dialoguait avec les "grands", exerça un rôle déterminant sur les communautés anabaptistes germaniques. Nous n'avons probablement saisi ici qu'une partie de l'influence immense qu'il a exercée. Beaucoup de familles qui se sont établies aussi bien en Alsace que dans le Palatinat, avaient trouvé par lui du secours. Ses efforts répétés furent déterminants dans leur quête d'un nouveau refuge. Il rechercha la cohésion, l'unité du mouvement anabaptiste, d'Amsterdam à Berne. Lorsqu'on parvient ainsi à approcher la réalité de la vie de ces anabaptistes alsaciens, on saisit bien mieux quel est le fossé qui pouvait les séparer des immigrants bernois ultérieurs. Mais eux aussi étaient des anabaptistes : soucieux également de la cohésion du groupe et de la fidélité à l'Ecriture.

Pour conclure nous citerons l'anecdote suivante qui constitue en elle-même tout un symbole :

En 1710,[130] Christian Kropf (un anabaptiste pro Amann) demanda de pouvoir acquérir un bois de chêne acheté deux ans auparavant à la seigneurie par Adolphe Schmidt car, disait-il, maintenant, sur cet emplacement, il n'y a plus rien à écorcer, "gibt es nichts mehr zu scheelen". La page pour les anabaptistes bourgeois était tournée : ils s'étaient effacés devant les amish bernois.

Robert BAECHER.

---

127 Robert Baecher, "Raisons et déroulement du schisme amish " in "Actes du colloque", (1995).

128 AHR 4E SMM 78 -Traité de mariage du 7 décembre 1692.

129 "Eine Begebenheit die sich von 1693 bis 1700 zugetragen hat", 1970, Reprinted by Joe Schwartz, p. 77.

130 AHR E 2007 -acte du 30 avril 1710.

ANNEXES

ANNEXE 1:

AHR -4E SMM 18 Inventaire n°105 et supplément n°110 -Extrait- Biens immobiliers possédés par Adolph Schmidt "le jeune"

Immeubles :

Outre une maison à Ribeauvillé valant 2000 florins, 1/4 de vigne au lieu l'Osterberg et un jardin fruitier sous Sainte-Marie-aux-Mines vendu à Christoph Thallem (Dahlem) :

"La maison ordinaire de résidence, avec cour au-dessus y compris le bâtiment qui y est, la tannerie par derrière et le jardin, 3850 florins.

Une autre maison ou le desfunt faisait faire un travaille et boutticque au dessous de celle susdite avec la cour tannerie, un jardin, une autre petite maison par dessous, un meix (potager), 2100 fl.

Une maison à Sainte-Marie-aux-Mines au lieu dit Bréhagotte provenant des Irmel avec jardin, 840 fl.

Une autre maison par dessus, 700 fl.

Une petite grange ou il y a une escurie de cheval, 490.

Une grange au lieu de Brehagotte au-dessus de celle ci-devant, 770 fl.

Un battan d'escorce et huilerie avec un prey, situé sur le petit chemin allant à Eschery, 3150 fl.

Un prey de quatre jours au finage d'Eschery, 1900 fl.

Un prey de six ou sept jours au finage d'Eschery, 2380 fl.

Un hagis (bosquet) de bois de cheqsne à Eschery, 420 fl.

Un battan ou foullon de drap avec une maison meix et jardin située au dessous de Sainte-Marie-aux-Mines, 2100 fl.

Un prey près dudit battan, 910 fl.

Deux maisons ruinées au dessous dudit SMM qui ont été brûlées, 455 fl.

Un jardin d'arbre fruitier au dessous de Sainte-Marie-aux-Mines, 770 fl.

Une fourrière avec un hagis bois chesne de 4 jours situés au lieu

St Barbe, finage de Fertrux, 490 fl.

Un hagis bois de chesne à fertrux, 700 fl.

Une maison à fertrux, 900 fl".

ANNEXE 2 :

Bibliothèque de la Société du S. Historique du Protestantisme Français.

Collection Coquerel - Papiers Ferry

Lettre adressée à "Monsieur Ferry, fidelle pasteur de l'Eglise de Christ, à Metz", expédiée de Strasbourg le 10 juillet 1658 par Balthazar-Octavien AMYRAUT

"Monsieur et Très honnoré père.

Jay un extreme deplaisir de n'avoir pû
vous tenir promesse, Dieu m'a donné depuis
cinq septmaines en la tant d'occupation contre
les Anabaptistes, qu'en fin, benissant mon ministere,
en voila desia deux assez considerables qui furent
baptiser solennellement et en public, Dimanche
dernier, loué soit Dieu, il y en a trois autres
qui se préparent a recevoir ceste mesme grace.
Et soy obtenu dez puissances, qu'il ne leur soie
plus permis de dogmatiser sous peine d'Amende
et Chastiment Arbitraire. Ils séduisaient du Monde
que jay bien eu de la peine a rappeller, Monsieur
Ulrich en scait les particularitez. Jay dressé un
catechisme Anabaptiste en Allemand, pour instruire
les uns de leurs Erreurs, et premunir les nostres
contre ces ministres de Sathan, qui se transforment
en ministres de Justice. Je l'envoye a Zurich.
Je ne scay si on l'imprimera tout tel quil est

Il a desia faidt du fruidt loué soit Dieu. Mon
Eglise me prie de le luy donner aussi en
Francois, je le feroy, Dieu aydant. Je vous le
communiqueroy aussi tost. Je m'en vay mettre
après ce que vous scavez aussi tost a mon
retour a Ste Mari, et l'envoyeray a Monsieur
de Maison Neuve à Nancy, qui ne manquera
pas de vous laddresser. Ie viens de recevoir
lettre de p. qui disent que M.Dr. lequel a
faidt venir son fils de la R., veut par force que
....etc...

Votre très humble et très obeyssant serviteur

signé : Amyraut"

ANNEXE 3 :

AHR -E 2808 Lettre de Pierre Fattet du 26 août 1653, de Sainte-Marie-aux-Mines, juge provincial, adressée au gouverneur à Ribeauvillé.

"Monsieur mon compère,

Vor einem Jahr ist ein Widertäuffer alhier, umb das er ein jungen Knaben verfüeret, undt mitt ihme alle Sontag in ihren versamblung geleitet umb etwas gestrafft worden, welches ich damals Ihren Gnaden dem hochwolgebornen unseren Gnädigen Herren, underthänig referiert. Da mir Ihr Gnaden der gleichen Procedieren zuverhüeten gnädigst ahnbevohlen, als hab ich 2 Gerichts Persohnen, Lassus genandt Baron, und Jenin mitt dem Weybel zu allen Täuffern geschickt, ihnen bey högster meines Gnädigen Herren ohn gnad undt fünffzig Gulden straff das sie sich dergleichen Tathen nicht allein enthalten sollen, sondern auch kheine Persohn die von anderen Religion undt nicht von Täuffern geboren, mitt ihnen in ihrer Versamblung nicht mitt zu nemen, auch keinerley weyß darin zu dulden, ernstlich verbiethen lassen. Diesen Tagen bin ich in Erfahrung kommen das diesem Verbott zu wider Hanß Rudolff Negel (Nägeli) der Widerthäuffer im Fortelbach (Fertrupt) wohnendt, einen jungen Knaben auß dem zürcher Gebieth, dessen Eltern kheine Täuffer nicht seindt, von seinem Vettern aber der einer ist, und ins Ried wohnen soll, zu Ihme Rudolffen umb den Leynen Handtwerck zu lehrnen, geth der ihn nun, seit Ostern nechsthin, fast alle Sontag wan er ihm zu Hauß nicht zu schaffen geben, mitt in Ihren Versamblung mit gehen lassen. Undt da ich ihn Examiniert weyl der Knab kein Welsch khan, warumb er den nicht in die Kirch auff der Matten (temple Réformé) gehen lassen, sagt er, es wehre ihm nichts das er ihne aber bevohlen solte, were wider sein gewissen. Als hab ich ihme daß er die 50 Gulden Straff geben solle ahngezeygt, (ich) zweyffle nicht er werde ahn unseren Gnädigen Herren suplicieren, was mir hierauff Gnädigste ahnbevohlen würt, deme khom ich gehorsamlich nach. Uber disses soll Jeremias Irmel des Thäuffer, ein ledig Mensch auß dem Schwaben Landt, von Papistischen Eltern gebürtig, die sich ettlich Jahren im diensten zu Zürch (Zurich), aufgehalten, undt daselbsten zu underschieden mahlen Communiciert hatten, auch zu ihren Secten gezogen haben. Den Mensch (der junge Knabe) so bey 30 Jahr alt hab ich examiniert, der gesteht undt behart obstinierlich bey ihnen zuverbleyben. Den Irmel hab ich noch nicht weyl er zu Colmar ist ahngehört, was er sich entschuldigen würt, thu ich mitt ehesten berichten. Bey diesen Kriegsleüffen (allusion à la pérode de la Guerre de Trente Ans) haben diese Täuffer zweyffels, ohn Erlaubnus ihre Zusammenkunfft hierunden in Markirch, in ermelten Irmels Hauß gehalten. Vor Zeiten, haben sich anfangs in dem Schettstatter Walt, nach gehend oben ahm Schlutt (Schlucht) in den Adelspacher Walt, zu Zeiten des Junckers Landtrichters sellig, oben auff Sant Philips, hernach auch im Fortelbach, und ahnyetzo wie obengemeldt. Ich hab ihnen auch verboten das sie sich in Markirch nicht versamblen sollen biß auff meines Gnädigen Herren fernern Gnädig Ahnordnung, dieweyl ihnen vor dießem solches nimmer zugelassen werden. Auch es mitt ihren schmeischlen (flatteries) pr: (etc..) nicht erhalten können, steht demnach bey unsers allerseits Gnädigen Herren Gnädigen willen, demselben khom ich underthänig nach undt verbleib nechst empfehlung Götlicher Obacht.

Peter Fattet"

RENCONTRE AVEC UN PATRIARCHE ANABAPTISTE AU DEBUT DU XIX^{e} SIECLE DANS LES HAUTES VOSGES

En écho à la belle causerie de Robert Baecher sur les anabaptistes, le 13 novembre 1987, devant un auditoire important de la section mulhousienne du C.G.A. (Cercle Généalogique d'Alsace), nous voudrions évoquer les sentiments d'un bourgeois de Strasbourg, Christian Moritz ENGELHARDT (1775-1858), « publiciste et archéologue », allié aux familles influentes de l'ancienne ville libre, lors de sa rencontre avec celui qu'il appelle « der redliche STEINER » ou bien « STEINER der Wiedertaeufer ».

Celui-ci vivait dans une ferme isolée près des sources de la Lauch et la rencontre se fit en 1811, à une époque où les Vosges n'étaient pas parsemées de fermes-auberges et d'« hostelleries » (avec « s ») et ne connaissaient que de rares routes carrossables. Le Strasbourgeois ENGELHARDT, en compagnie de son épouse et de savants curieux de cette nature montagneuse encore paisible, parcourait alors les Vosges à pied des journées durant. Ainsi fit le groupe un jour de l'été 1811 en partant de Munster, par Metzeral et Sondernach, dans l'intention d'atteindre le Grand Ballon. Parti trop tardivement, il se laissa surprendre par la nuit et ne découvrit qu'avec difficulté cette ferme isolée de l'anabaptiste STEINER dont l'hospitalité généreuse avait été vantée à ces Strasbourgeois.

Le maître des lieux, haut d'environ six pieds, « von fast 6 Fus hoher Postur », accueillit les voyageurs égarés malgré l'heure tardive entouré de sa famille et de sa domesticité : « mit seiner ganzen Familie und Hausgesinde wie Orgelpfeifen in einer Reihe aufmarschiert ».

La gravité amicale de cet homme, alliée néanmoins à une réserve quelque peu soupçonneuse, car il s'enquit des raisons de la venue de ce groupe de citadins, enchanta le Strasbourgeois ENGELHARDT. Il fut ravi également par l'accueil chaleureux concrétisé par un bon repas vosgien fait de beurre, de fromage, de lait, mais où le vin ne manqua pas. L'offre d'un bon repos dans les lits moelleux fut acceptée avec joie.

Au retour vers Munster, un second passage dans la ferme STEINER permit à ENGELHARDT de constater ce qu'elle produisait : du gruyère évidemment, étant donnée l'origine suisse de son propriétaire, contrairement aux autres fermes vosgiennes vouées au fromage de Munster. S'y ajoutait la fabrication de l'eau de vie de gentiane, remède excellent contre certains maux d'estomac. La simplicité des usages -seul le père de famille avait une assiette, les convives puisaient à même le plat- le réjouissait lui et ses compagnons. Ces moeurs simples et rigoureuses s'alliaient cependant à un désir de connaissances. Ainsi le brave STEINER pendant les longs mois d'hiver lisait des poètes allemands et exerçait son talent de calligraphe dont ENGELHARDT put admirer quelques échantillons.

Voilà comment se rencontrèrent sur les cimes des Vosges deux mondes : le monde citadin et érudit où évoluait Christian Moritz ENGELHARDT, gendre de l'illustre helléniste Jean SCHWEIGHAEUSER et époux de Charlotte SCHWEIGHAEUSER (qui découvrit la légende du « Riesenfrauelein du Nideck » que les frères GRIMM publièrent) et le monde de l'anabaptiste STEINER, modeste sans être humble, porté

par des qualités de coeur, d'entraide fraternelle, de travail et de probité.

En généalogiste, ajoutons encore que STEINER devait décéder en 1830 dans la ferme Feseneck, au sud de Munster, où il vécut quelques années avec sa famille. Une question se pose : existe-t-il encore des descendants de celui qu'ENGELHARDT avait nommé « der redliche, der wackere, der biedere Wiedertaeufer » ?

Lucienne LAPOINTE.

Sources et bibliographie

1. ***Christian Moritz*** *Engelhardt, Wanderungen durch die Vogesen, Strassburg, 1821.*

2. ***Lucienne Lapointe,*** *Un strasbourgeois de l'époque romantique, Christian Moritz Engelhardt, dans Annuaire des Amis du Vieux Strasbourg, 1978.*

Note de la Rédaction. Cet article a paru en 1988 dans le Bulletin du Cercle Généalogique d'Alsace, n°82, pp 488-489. Nous remercions très sincèrement l'auteur et le responsable de la revue de nous avoir autorisés à le reproduire.

Il complète celui que Claude JÉRÔME à publié dans Souvenance n°2/1983 pp 42-43 consacré au même personnage sous le titre : « Le marcaire Steiner du Lauchen ».



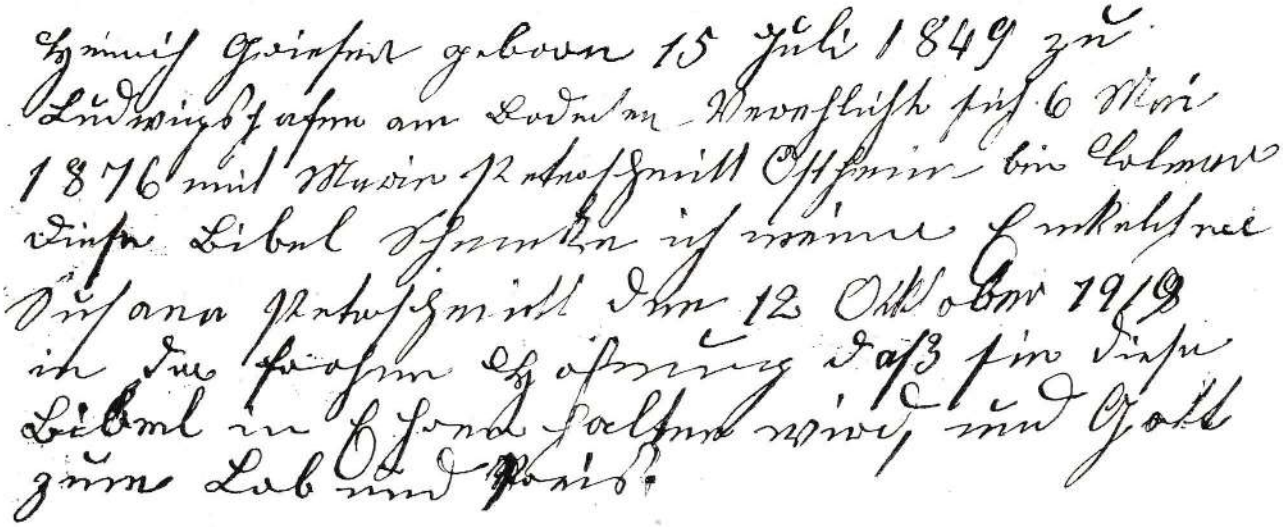
Le couturier mulhousien Barioni, au centre, créateur de mode et animateur du défilé en octobre 1994, admire et commante les patchworks amish avec Renée et Jean Hückel à gauche et Jean Hege à droite de la photo.
((voir article page 56)

LES BIBLES FROSCHAUER ILLUSTRÉES ADOPTÉES PAR LES TÄUFER

Dans nombre de familles mennonites des régions de l'Est de la France, de la Suisse, de l'Allemagne du Sud, des Etats-Unis et du Canada, descendantes des Täufer, existe encore l'une ou l'autre édition des Bibles publiées à Zürich par Christoffel FROSCHAUER à partir de 1531. Le fait que les textes des Bibles Froschauer sont plus proches des dialectes alémaniques que ceux de Luther, que ces Bibles aient été et restent parmi les plus richement illustrées existantes, a favorisé une large diffusion dans ces régions. Les présentes pages sont basées sur les publications de J. SEGUY, d'I. ZÜRCHER, de F. LENGRONNE et surtout sur celle de H.R. LAVATER d'où de très nombreuses informations sont extraites sans être chaque fois référencées. Mon dessein, encouragé par ailleurs, tend également à faire connaître les illustrations en couleurs qu'il m'a souvent été possible de contempler et d'étudier sur ma « Froschauer » datée de 1560[1]

ORIGINE DES BIBLES DE FROSCHAUER

La diffusion de la Réforme a été grandement favorisée par l'invention de l'imprimerie ; ainsi Gutenberg édite sa Bible en latin à Mayence en 1455. Dès 1466 paraît à Strasbourg la première bible allemande, traduction de la Vulgate, elle est imprimée par Jean Mentelin (1410-1478). Mais il faut attendre la traduction allemande de Luther pour obtenir un texte très supérieur à celui de Mentelin et une diffusion accélérée ; ainsi le Nouveau Testament de Luther édité à Wittenberg en septembre 1522 sera copié dès le mois de décembre suivant par Pétri à Bâle. Le texte des premières éditions de Luther était assez différent du libellé actuel et un glossaire -dictionnaire de mots et expressions non usuels- a été publié.



Dédicace de l'exemplaire d'Elie PETERSCHMITT. « Henri GRIESER, né le 15 juillet 1849 à Ludwigshafen près du Constance, marié le 6 mai 1876 avec Marie Peterschmitt d'Ostheim près de Colmar.
Le 12 octobre 1919 je donne cette bible à ma petite-fille Suzanne Peterschmitt dans l'heureuse espérance qu'elle g cette Bible en honneur, pour la louange et la Gloire de Dieu ».
(Suzanne (1903-1983) était la soeur aînée de l'auteur du présent article).

[1] Je remercie vivement toutes les personnes qui m'ont aidé de diverses manières, en particulier le pasteur Gustave KOCH, MM. Claude et Robert BAECHER, Ernest HEGE, Franck MULLER et Jean ROTT.

Le nouveau Testament de Luther, ultérieurement les livres de l'Ancien Testament, ont, au début, trouvé un accueil très favorable à Zürich. Mais très rapidement Zwingli et ses proches ont senti la nécessité de modifier le texte de Luther, non seulement du point de vue linguistique pour se rapprocher du parler alémanique régional, mais aussi du point de vue théologique pour trouver un accord avec la théologie des réformateurs de Zürich. Un groupe de spécialistes créé par Zwingli dès 1522, la *Prophezei*, se met à la tâche ; deux alsaciens L. Jüd (1482-1542), né à Guémar, et K. Pellikan (1478-1556) originaire de Rouffach en font partie. Du travail de la *Prophezei* résultent les éditions de la Bible allemande imprimées par Froschauer ; elles prendront, soit le nom de Bibles de Froschauer « *Gedruckt zu Zürich in der Froschouw bey Christoffel Froschouer / Im jar als man zalt nach der Geburt Christi M.D.L.X.* », soit de Bibles de Zürich, de Bibles de Zwingli, ultérieurement de Täuferbibeln en raison de l'attachement que les Täufer leur porteront. Je garde ici cette appellation pour tous les anabaptistes issus des frères suisses.

LES TEXTES

Première Planche de Titre

Edition de 1531
Toute la Bible
traduite en allemand le plus fidèlement
possible d'après la vérité originale
hébraïque et grecque

Edition de 1560
Toute la Bible
c'est à dire tous les livres de l'Ancien
et du Nouveau Testament, traduits
le plus fidèlement possible en allemand
d'après les langues d'origine.

Bien qu'il y ait des différences entre les textes des premières pages des éditions de 1531 (Planche 1) et celle de 1560, le sens reste exactement le même ; il s'agit de la recherche d'un retour aux sources.

Le texte biblique proprement dit de 1560 est précédé d'une présentation théologique en cinq parties :

a) « *Kurzer summarischerbegriff* » *16 pages.*

Appelé dès la page suivante « Vorred, avant-propos », ce texte n'est pas seulement un résumé commenté de la Bible, mais également une « disputation » contre la philosophie de l'antiquité. Utilisé dès 1534 par Froschauer dans une édition en latin, il s'agit probablement d'une traduction adaptée de « Summa totius sacrae scripturae » (Bible latine, Anvers 1534, S.STROHM 1987, p. 209).

b) « *Kurzer Zeiger der führnehmsten Historien...* » 24 pages

C'est une concordance comprenant, après une introduction, les références des textes bibliques de 151 rubriques classées alphabétiquement, ces rubriques couvrent les sujets de « *Von abgötterey und götzendienst* - du détournement de Dieu et de l'idolâtrie » à « *Von Zungen* - des langues » avec la précision « il faut se garder des méchantes langues ». En 1531 il n'y avait qu'une cinquantaine de rubriques.

c) « *Register der Episteln und Evangelien* » 4 pages.

C'est le plan des lectures pour tous les dimanches et principaux jours de fêtes de l'année (de tels plans apparaissent dès 1540 dans certaines éditions). Il est encore tributaire de son origine catholique. Ainsi y a-t-il des lectures prévues pour la fête de Simon et Jude, pour la Toussaint (Ap 5, 6-14, Mt 5, 1-19). Les plus étonnantes lectures proposées sont celles consacrées à « *An unser Lieben frouwen Himmelfahrt* », l'Assomption : Luc 10, 38-42 -Jésus chez Marthe et Marie- et Ecclésiaste 24,15-20 de Jésus Sirach, un des Apocryphes. Voici une traduction de ce dernier texte.

« *De même j'ai trouvé un havre dans la ville aimée et mon pouvoir était à Jérusalem. J'ai pris racine au sein d'un peuple honnête dans la part du Seigneur et de son héritage, j'ai été élevé comme un cèdre du Liban et comme un cyprès sur le mont Hermont. J'ai poussé comme un érable. Comme l'écorce de la cannelle et les épines odorantes, j'ai donné un parfum agréable et émis une saveur comme une myrrhe de choix* ».

d) « *Kurze anzeigung wie vil Bücher* » 2 pages

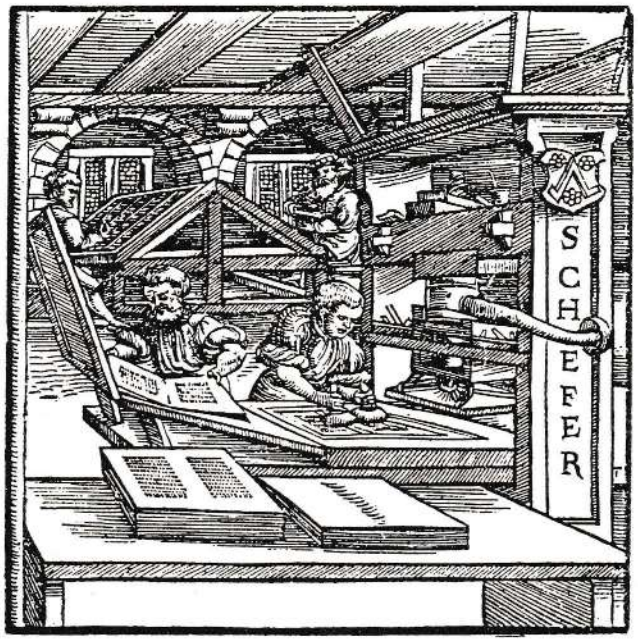
Il s'agit de la table des livres de la Bible. On y apprend que la Froschauer est divisée en 2 parties ; une première contenant les livres de la Genèse à Esther et, comme d'habitude à l'époque, les apocryphes « *die bücher so nit biblisch* », les livres de 3.Esdras aux Macchabées. On notera dès maintenant la faveur dont jouissait le livre de Tobie auprès des Täufer. Les apocryphes ou livres deutero-canoniques ont, sauf exceptions, disparu des éditions protestantes de la Bible depuis le début du XX^{ème} siècle.[2]

« *Das ander Teil* » comprend les livres poétiques et prophétiques de l'Ancien Testament, de Job à Malachie et ceux du Nouveau Testament.

e) *Wahrhafte und gewisse jarzal...* 2 pages.

Il s'agit du calcul détaillé, d'après les indications chiffrées bibliques, de durée écoulée depuis Adam jusqu'en 1536 à savoir 5530 années, 6 mois et 10 jours.

Les textes bibliques proprement dits sont numérotés sur les pages de droite de II à CCCXXXIIII pour la première partie et de II à CCCXV pour la seconde (*das ander teil*). Il s'agit dans la numérotation actuelle respectivement de 665 pages. La première page de la Genèse de la Froschauer de 1531 est reproduite avec réduction -Planche II- (dimensions extérieures de mon exemplaire folio 35x28x13 cm). Du point de vue typographique, on notera seulement que le mot « *HERR* - Seigneur » est toujours écrit en majuscules.



L'imprimerie de Christophel FROSCHAUER. Dessin de Heinrich VOGTHERR - 1548.
En haut et à droite : Froschauer. En bas à gauche : Vogtherr, d'après F. Muller.

[2] Les textes des livres apocryphes figurent dans les éditions de la T.O.B.

En dehors du texte des Ecritures, on trouve, de même qu'actuellement, en tête de chaque chapitre un résumé de son contenu et, de part et d'autre des deux colonnes, les références de versets bibliques parallèles et de textes de divers auteurs anciens tels que Cicéron, (106-42 av J.C.) et Flavius Josephe (37-100?). Lavater indique le chiffre de 14775 références.

Plus intéressantes, relevées également par Lavater, sont les 1800 gloses, annotations diverses destinées à éclairer le lecteur, à l'instruire (elles ne figurent pas dans ma Bible). Citons ici les gloses de contenu polémique : ainsi l'Eglise Romaine est attaquée 35 fois, Luther est concerné 4 fois. Enfin 14 gloses s'adressent aux Täufer ; le ton est moins acerbe, il ne faut pas se moquer d'eux, il faut les éduquer (on sait que les Eglises réformées de Zürich et de Berne ainsi que l'Eglise Romaine ont très rapidement eu recours à la contrainte physique et à la peine capitale).

Deux exemples de ces dernières gloses citées par Lavater (p.1398) :

Contre l'interdiction du serment. 1 S 16 v 9 : Samuel a bien juré (note : donc on peut aussi le faire).

En faveur du baptême des enfants. Au regard de Mc 10 v 13 « *Hatt Christus die hend auff die kinder gelegt, so magst du sy touffen* - Si Christ a imposé les mains aux enfants tu peux par conséquent les baptiser ».

LES ILLUSTRATIONS

En analogie avec Lavater qui donne des informations fondamentales au sujet des illustrations, je décrirai successivement les planches de titre, les lettrines et les autres images. Plusieurs dessinateurs ont contribué, le graveur est généralement Veit Specklin.

Noir et blanc, couleurs

Les éditions les plus courantes sont réalisées en noir et blanc avec exception pour les deux planches de titre qui comportent également des textes et des parties d'illustrations en rouge.

Les illustrations de certaines éditions, la mienne en fait partie, ont été coloriées à la main de sorte que ces éditions présentent un intérêt et un cachet particulier. Après plus de quatre siècles les couleurs sont, surtout dans les parties probablement moins lues telles que les Macchabées, restées très vives et fraîches. Certains bois gravés ayant été utilisés plusieurs fois, il apparaît que le coloriage manuel n'est pas, volontairement ou non, toujours identique ; ainsi au début de sa première épître, Pierre, une énorme clé à la main, porte une robe brune et un manteau vert, à la seconde les couleurs sont exactement inversées. Souvent une couleur plus vive est utilisée pour attirer l'attention sur un ou des personnages particuliers, Judas, les pharisiens. Seule la longue robe de Jésus sur terre ne change pas, elle est toujours brune ; la robe du Christ ressuscité est rouge (illustrations de la Résurrection, de l'Ascension, du Jugement dernier, pour la Transfiguration la robe est restée brune).[3]

Les planches de titre

La planche de titre des éditions jusqu'en 1580, attribuée à Hans Leu le J. (1490-1531), a été utilisée dès 1525 par Froschauer (planche I). Douze scènes du début de la Genèse sont représentées (le début en haut à gauche, voir la numérotation) ; les versets 1 et 2, la terre informe et vide sous l'esprit de Dieu au-dessus des

[3] La bonne compréhension des illustrations exige un retour aux détails des textes dont les références sont données. Les figures en couleur de la planche IV sont bien entendu extraites de ma Bible Froschauer de 1560. Pour celles en noir et blanc, j'ai fait appel à d'autres sources, à la Bible de 1545 de ma nièce E. Ivanez, à celle de Valdoie de 1580, à des copies de diverses éditions mises à ma disposition par F. Muller et enfin à celle éditée en 1983, à l'occasion des 500 ans de la naissance de Zwingli (1484-1531) par le Théologischer Verlag, Zürich, reproduction de l'édition de 1531 qui contient en postface l'importante étude de Lavater.

PLANCHE I


1
2
3
4
Die gantze Bibel
der vrsprünglichē Ebraischen
vnd Griechischen waarheyt
nach/ auffs aller treüwlichest vertüütschet.
Getruckt zů Zürich bey Christoffel
Froschouer/ im Jar als man zalt
M. D. XXXI.
12
5
11
6
10
7
10
9
8
7

eaux,correspondent à la première figure, la seconde condense les deux premiers jours de la Création (certaines parties en noir de la reproduction planche I sont rouges à l'origine).

Des figures 3 à 6, il y a correspondance facile et précise entre le texte, Ge 1, 9-25, et les images ; ainsi en 5 il n'y a que les animaux de l'air -oiseaux divers- et de l'eau dont une sirène, en 6 apparaissent des animaux terrestres -cerf, lapin et une licorne. Les textes ne donnant aucune précision sur les espèces d'animaux créés, sirène et licorne, présentes depuis l'antiquité dans la mémoire des peuples, ne doivent pas surprendre. En 7, création d'Eve, Ge 2 v 23, on remarque pour la première fois un arbre, il semble y avoir une interprétation de Ge 2 v 2-9 -Dieu acheva-.

En 8 on trouve une représentation forte de Ge 2 v 24-25. De 9 à 12 sont figurés la tentation, la chute du couple Adan-Eve et ses conséquences : en 9 le ruisseau rappelant le fleuve sortant d'Eden complète les représentations traditionnelles, en 10 les remontrances d'un Dieu courroucé, en 11 le chérubin qui garde l'entrée du jardin d'Eden avec son épée, Ge 3 24-25, enfin la conséquence finale « C'est à la sueur de ton visage... » avec le bébé Caïn.

Les représentations de Dieu suivent également les textes. Par exemple en 6 Dieu ne se penche t-il pas vers Adam pour lui insuffler la vie ? En 8, plein de bonté et d'amour il bénit le premier couple. Les aigrettes qui entourent sa tête, symbole de la lumière divine, se retrouveront ailleurs.

La Bible de 1580 conservée à Valdoie présente une planche titre complètement différente ; surchargée, on y trouve une dizaine de personnages et de scènes de l'Ancien Testament entrelacés : deux anges, deux rois, le buisson ardent, l'échelle de Jacob, le sacrifice d'Isaac, etc.

La planche de titre de la deuxième partie - « Das ander Teil » est beaucoup plus simple. Elle comprend quatre illustrations de la vie de St-Paul : le naufrage, Ac 27 v 39-41, les disciples font évader Paul, Ac 9 v 25, Paul est transféré à Césarée, Ac 23 v 23, et enfin le chemin de Damas, Ac 9. Au contraire de la première planche où se trouvent des traces de la pensée antique, le transfert de Paul est très XVI^{ème} siècle, les soldats suisses de l'époque traînent leur canon. Cette planche est probablement de la main de Hans Asper (1499-1561).

Les lettrines

La première lettre du premier mot de chaque chapitre est imprimée par un caractère ornementé de grande taille, la hauteur correspondant à 5 ou 8 lignes du texte, c'est la lettrine simple. S'il s'agit du début d'un livre, le caractère alphabétique est inséré dans un dessin tel que celui correspondant à la lettre A de la planche II « Am anfang » début de la Genèse, c'est la représentation d'Adam et d'Eve sous l'arbre de la connaissance. Pour tous les autres premiers chapitres commençant par la lettre A, la même lettrine est utilisée alors qu'il n'y a aucun rapport avec le texte qui suit. Les deux formes, simples et illustrées, des lettrines U (=V) et P sont reproduites planche IV, 5 en grandeur proche des originaux de même que les autres illustrations. Avec Lavater on trouvera ci-dessous une liste des lettrines le plus souvent utilisées...

A Adam et Eve
D1 Moïse enseignant
D2 Mer Rouge
E Jugement de Salomon
I David et tête de Goliath
N Les éclaireurs
P Chemin de Damas
U1 Grand prêtre
U2 Serpent d'airain

Une exception dans le cadre biblique : la lettre W est illustrée par le tir à l'arc sur la

pomme placée sur la tête de son fils par Wilhelm Tell...

Les illustrations de textes

Lavater dénombre pour la première édition 198 illustrations de 3 sources différentes :

1) 37 reprises d'éditions antérieures de Froschauer et provenant de diverses sources - Wittenberg, Strasbourg (Knoubelouch), Bâle, etc.- ; six d'entres elles concernent les quatre évangélistes et l'apôtre Paul tirées du Nouveau Testament Froschauer de 1524 (dès 1536 elles seront remplacées par des nouvelles).

2) 21 dessins pour l'Apocalypse de Hans Holbein le J. (1497-1543) d'après des modèles de Wittenberg inspirés de ceux de Dürer ; ces dessins avaient également déjà été utilisés par Froschauer (à partir de 1536 une nouvelle série est insérée).

3) 140 dessins pour l'Ancien Testament commandés par l'imprimeur à Holbein pour cette édition de 1531. Cette dernière série élargit considérablement l'éventail des illustrations utilisées auparavant.

Ces 140 illustrations de la Bible de 1531 ne correspondent en réalité qu'à 118 bois gravés, certains bois étant réutilisés plusieurs fois lorsque le texte le permet, par ex. la prière de Salomon, 2 Ch 1, et celle de David, Ps 179 sont illustrées par la même figure.

Dans les éditions successives de légères modifications telles que suppressions ou additions d'images isolées ont lieu. Une augmentation importante a lieu en 1545 par l'introduction de 57 illustrations de débuts de livres et de récits du Nouveau Testament. Ils sont dus à la plume de H. Vogther l'Ancien (1490-1556), artiste fécond étudié par F. MULLER (voir bibliographie).

Mon édition de la Bible de 1560 contient 312 illustrations dont 166 dans l'Ancien Testament (et les apocryphes) et 146 dans le Nouveau. Cette extension est très importante, mais de même que pour les 140 illustrations de l'Ancien Testament, il y a des nombreuses reprises ici justifiées étant donné qu'elles correspondent au même récit -la Transfiguration, 8 scènes de la Passion, la Résurrection, la multiplication des pains, ou à la même personne, l'apôtre Paul, etc.-

La première illustration du premier chapitre d'un livre prend deux aspects différents :

a) il s'agit d'un livre dont l'auteur est connu -psaume, évangile, épître- ; dans ce cas, la première illustration représente l'auteur du livre -David, les évangélistes -.

b) dans les autres cas, la première illustration, de même que les suivantes, est en rapport direct avec le texte.

La répartition des illustrations est naturellement très inégale. Certains livres échappent par leur contenu même aux figures -les proverbes, les épîtres-. D'autres livres appellent directement des images, par exemple la Genèse et l'Exode. Certains évangiles sont plus imagés que d'autres, ainsi l'évangile selon St Matthieu est particulièrement bien fourni.

Commentaires

Planche II : Création d'Eve, Ge 2 v 22

Cette première illustration de la Bible proprement dite se distingue des autres par sa taille 17,5 x 13,4 cm contre 7 x 8 cm. Ces dimensions ont permis au dessinateur (Asper ?) d'en faire une symphonie pastorale en introduisant une très grande quantité de sujets : à part Dieu, Adam et Eve, on remarquera les luminaires, la végétation exubérante, des animaux très divers tels que serpent, boeuf, cigogne, mais aussi deux êtres fabuleux, un sphinx et la licorne déjà rencontrée. Les représentations de Dieu sont nombreuses, en particulier quand il parle avec Moïse, mais portant une couronne ne se

Das erſt Büch Moſe.



Von erſchaffung der welt/ vnderſcheydung vnnd zierd der geſchöpffen/formierung vnd auffenthalt des menſchen/ Darumb alle ding geſchaffen/vnd das in ſechs tagen.

Das. I. Capitel

IN Anfäg ſchůff Gott den hymmel vnd die erden: vñ die erd was wůſt vnd lär/ vñ es was finſter auff der tyeffe/ vnd der geiſt Gottes hielt vff dem waſſer.

Hebr. 1. Ecclei. 38. Hebr. 11. Hiere. 10.

Vnd Gott ſprach: Es werde liecht/vnd es ward liecht/vnd Gott ſahe das liecht für gůt an. Do ſchied Gott das liecht vonn der finſternuß/vnd nennet das liecht/ Tag/ vnd die finſternuß / Nacht/ do ward auß abent vnnd morgen/der erſte tag.

Vnd Gott ſprach: Es werde ein vnderſchlacht zwüſchen den waſſeren / vñ das ſey ein vnderſcheid zwüſchen den waſſeren. Da machet Gott den vnderſchlacht/vnd ſchied das waſſer vnder dem vnderſchlacht/ vonn dem waſſer ob dem vnderſchlacht. Vnnd es gſchach alſo. Vnd Gott nennet den vnderſchlacht / Hiñel. Da ward auß abent vnnd morgen der ander tag.

Vnnd Gott ſprach: Es ſamle ſich das waſſer vnder dem hiñel an ſondre örter / dz man das trucken ſähe. Vnd es gſchach alſo. Vnd Gott nennet das trucken/ Erd/ vñ die ſamlung der waſſer nennet er / Meer: vnnd Gott ſach dz es gůt was.

Vnd Got ſprach: Es laſſe die erd härfür grünen graß vnd kraut/das ſich beſame/vñ B
früchtbar holtz / da ein jegliches nach ſeyner art frucht trage/vnd habe ſeinen eygnen ſomen bey jm ſelbs auff erden. Vñ es gſchach alſo. Vnnd die erd ließ härfür grünen/ graß vñ kraut/das ſich beſomet/ein yeglichs nach ſeiner art/vnd bőum/die da frucht trůgend/ vñ jren eygnen ſomen bey ſich ſelbs hattend/ ein jegliches nach ſeiner art. Vnd Gott ſahe das es gůt was. Da ward auß abent vnnd morgen der dritt tag.

Vnnd Gott ſprach: Es werdend liechter an dem vnderſchlacht des hiñels/vñ ſcheydend tag vnd nacht/vnd ſeyend zů zeychen/ geſetzten zeyten/tagen vnd jaren: vnd ſeiend liechter an dem vnderſchlacht des himmels/ Pſal. 135.

A

retrouve une seule fois illustrant Es 6 v 1-7 (voir ci-dessous planche IV, 1).

Planche III, 1 : Balaam, 22

La représentation du récit de Balaam permet de se rendre compte de la fidélité de la figure au texte -voir en particulier les versets 22-31- : Balaam se trouve dans le passage entre le rocher (ou la vigne) derrière lui et la grosse pierre au premier plan, il est suivi de ses deux serviteurs, il ne voit pas l'ange à l'épée qui a arrêté l'ânesse, celle-ci est tombée à genoux et parle à son maître qui l'a battue. Tout y est.

Planche III, 2 : L'impie, Ps 53

Le dessinateur laisse libre court à son imagination en brossant une scène typique de carnaval.

Planche III, 3 : Songe de Daniel, Da 7

Cette figure est une belle illustration de l'imagination au service du texte : les quatre vents dans les cieux, les 4 bêtes toutes différentes avec ailes, cornes, etc...

Planche III, 4 : St-Jean, Jn 1

Première illustration d'un livre d'auteur connu, celui-ci est représenté ; ayant en face de lui son symbole, l'aigle, il est inspiré par une vierge à l'enfant dans les nuées. Manifestement la Réforme n'est pas encore passée dans cette image de la Bible de 1531. En 1536, Dieu prend la place de la vierge, l'auréole a disparu de la tête de l'apôtre assis dans un décor de rochers et de montagnes.

Les trois autres évangélistes rédigent à l'intérieur de pièces, chacun avec son symbole : St-Matthieu et l'ange, St-Marc et le taureau, le médecin Luc et le lion (et des bocaux de pharmacie). L'apôtre Paul est figuré soit sous 3 formes, un écrivain à son écritoire voisin d'un métier à tisser avec une foule qui l'observe, un homme, manteau au vent, brandissant une épée -voir planche IV, 4-, et enfin sur le chemin de Damas.

Planche III, 5 : Le bon Samaritain : Lc 10 v 25-37

Dans le décor surmonté par les représentations de Jéricho et de Jérusalem, sont figurés les divers personnages évoqués dans la parabole : au milieu de gauche à droite se détournant le sacrificateur et le lévite, les brigands armés qui s'en vont, en avant le samaritain et son cheval, à terre l'homme blessé.

Planche III, 6 : Les cavaliers de l'Apocalypse : Ap 6 v 1-10

L'ouverture des cinq premiers sceaux illustrée par Holbein pour l'édition de 1536 est pleine de vie et de fidélité au texte. Le coloriage des chevaux est également conforme. L'illustration suivante correspond exactement à l'ouverture du sixième sceau avec tremblement de terre, obscurcissement du soleil, etc. (Ap. 6 v 12-17.

Planche IV, 1 : Moïse, No 1 et Ex 6

Les textes des deux premiers livres du Pentateuque se prêtent à de nombreuses illustrations telles que l'arche de Noé, le sacrifice d'Isaac, l'échelle de Jacob, les plaies d'Egypte, etc. Moïse est spécialement gâté, il se retrouve 30 fois, dont 9 fois en présence de Dieu.

L'Eternel ordonne à Moïse et à Aaron de faire le dénombrement du peuple d'Israel (cette figure correspond à No 2 plutôt qu'à Ex 6). Moïse porte les deux cornes classiques de l'iconographie biblique ; il s'agit d'une très ancienne erreur de traduction du terme exprimant les rayons de lumière reliant Moïse à Dieu, dans l'illustration de la première rencontre de Moïse avec Dieu -Ex 3-, sa tête est entourée d'aigrettes.

Le grand nombre de personnages est également un trait caractéristique des illustrations quel que soit l'auteur à l'occasion de batailles, foule de la multiplication des pains, de la Pentecôte.

PLANCHE III



Fig. 1 - Balaam



Fig. 4 - St-Jean



Fig. 2 - L'impie



Fig. 5 - Le Samaritain



Fig. 3 - Daniel



Fig. 6 - Les Cavaliers

Planche IV, 2 : Jésus les disciples et l'enfant, Mt 18 v 1-5, Mc 9 v 33-37 Lc 9 v 46-48

L'enfant est le personnage central entre Jésus et les disciples qui se disputent la primauté. Judas, portant la bourse, est au premier rang.

Planche IV, 3 : Jésus maître du sabbat, Mt 12 v 1-13, Lc 6 v 1-11

Souvent le dessinateur H. Vogther introduit plusieurs scènes dans une même illustration. Ici, en avant-plan, Mt 12 v 1-8, les disciples affamés arrachent des épis pour en manger le grain. Deux pharisiens accusent Jésus de cette rupture du sabbat (les couleurs vives des robes des pharisiens attirent spécialement l'attention). Le Christ, toujours la personne la plus grande, répond avec assurance. En arrière-plan, Mt 12 v 9-13, Jésus guérit la main droite sèche du malade (ici la guérison se passe hors de la synagogue).

Planche IV, 4 : L'Apôtre Paul

Cette illustration est utilisée à plusieurs reprises en tête des épîtres avec des couleurs variables.

Planche IV, 5 : Lettrines U et P éditions illustrées et simple.

U(nd), = V en caractère latin, représente la scène du serpent d'airain avec Moïse et les tables de la loi. P = Paulus au chemin de Damas.

Planche IV, 6 : Le jugement dernier, Mt 25 v 31

Jésus en robe rouge, assis sur un arc de Gloire, les pieds reposant sur la terre, entouré d'anges à la trompette, rend la justice.

VERS LES TÄUFERBIBELN[4]

Les éditions des Froschauer

Quatre étapes principales caractérisent les éditions des Bibles Froschauer :

1531 : l'original de la série, avec 140 illustrations nouvelles de Holbein,

1536 : nouvelles lettrines des apôtres et nouveaux dessins de l'Apocalypse également par Holbein,

1545 : additions des illustrations du Nouveau Testament de Vogtherr,

1580 : nouvelle page de titre et, en partie, nouvelles illustrations.

D'après Lavater, la Bible de 1531 était vendue au prix équivalent à 15 jours de salaire d'un prédicateur zürichois ; on peut supposer qu'au temps de la Réforme les prédicateurs n'étaient pas payés sur la base d'un SMIC de l'époque[5]. Il s'agit donc d'une redevance notable n'étant pas à la portée de chacun. Malgré cela la Bible se vend tellement bien que Froschauer écrit « Hab sy ouch kum mögend binden, sind alle verkoufft -A peine furent-elles reliées qu'elles étaient toutes vendues ». On estime que 3000 exemplaires environ étaient imprimés à chacune des 16 éditions certaines répertoriées entre 1531 et 1589 sous le nom de Froschauer (par le fondateur et son fils) en même temps que des Bibles latines, des Nouveaux Testaments en allemands, grecs et latins et autres ouvrages. Zürcher donne une liste impressionnante des éditions de Froschauer et d'autres imprimeurs de Zürich jusqu'au début du XIX^{ème} siècle (Zürcher III, p. 55-59). J. Seguy estime que la majorité des acheteurs et utilisateurs des Froschauer et de leur copies aux XVII et XVIII^{èmes} siècles étaient les Taüfer et leurs descendants. (p. 290).

Les Täufertestamente

[4] Je considère ici uniquement les « Täuferbibeln » des éditions de Froschauer ou dérivées d'elles. I. Zürcher décrit plusieurs autres Bibles éditées pour les anabaptistes (Zürcher III, pp 27-48).

[5] Il s'agit très probablement de l'édition courante non coloriée.

PLANCHE IV



Fig. 1 - Moïse



Fig. 4 - St Paul



Fig. 2 - L'Enfant





Fig. 5 - Lettrines







Fig. 3 - Le Sabbat



Fig. 6 - Jugement

Le 16 mars 1691 le conseil de la ville de Berne diffuse une lettre destinée à être lue sur toutes les chaires ; en voici un extrait d'après Zürcher (I, p.12)

« *...die zahl der so genanten widerteüffern... sich umb viell vermehret, welche, nit nur irrige lehren und meinungen führen und selbige mit gwüssen neüwen testamenten, die sie anno 1687 mit verfelltscher und gefehrlicher übersetzung trucken lassen...* ».

On reproche ainsi aux Täufer de s'être multipliés fortement, de propager des doctrines fausses, enfin et surtout d'avoir fait imprimer certains Nouveaux Testaments comportant des traductions erronées et dangereuses. En conséquence, les autorités sont tenues à confisquer les livres litigieux et de pousser à l'utilisation de la Bible « officielle » de Piscator, éditée à Berne en 1684. On ne s'étonnera pas que les Täufer fassent des reproches de même nature vis-à-vis des Bibles bernoises. Les différences de traduction du Notre Père sont des points particuliers de controverse (LUTHY).

Ces reproches sont développés dans le « *Probierstein, das ist Prüffung des Täuffer-Irrtum* » Berne 1693. L'auteur de ce pamphlet -le prédicateur Georg Thormann (1655-1708))- essaie de convaincre les Täufer, les éduquer. Si encore en 1670 et 1671, selon certaines estimations, 700 Täufer ont quitté la Suisse devant les persécutions, la lettre de 1691 semble indiquer plus de mansuétude (Séguy, p.126). L'arrêté ne s'adresse pas aux Bibles complètes de Froschauer mais seulement aux Nouveaux Testaments imprimés à la demande des Täufer à Bâle en 1687 qui sont des copies strictement conformes des Nouveaux Testaments de 1533-1534 de Zürich (curieusement pendant des décennies Berne a ignoré ce fait).

Aucune indication concrète dans le texte de ces Nouveaux Testaments de Bâle ne permet de les rattacher aux Täufer. Il semble que progressivement (de bouche à oreille ?) l'appellation « Täufer-testamente » se soit imposée. Il faut attendre l'année 1716 pour trouver cette notion dans un texte officiel « *Teufferische verfelschte testament* » (Zürcher II, p. 20). D'autres impressions de ces Nouveaux Testaments litigieux, pour les Eglises Réformées officielles, auront lieu à Bâle en 1729, 1737 et 1790 (Séguy p. 290).

Les Täuferbibeln

G Thormann dans son Probier-stein écrit :

« *Weilen die Täufer die alte Fröschauerlische zu Zürich gedruckte Bibel für die allein gültige erkennen...* - Etant donné que les Täufer reconnaissent la vieille Bible imprimée à Zürich par Froschauer comme la seule valable... »

Voici la situation un siècle et demi après la sortie en 1531 de la première grande Bible illustrée de Froschauer. Lavater parle de « considération canonique » des Täufer envers elle (p.1409). Mais malgré la production abondante des Froschauer, leurs Bibles se font rares de sorte que les Täufer et leur descendants mettent en oeuvre des réimpressions ; en particulier celle réalisée par S. Kürssner à Strasbourg en 1744, copie des textes de la Froschauer de 1536. Cette édition n'est qu'un très pâle reflet des zürichoises : les anciens bois gravés n'existant sans doute plus, seulement 19 nouveaux bois sont réalisés : ceux des 2 planches de titre sont très proches des anciens, 13 lettrines sont inspirées des gravures de V. Specklin enfin 4 lettrines nouvelles apparaissent. Aucune des illustrations dans le texte n'a été reconstituée. La composition est neuve avec des caractères plus aisément lisibles que ceux du XVI^{ème} siècle. L'appellation de Bible de Froschauer pour cette édition est inexacte en ce qui concerne les illustrations.

Au XIX^{ème} siècle le silence se fait autour des vieilles Froschauer, les descendants des Täufer donnent la préférence

aux versions en allemand classique, en particulier à celles de Luther. Au cours de notre dernier quart de siècle, un regain d'intérêt se manifeste à l'égard des témoins du passé. Ainsi, à l'instigation des communautés amish et houttériennes, une édition fac-similé en format réduit, de la Bible de Strasbourg de 1744 parait en 1975 chez Hoover, Denver, USA et Macmillan Colony, Alberta, Canada ; à noter que les figures 8 et 9 de la première page de titre, voir planche I, ont du céder la place aux références de l'édition américaine. Cette édition généralement dite « hooverienne » est encore plus éloignée de l'original de 1536 que l'édition strasbourgeoise de 1744.

QUESTIONS DE L'ATTACHEMENT DES TÄUFER AUX BIBLES DE FROSCHAUER

Problème des illustrations

« Du solt dir kein bildnis machen einigerley gestalt deren dingen die da sind oben im himmel und unde uffer erde und im wasser under der erden. Du solt nit eeren noch inen dienen »

Ce texte bien connu de De 5,8 transcrit de ma Froschauer de 1560, a naturellement guidé tous les réformateurs. Ils condamnent sans équivoque les représentations bibliques pouvant conduire à une adoration ou même pouvant détourner les fidèles de la lecture des Ecritures, telles les séries de vitraux illustrant des scènes de la Bible -les Bibles des pauvres-, à fortiori les représentations de personnages et scènes non bibliques.

Zwingli s'est exprimé à diverses reprises sur la question[6].

« Il est hors de doute que les images sont interdites par Dieu. Comme il se doit, il faudra que tout prédicateur en instruise les gens faibles et ignorants afin qu'ils acceptent ce que l'on a dû faire en les éloignant ». Zwingli pense aux représentations dans les lieux de culte, cependant il ne doit pas y avoir des destructions arbitraires par des iconoclastes, cela doit se passer sous le contrôle de l'autorité pour une mise hors de la vue générale.

« Si maintenant quelqu'un possède des images en dehors des temples comme représentations d'événements historiques, et sans qu'il soit incité à leur rendre un culte, cela est admissible ». Ainsi Zwingli ne condamne pas définitivement les images à thème biblique et déclare même que des représentations de Dieu, formellement interdites normalement, sont inoffensives sous la forme d'un vieillard.

Zwingli est très près de Luther pour qui des images insérées dans le texte des Ecritures constitueront une aide à la compréhension de la foi (à noter que Luther vérifiait et, le cas échéant, faisait modifier les projets des artistes, Dürer, Cranach, qui s'étaient convertis à la foi luthérienne).

Le contenu théologique et linguistique des Bibles de Froschauer a, très certainement, été la base de l'attachement des Täufer à leur égard. Il est probable que la présence d'illustrations leur a posé des problèmes encore plus importants qu'aux Réformés. L'absence dans leur Bible de 1744 des illustrations dans le texte semble plutôt découler de la disparition des anciens bois gravés que d'un iconoclame caractérisé. Sans grand risque de se tromper, on peut affirmer qu'ils n'ont jamais transformé l'image en idole et l'ont adoptée comme support de leur foi (voir J. COTTIN et M. GUERRIER).

---

[6] Je suis ici de très près les textes et traduction de F. LENGRONNE. Pour le problème général des images, on consultera également le travail très théologique de J. COTTIN, et l'excellent résumé de M. GUERRIER. Les citations de Zwingli, reprises ici d'après Lengronne, sont toutes datées de 1524.

Problème de la faveur des Täufer envers le livre de Tobie

Pour les chrétiens d'aujourd'hui l'attachement des Täufer et de leurs descendants au livre apocryphe de Tobie soulève des questions. Comment expliquer une telle attitude de la part de membres d'une réforme radicale ? Ce livre d'un auteur inconnu deux siècles av. J.C., qualifié actuellement de récit curieux par certains, de joyau de la littérature juive de l'époque par d'autres, raconte l'histoire de deux familles juives très pieuses déportées en Assyrie, en liaison fréquente avec leur SEIGNEUR par la prière. D'après J. Séguy (p.289), le récit du déroulement du mariage du fils de la première, Tobie, avec la fille unique de l'autre, Sara, a spécialement impressionné les anabaptistes de la fin du XVIIIème siècle au point qu'ils ont introduit des lectures ou des commentaires de TB 8 dans les liturgies de mariage au même titre que le récit d'Isaac et de Rebecca (voir note 2).

Elie PETERSCHMITT.

BIBLIOGRAPHIE

COTTIN Jérôme - Le regard de Dieu - Labor & Fides, 1994

GUERRIER Michel - La Parole et l'image - Messager Evangélique, Strasbourg, 48/1994 p.10.

LAVATER Hans Rudolf - Die Froschauer Bibel 1531 - in - Die Zürcher Bibel von 1531, Theologischer Verlag, Zürich, pp. 1359-1421, 1983.

LUTHY David - Anabaptist testaments and the « Lord's Prayer » Family Life June 1980, pp 19-21.

LENGRONNE Fabrice - Les leçons d'un iconoclasme moderne, La Réforme et l'image - Hokhma 57-1994, pp 49-73

MULLER Frank - Heinrich Vogtherr de Ältere (1490-1556) ; Aspekte seines Lebens und Werke - Jhb. Hist. Ver. Dillingen. XCII Jhg 1990, pp 173-274.

MULLER Frank - Heinrich Vogtherr l'Ancien (1490-1556) ; un artiste entre Renaissance et Réforme -Thèse Strasbourg, Univ. Sci. Hum. 1990 (sous presse Harrassowitz, Wiesbaden, 1995).

SEGUY Jean - Les assemblées anabaptistes-mennonites de France - Mouton, Paris, 1977.

STROHM Stefan et all. - Deutsche Bibeldrucke 1466-1600 - in - Die Bibelsammlung der Württembergischen Landesbibliothek Stuttgart - 2. Abt., 1. bd, Stuttgart 1987.

ZÜRCHER Isaac - Die Täuferbibeln - Informationsblätter Schw. Verein. Täufergeschichte - :

I « Die Hintergründe des Entstehung und der Aechtung, Heft 4, pp.10-43, 1980-81.

II Die neuen Testamente - Heft. 6, pp.14-57, 1983.

III Die Vollbibeln und die Wormser Propheten - Heft, 7, pp 6-59, 1984.

L'AFHAM PRESENTE A LA FETE DU TISSU A SAINTE-MARIE-AUX-MINES EN 1994 ET EN 1995

Le Val d'Argent fut marqué en août 1993 par la célébration du 300ème anniversaire de la naissance, dans la région même, du mouvement amish. Le premier colloque à jamais organisé sur ce mouvement rassembla les meilleurs spécialistes mondiaux et présenta notamment des objets, des documents rares et des quilts authentiques.

Le succès du colloque encouragea le président de l'AFHAM à déclarer, lors de l'inauguration, et sous une forme de boutade : « Il faut promouvoir Sainte-Marie-aux-Mines capitale du patchwork en y organisant une exposition annuelle. Ce serait un événement qui pourrait répondre à l'attente et à l'exigence de nombreux amateurs ».

Un an plus tard, on l'avait pris au mot. Du 6 au 9 octobre 1994, la Fête du tissu « automne 1994 » -animation phare du Val d'Argent- avait choisi pour thème le patchwork. En premier lieu l'on put admirer une exposition de patchwork amish prêtés par M. Légeret, de la proche Suisse, qui les importe directement de Pennsylvanie. En parallèle étaient proposés le visionement d'une vidéo sur la vie des amish, un stand de livres comportant une importante documentation sur les quilts, ainsi que des cours d'initiation à la technique de confection.

Beaucoup de personnes sont venues, se sont arrêtées pour se renseigner et pour se reposer en regardant le film. Ils ont appris que c'est à travers les femmes amish que cette technique a été préservée et maintenue. Les patchwork étaient traditionnellement élaborés à partir de tissus usagés et utilisés en guise de couverture : une « chasse au gaspi » avant l'heure ! Réalisées avec des tissus anciens ou plus récents, en laine ou en coton, on y retrouve les couleurs typiques des attributs vestimentaires de la mouvance : le noir des vestes et pantalons d'hommes, le vert des chemises de garçons, le violet et le bleu des habits de jeunes femmes, le brun des robes de grand-mères.

Les visiteurs trouvent les pièces exposées belles et intéressantes dans leur diversité, qu'il s'agit d'une activité créatrice originale que l'on commence à imiter un peu partout en Europe. Mais pourquoi ne pas les réaliser à la machine à coudre puisque c'est plus rapide ?

C'est là qu'intervient le rôle d'explication fourni par l'AFHAM, basé sur le constat de John Hostetler : « Faire une quilt est un travail de groupe, un travail communautaire. C'est là, autour de la table, que se retrouvent les générations, les voisins, les amis. On se parle, on communique, on partage, on travaille ensemble, on livre son avis. Le quilt est le symbole de la chaleur, de l'affection, de l'union familiale. C'est là que se consolide l'appartenance à la même manière de vivre et à la même foi ».

—o—

Le succès de la manifestation d'octobre 1994 a encouragé les organisateurs à créer, en 1995, au même endroit, un événement d'envergure internationale autour du patchwork, avec, comme partenaire de l'AFHAM, l'Office du Tourisme et le District de Val d'Argent, la Ville de Sainte-Marie-aux-Mines, les sociétés Burda et Bernina, les Dernières Nouvelles d'Alsace et l'Association française du patchwork.

Les dates retenues sont du 9 au 12 juin 1995. Peut-être trouverez-vous l'occasion de venir y faire un tour ?

Ernest HEGE et Claude JÉRÔME.

LES ANABAPTISTES DE SAINT-QUIRIN

Saint-Quirin est actuellement un bourg du canton de Lorquin à une vingtaine de kilomètres de Sarrebourg, encore bien connu par les catholiques pour son pèlerinage en l'honneur du saint qui a laissé son nom à l'agglomération. Son origine est très lointaine, la fondation de son prieuré est attribuée à Louis de Dabo en 966. En 1050 Geppa, nièce du pape Léon IX rapporta de Rome les reliques de Saint Quirin et les déposa dans la chapelle érigée en son nom. Le prieuré passa ensuite aux mains des Bénédictins de l'abbaye de Marmoutier. Les bâtiments furent transférés dans le village (au XI^{ème} ou XII^{ème} siècle) tandis que la chapelle resta dans la montagne. Le prieuré détruit durant la guerre de Trente Ans fut reconstruit en 1737 et devint fief de l'évêque de Metz en 1767, confirmé en 1769 par le Parlement de Paris et donné au Chapitre de Saint-Louis de Metz.

Les vastes territoires du prieuré furent découpés lors de la Révolution en trois communes, la commune de Saint-Quirin avec ses écarts, la Charmille, Bourguignon, Basse Curlot et Lettenbach, la commune de Vasperviller, enfin les Métairies de Saint-Quirin formées de la réunion de plusieurs hameaux et censes de l'ancien prieuré.

Saint-Quirin fut rendu célèbre par la verrerie établie dès le XV^{ème} siècle à Lettenbach. Détruite pendant la guerre de Trente Ans, elle fut reconstruite et établie en 1741 sous le nom et avec les privilèges de manufacture royale. La verrerie de Saint-Quirin fut au XIX^{ème} siècle un des fleurons de la verrerie française et produisit de superbes glaces, des verres de table et des verres à vitres. Passée aux mains de la famille Chevandier en 1839, elle fonctionna jusqu'en 1888 où elle fut transférée de l'autre côté de la frontière à Cirey. Lettenbach était vers 1850 un important hameau d'environ 150 habitants, situé à proximité d'Abreschviller.

Dès le début du XVIII^{ème}siècle, des anabaptistes s'étaient établis dans la vallée du Blanc Rupt où l'absence de routes les isolaient du monde extérieur.

Les curés de Saint-Quirin avaient « omis » d'inscrire dans les registres paroissiaux, leur présence ou bien s'étaient heurtés à un vif refus de leur part de laisser baptiser leurs enfants, car il est certain que des anabaptistes vivaient sur le ban de Saint-Quirin dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, en particulier à la Charmille qui fut un de leurs lieux préférés avec la cense du Bourguignon et la ferme des Deux Rivières, ainsi que les censes des Métairies de Saint-Quirin qui feront l'objet d'une étude ultérieure.

La cense du Bourguignon

La cense du Bourguignon, une ferme du Blanc Rupt située sur le territoire de Saint-Quirin, avait été édifiée à la fin du XVIIIème siècle ; à partir de 1840 une deuxième ferme fut construite.

Ce n'est qu'en 1823 qu'il est fait état dans les actes d'état civil de Jean Dubois qui malgré son nom français était anabaptiste et marié à Véronique Neyhouser. Il habitait au début du XIX^{ème} siècle à la cense Mané de Turquestein[1]. Jean Dubois décéda à la cense du Bourguignon en janvier 1823 et sa fille Madeleine en décembre. Son fils Joseph épousa la même année Elisabeth Brachpierre (Bräschbull) à Turquestein où il vécut

1 Cense située près de la route menant de Lafrimbolle à Saint-Quirin, transformée aujourd'hui en maison d'habitation. Elle fait partie de la commune de Turquestein et constitue la limite inférieure du Blanc Rupt.



Vieux bâtiment de Lettenbach.



La Charmille.

jusqu'au décès de son épouse en 1842, puis il quitera le Blanc Rupt et décéda à Diane-Capelle en 1850[2]. Deux de leurs fils se marieront à Saint-Quirin en 1866 et 1875, mais en dehors de ces deux actes, l'état civil restera muet ultérieurement[3].

Il existe une lacune de près de 20 ans. Probablement en 1842, Pierre Sommer et son épouse Anne Carber s'installent à la cense avec leurs quatre enfants, le recensement de 1841 indique qu'il n'y avait aucun anabaptiste à Saint-Quirin[4]. Par contre l'état nominatif du recensement de 1846 relève un ménage à la cense du Bourguignon composé de 9 personnes, Pierre Sommer, son épouse, ses six enfants et sa belle-mère Véronique Carber[5]. Pierre Sommer de Val-et-Chatillon avait épousé Anne Carber à Cirey en 1833. Ils vécurent d'abord aux Harcholins, commune de Cirey, puis à Bertrambois[6]. Pierre Sommer décéda brutalement à l'âge de 38 ans en 1847. Sa famille continua à vivre à la cense. Tous les enfants à l'exception de Véronique vécurent à Saint-Quirin. Sa veuve reçut le soutien de sa soeur Véronique qui décéda célibataire en 1856, la même année décéda Joseph à l'âge de 19 ans et l'année suivante Catherine âgée de 12 ans. Anne Carber survécut à ses enfants à l'exception de Pierre, bûcheron, qui déclara le décès de sa mère en 1889. C'est l'ultime acte de l'état civil concernant cette branche de la famille Sommer dont les derniers membres restèrent célibataires[7].

La Charmille

La Charmille était une ferme, propriété du Prieuré de Saint-Quirin qui l'a cédé au milieu du XVIII^{ème} siècle au propriétaire de la verrerie de Saint-Quirin. Cette ferme a brûlé en 1887 et le terrain a été acquis par l'administration forestière.

La Charmille fut un des lieux d'installation des mennonites au XVIII^{ème} siècle.

Vers 1779 naît à la Charmille Madeleine, fille de Jean Kopferschmitt et de Barbe Vagler[8]. Jean était-il le frère de Jacob Kopferschmitt, l'une des figures les plus remarquables de Salm, Ancien de l'assemblée à partir de 1769[9] ?

Au début de la Révolution, trois frères Moziman sont fermiers à la Charmille, Jean, Christian et Michel ; ils n'y sont présents que durant les ans II et III de la République, Jean[10] décède le 19 septembre 1793, Christian habite les Métairies en 1798[11].

---

2 Joseph et Elisabeth (dite aussi Lisse) eurent six enfants, Elisabeth décéda le 17 mars 1842 à Turquestein et Joseph à Diane-Capelle le 22 novembre 1850.

3 Joseph Dubois, né le 3 novembre 1825, domestique à Saint-Quirin y épousa Madeleine Stalter le 24 janvier 1866. David né le 29 décembre 1839 épousa Barbe Bacher, domestique à Saint-Quirin, le 13 mars 1875.

4 Archives départementales de la Meurthe et Moselle (ADMM) 6M, 15

5 ADMM, 6M, 89

6 Pierre Sommer était né le 15 juillet 1809 à Raon-sur-Plaine, fils de Pierre Sommer et de Marie Sommer, soeur supposée de Christian Sommer de la Glaçonnière, chez qui elle mourut le 18 décembre 1828. Anne Carber née le 16 novembre 1809 aux Harcholins, dépendance de Cirey, était la fille de Christian né à Salm et décédé en 1831 aux Harcholins et de Véronique Stocki. Ils eurent sept enfants, trois nés aux Harcholins, Christian en 1833, Pierre en 1834, décédé en 1835, et Véronique en 1835, mariée à son cousin Joseph Fongond, Joseph né en 1836 et Marie née en 1837 à Bertrambois, deux à Saint-Quirin, Pierre né en 1842 et Catherine en 1845.

7 Pierre déclara aussi le décès de son frère Christian, l'aîné, « marnageur », célibataire, le 13 novembre 1882 et celui de sa soeur Marie le 7 août 1888.

8 née le 8 avril 1779 selon l'état civil de Xouaxange.

9 Jacob Kupferschmitt était né vers 1723, fils de Jacques Kupferschmitt et de Jeanne Loiseau, Jean était né vers 1726. Il est décédé à Xouaxange le 5 brumaire an X et son épouse le 8 août 1805.

10 Hantz

11 En 1787 Christian Osimann meunier au moulin de la Quenouille d'Abreschviller déclare le décès par noyade de son fils de 2 ans ; on peut supputer que c'est la même personne. (ADMM, BJ, L6684).



La cense Mané.



Saint-Quirin et la chapelle sur la montagne.

Jean et Michel avaient épousé des filles d'Ulrich Bräschbull, et de Barbe Sommer anciens fermiers des censes du Haut et du Bas Donon, puis de la cense de Ricarville. Leur soeur (?) Elisabeth née à Saint-Quirin a épousé Christian Bräschbull, fils d'Ulrich et nouveau censier de Ricarville. Il est évident que les Moziman avaient vécu à Saint-Quirin, mais pas d'indication précise. Il n'y avait pas que des anabaptistes à la Charmille, en 1766 sont cités Haffenmayer et Muller dans les registres paroissiaux.

On peut considérer que les Moziman de Saint-Quirin sont tous des enfants de Jacob Moziman, né à Sainte-Marie-aux-Mines en 1740 et décédé à La Broque en 1820 et de Barbe Ruby[12]. Ils se sont ensuite dispersés aux Métairies et à Chazelles près de Blâmont[13]. Il semble qu'il n'y ait plus eu d'anabaptistes à la Charmille dès le début du XIX^{ème} siècle, cependant le recensement de 1809 note la présence de Jacques Moziman tisserand, soit 4 personnes. Les archives n'ont pas livré son lieu d'habitation. Cependant il résidait à Saint-Quirin en 1799 où sa fille Anne âgée de 2 ans décéda, il était marié avec Elisabeth Stycke.

Christian Moziman, fils de Christian des Métairies se marie en 1822 avec Catherine Wolff de Saint-Quirin. Il est tisserand et habite dans la rue de Lorquin en pleine agglomération. Il s'est converti le 10 février 1822, quelques jours avant son mariage[14].

Au recensement de 1846, la Charmille est habitée par deux ménages, Antoine Prunier et la veuve Bauquel.

Les frères Moziman sont tous les trois fermiers, mais également voituriers ou tisserands. Il est fréquent dans cette région forestière que les métiers de cultivateur et de voiturier soient exercés simultanément, car les bêtes de labour servent à la vidange des bois des forêts.

Le moulin de Saint-Quirin

Les archives ne nous ont pas livré jusqu'à présent s'il y avait des anabaptistes au moulin au XVIII^{ème} siècle. Au cours du XIX^{ème} siècle, dans la deuxième moitié nous y trouvons des membres de la famille Sommer. Le moulin était situé dans le village et empruntait sa force motrice au ruisseau de Saint-Quirin. Joseph Sommer, fils de Joseph et de Catherine Brachpierre, né à Turquestein est cité dans les actes entre 1866 et 1874 ; son frère cadet David, témoin au mariage de leur frère André à Oberstinzel en 1874 est meunier à Saint-Quirin. A cette date David va s'y enraciner, il épousera Marie Hirschy de Schneckenbusch où leur première fille Marie naîtra en 1881. Il reviendra ensuite y exercer son métier de meunier, en son absence Georges Sommer l'avait remplacé[15].

D'abord meunier, David sera ensuite voiturier et il décédera en 1920 agriculteur à l'âge de 71 ans. D'autres noms de meuniers sont cités : Jean-Baptiste Krieg, témoin en 1875 au mariage de David Dubois ainsi que Idatte dans le recensement de 1846.

---

12 Jacob Moziman est décédé aux Quelles, commune de La Broque le 14 mars 1820, veuf de Barbe Ruby décédée le 16 janvier 1811 au même lieu.

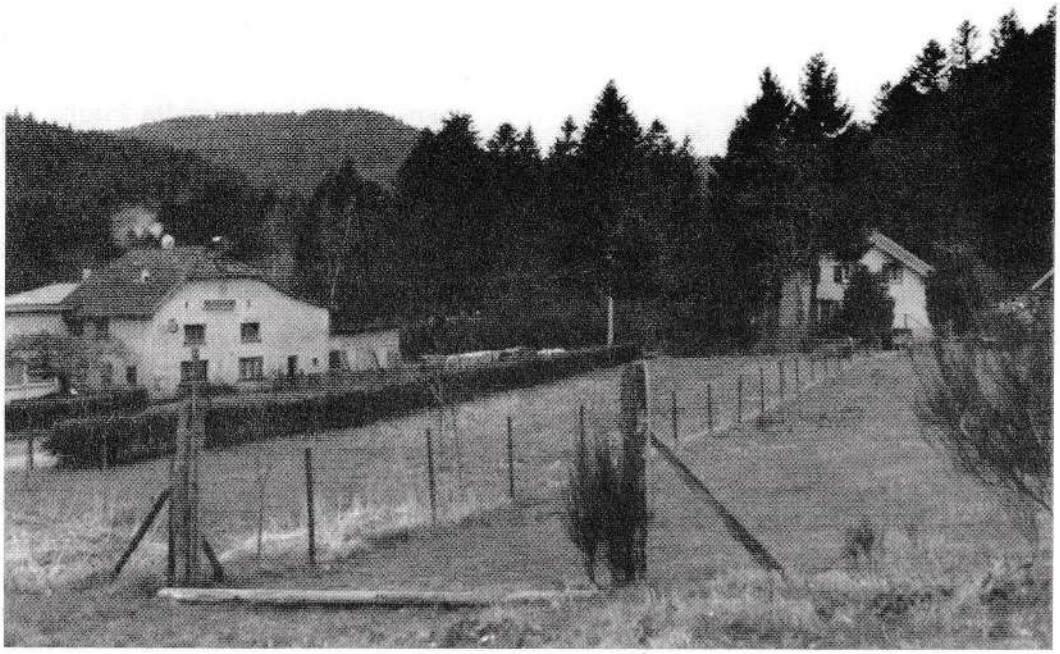
13 Une partie de leur descendance s'est fixée au moulin de Sarrixing à Imling près de Sarrebourg. Michel Moziman est cité dès l'an V à Chazelles où plusieurs enfants sont nés jusqu'en 1809 ; son fils Joseph était cultivateur à Barbas en 1821 et Christian chez son père, du moins jusqu'en 1831.

14 Christian s'est marié le 18 février 1822 : il eut trois fils, Jean-Claude né en 1824 et décédé en 1846, Nicolas retrouvé sous le nom Auguste dans le recensement de 1846, né en 1828 et Joseph né en 1830 et décédé en 1831.

15 Georges Sommer marié à Marie Muller eut une fille Marie le 10 décembre 1882. Est-ce celui qui a déclaré en 1879 à Turquestein, le décès de son oncle Pierre Sommer, le père Peterlé ?



Vue de Saint-Quirin de la route menant aux métairies.



La cense du Bourguignon.

Le décès de David sonna le glas de la communauté mennonite de Saint-Quirin, trois de ses filles avaient quitté le nid familial[16].

Le dernier décès, du 13 janvier 1921, concerne Madeleine Sommer, soeur célibataire de David, morte au domicile de sa belle-soeur Marie Hirschy. Madeleine Sommer qui avait vécu avec son frère Joseph et ses soeurs Elisabeth et Barbe, tous célibataires à la cense de Ricarville, vendit la cense à la famille Tritthard avant de rejoindre son frère à Saint-Quirin.

La ferme des Deux Rivières

Jean Vagler après de nombreuses tribulations s'était installé dans ce lieu avec sa seconde épouse et ses enfants. Né à Heiligenstein vers 1772, il avait d'abord épousé Suzanne Eymeyer qui décéda en 1817 à Thomasthal, alors commune de Walscheid après avoir vécu à Sainte-Croix-aux-Mines, Saulxures, Abreschviller. Jean Vagler se remaria à Walscheid avec Marie-Barbe Eymann[17] en 1819.

C'était une famille de tisserands, son fils Joseph à peine marié en 1823 avec Marie Reck quitta le domicile paternel. Jean marié avec Marie-Barbe Spring de Xouaxange resta environ cinq années avant de partir pour Abreschviller, puis Voyer où il décéda en 1837[18].

Une quinzaine d'années plus tard, le veuf Nicolas Eymann tisserand s'est installé sur la même ferme avec ses enfants[19]. Son fils Pierre, tisserand se marie à Abreschviller en 1864 avec Rosalie Cerf et légitime les enfants issus de leur union libre ; leurs enfants sont catholiques. Leur origine mennonite ne fait pas de doute, car Barbe[20], la soeur de Nicolas, épouse Christian Carber, le frère d'Anne et le beau-frère de Pierre Sommer.

Nicolas vit à la verrerie de Lettenbach en 1864 et décède chez son fils en 1871.

Conclusion

Les anabaptistes étaient présents à Saint-Quirin dès le milieu du XVIIIème siècle, comme d'ailleurs dans le Blanc Rupt. Ils étaient originaires de la région de Sainte-Marie-aux-Mines et avaient migré à travers les censes des Vosges vers le nord, par le ban de Plaine et le pays de Salm. Ils portent tous des noms relevés dans les registres de Sainte-Marie-aux-Mines, Moziman, Vagler, Sommer, Eymann, Carber (Gerber)...

Comme tous les anabaptistes de la région, ils habitaient dans des censes isolées, La Charmille, la cense du Bourguignon, la ferme des Deux Rivières (hauts lieux anabaptistes du ban de Saint-Quirin), et dès qu'ils avaient intégré l'agglomération, ils étaient assimilés et convertis (Christian Moziman et la famille Eymann). Sous ce dernier nom, se trouvent à la fois des mennonites et des calvinistes, voire des convertis au catholicisme. Georges Chevandier de la verrerie de Saint-Quirin avait à son service en 1846 deux servantes portant le nom Eimann.

La deuxième moitié du XIXème siècle fut marquée par la présence des familles

---

16 Marie a épousé en 1900 André Martin de Bébing, Catherine Barbe en 1907 André Schantz, puis Jean Cler, Elise Madeleine en 1908 Pierre Schantz.

17 née vers 1788 à Sainte-Croix, fille de Chrétien Eymann et de Marie Bachmann.

18 marié à Xouaxange le 8 septembre 1825 avec Marie-Barbe Spring (Sphrent), fille de Joseph Sphrent et Marie Kopferschmitt. Trois enfants à Saint-Quirin, Marie-Barbe née en 1826, mariée avec Joseph Schertz de Schneckenbusch où elle est décédée en 1904, Joseph en 1828, marié à Barbe Zehr, décédé à Schneckenbusch en 1898, David né en 1830, Madeleine née et décédée en 1833 à Abreschviller, Jean né en 1834.

19 veuf de Marie-Barbe Mourer, il épousa Catherine Jansi en 1834 à Cirey, décédée à Soldatenthal en 1844.

20 Barbe Eimann épouse le 30 mai 1833 à Cirey, Christian Carber, tous les deux demeurant aux Harcholins.

Sommer qui étaient alliées (petits-cousins) et de Nicolas Eimann, beau-frère d'Anne Sommer née Carber.

Il était évident que ces familles anabaptistes comme celles de Turquestein dépendaient de l'Assemblée de Salm dont l'Ancien était à partir de 1846 Pierre Sommer de la Glaçonnière[21], puis de l'Assemblée du Blanc Rupt, issue de la scission avec celle de Salm, avec à sa tête toujours Pierre Sommer, puis Christian Lehmann.

Jean-Claude et Christine KOFFEL

Bibliographie Générale

Das Reichsland Elsass-Lothringen, Strasbourg, 1901-1903

H. LEPAGE, Le Département de la Meurthe, statistique, historique et administrative, Nancy, Pfeiffer, 1843.

Registres paroissiaux de Saint-Quirin

Registres d'état civil de Saint-Quirin

Registres d'état civil de Cirey

Registres d'état civil de Chazelles, ADMM, 2E 283

Registres d'état civil de La Broque, ADBR, 4E 254

M. BRIGNON, Les anabaptistes mennonites du Blanc-Rupt, L'Essor, 1984, 125, 4-11.

J.P. PELSY, Historique de l'assemblée mennonite de Sarrebourg, Souvenance anabaptiste, 1987, 6, 4-12.

J.C. KOFFEL, Les anabaptistes de Walscheid, Souvenance anabaptiste, 1988, 7, 61-71.



Vue de Saint-Quirin de la route menant à Vasperviller.

[21] Cense du Blanc Rupt, située sur le ban de la commune de Turquestein.

LIVRE PARU

Peter et Elfrieda Dyck, *Auferstanden aus Ruinen*, traduit par Dirk Menno Gerlach, Gerlach, *Weierhof*, 272 pages, cartonné, 110,-F. Paru en 1991 sous le titre anglais *Up from the rubble*, l'ouvrage est disponible auprès de l'AFHAM ou chez l'éditeur, Dr. Horst Gerlach, D-67295 Weierhof.

Peter et Elfrieda Dyck ont rassemblé le récit de leur oeuvre de secours, en particulier parmi les réfugiés mennonites russes, des années 1943-1950 dans cet ouvrage que l'on pourrait intituler « *Relevés des ruines* ». Elfrieda Dyck, Klassen de son nom de jeune fille, est née en Russie en 1918. Sa famille émigre au Canada, à Winnipeg, lorsqu'elle a 7 ans. Elle devient infirmière et s'engage au Mennonite Central Committee (MCC) en juin 1942 pour travailler dans un orphelinat à North Wales en Angleterre. Peter Dyck, également né en Russie en 1915, émigre au Canada en 1927. Il étudie dans différentes universités et séminaires théologiques au Canada et aux Etats-Unis. Nommé pasteur au Canada, le MCC fait appel à lui en 1941 et lui confie un travail en Angleterre : s'occuper d'orphelins et de la distribution de vêtements et de nourriture. C'est là qu'il fait la connaissance d'Elfrieda. L'Angleterre se trouve alors sous les bombardements allemands.

Dans l'avant-propos, les auteurs signalent qu'il ne s'agit pas d'une autobiographie ni d'un livre d'histoire. C'est plutôt le récit ou témoignage de l'intervention de Dieu dans leur vie et celle des nombreux réfugiés qu'ils ont accompagnés après-guerre. Dans une alternance agréable, l'un laisse la plume à l'autre, chacun raconte la partie qu'il connaît le mieux de l'histoire bouleversante des milliers de réfugiés mennonites russes. Depuis les persécutions des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, l'exode massif des mennonites russes après-guerre est certainement le plus grand drame que connurent les mennonites d'Europe.

A la fin du XVIII^{ème} siècle, plusieurs milliers de mennonites d'Allemagne du nord avaient suivi l'invitation de l'impératrice Catherine II et émigré vers la Russie. Leurs conditions de vie furent excellentes de nombreuses années durant et les assemblées florissantes. A la fin du XIX^{ème} siècle, une grande partie d'entre eux émigra vers les Etats-Unis et le Canada pour des raisons politiques. Une deuxième vague d'émigration eut lieu après la prise de pouvoir des bolcheviques qui fermèrent leur frontière à la fin des années 1920. Suivit un temps de déportation, de famine et de dissolution sous le régime communiste. En 1944, lors de la débâcle allemande en Russie, près de 30.000 mennonites essayèrent de regagner l'Allemagne ou un autre pays d'accueil. Or, l'accord de Yalta, stipule que tout citoyen devait rentrer dans son pays après l'armistice. Plus de 20.000 réfugiés mennonites furent repris par les Russes et on perdit leur trace à jamais. Les services russes essayèrent par tous les moyens d'empêcher les autres de partir et les poursuivirent dans les camps de réfugiés en Allemagne, aux Pays-Bas et même en Amérique du Sud.

Auferstanden aus Ruinen rapporte l'histoire de ces quelques milliers de réfugiés qui purent recommencer leur vie en Allemagne, au Canada, aux Etats-Unis ou en Amérique du sud (Paraguay, Uruguay, Brésil, etc.).

Où et comment le couple Dyck a-t-il rencontré les mennonites russes en exode ? Elfrieda et Peter Dyck restent en Angleterre jusqu'au printemps de 1945, puis se rendent aux Pays-Bas, où les ravages de la guerre sont considérables et les besoins énormes. Le MCC leur confie la distribution des secours qui viennent des assemblées mennonites d'Amérique du nord. Des tonnes et des tonnes de conserves et d'habits sont remis à la population. Les paquets du MCC signalent explicitement que le geste est fait « au nom du

Christ » (« in the name of Christ »), c'est-à-dire en obéissance à l'enseignement de Jésus.

Un jour, on signale aux Dyck que des mennonites russes à la frontière hollandaise demandent l'entrée dans ce pays que leurs familles avaient quitté il y a plus de 200 ans. Après de longues discussions, l'autorisation d'entrée est accordée à condition que le MCC se charge de les nourrir et de leur trouver un autre pays d'accueil. Pour faciliter l'entrée aux Pays-Bas, un conseil est mis en place pour vérifier la vraie origine du demandeur de refuge. S'il est mennonite, il a droit au « passeport mennonite » qui lui permet d'entrer provisoirement en Hollande.

Au cours de voyages en Allemagne, Peter Dyck se rend rapidement compte que le nombre des réfugiés mennonites russes est très élevé. On crée un centre d'accueil en Allemagne du sud et un autre en zone américaine à Berlin. Jour après jour, les camps se remplissent et les autorités militaires américaines font pression pour accélérer le départ des réfugiés vers un pays d'accueil. Terres d'émigration jusqu'au début du XX^{ème} siècle, les Etats-Unis et le Canada ne distribuent que parcimonieusement les autorisations pour les réfugiés de la Deuxième guerre mondiale. Après de longs et difficiles pourparlers, le Paraguay se déclare prêt à accueillir en grand nombre et sans restriction les réfugiés à la seule condition qu'ils soient mennonites.

Cette question résolue, restent celles du moyen de transport et du financement de la traversée. Cependant, plus difficile encore est d'organiser la sortie de près de 1.200 réfugiés de la zone russe pour prendre le navire à Brême. Le 31 janvier 1947, les réfugiés sont installés dans le train qui se dirige vers la zone russe. Il est incertain s'il sera contrôlé ou recevra sans autre l'autorisation de repartir. Après un temps d'attente qui parut interminable, le signal de passage s'ouvre et le train s'ébranle lentement. Peter Dyck compare cette expérience de délivrance à celle des Israélites lorsqu'ils passèrent la Mer Rouge.

La traversée jusqu'à Buenos Aires dure 21 jours. Environ 500 réfugiés poursuivent immédiatement leur voyage, en train ou en bateau, vers le Paraguay. Les autres sont installés dans un camp d'accueil préparé pour eux. Les conditions de fin de voyage sont extrêmement difficiles, l'infrastructure routière est pauvre et les autres moyens de transports ne sont guère plus développés. Par ailleurs, le changement de climat, la sécheresse, les sauterelles et autres facteurs étrangers aggravent la situation des réfugiés de même que l'absence du père dans la plupart des familles.

Le récit des trois autres traversées qui suivirent celle-ci reste tout aussi prenant et captivant. Peter et Elfrieda Dyck racontent également comment ils ont visité les églises mennonites d'Amérique du nord pour recueillir des dons et des fonds. Ils visitèrent aussi les communautés amish et ce chapitre mérite lecture à lui seul.

C'est parfois à la limite du défendable que Peter et Elfrieda Dyck ont dû prendre des décisions ; ils ont confronté des situations qui exigeaient des actions rapides qui ne mettent pas en danger la vie des réfugiés. Ils ont dû trancher seuls, le temps manquait pour décider après consultation.

Auferstanden aus Ruinen est un livre passionnant qui se lit facilement. Il intéresse certes les milieux mennonites puisqu'il raconte une partie de leur vécu après-guerre mais c'est avant tout un livre d'édification de la foi qui intéresse aussi ceux qui aiment lire des histoires vraies. Une traduction française serait la bienvenue.

Willy HEGE.

COLLOQUE A L'OCCASION DU TRICENTENAIRE DU SCHISME AMISH, SAINTE-MARIE-AUX-MINES LE 19, 20 ET 21 AOUT 1993.

On ne présente plus les Amish, rendus célèbres par différents reportages (et par le film « Witness » avec Harrison Ford, qui, malgré un scénario invraisemblable, donne une image fidèle des traditions amish, « au mieux de ce que l'on pouvait attendre de Hollywood », comme nous le dira un professeur de sociologie américain). Quant au colloque de Sainte-Marie, il a lui-même fait l'objet d'une élogieuse couverture par les media tant régionaux que nationaux. Il rassemblait un certain nombre de personnalité mennonites françaises, américaines, suisses, allemandes et hollandaises pour des conférences, mais il y avait également au programme : exposition de documents historiques, de quilts, patchworks et autres objets traditionnels, visites de hauts lieux de l'histoire anabaptiste, film documentaire et débat public sur la vie des Amish aux Etats-Unis, un culte oecuménique à l'Eglise réformée le dimanche,...

Le schisme amish

La surprise réservée à la population de Sainte-Marie-aux-Mines par l'Association Française d'Histoire Anabaptiste-Mennonite, c'est que le mouvement amish est né en Alsace, les événements déterminants de ce schisme entre mennonites « libéraux » et mennonites « intégristes » s'étant en grande partie déroulés à Sainte-Marie-aux-Mines, entre les années 1660 et 1712 (date de l'édit d'expulsion signé par Louis XIV, qui cause un départ massif d'anabaptiste de la vallées de Sainte-Marie-aux-Mines).

A cette époque, le quart de la population de Sainte-Marie était anabaptiste, mais cette communauté, issue des anabaptistes pacifiques zurichois du XVI^{e} siècle, était hétéroclite. A une petite communauté implantée de longue date sur place sous la protection bienveillante des seigneurs de Ribeaupierre, s'était ajoutée quelques années après la fin de la guerre de Trente ans, une forte population immigrée, d'origine bernoise (et souvent de Steffisburg).

Ces réfugiés arrivaient à Sainte-Marie-aux-Mines attirés par la rare tolérance des Ribeaupierre (alliée à leur souci de repeuplement de leur fief), après avoir résisté jusqu'à la dernière extrémité à la dure persécution anti-anabaptiste menée par les autorités bernoises (réformées !). Heureusement pour les réformés, ceux de Sainte-Marie-aux-Mines, d'origine huguenote et sensibilisés aux effets des persécutions, s'illustrèrent en accueillant jusque dans leurs maisons les réfugiés anabaptistes, et en les aidant à tous points de vue.

Très vite un choc culturel se produit entre les anabaptistes autochtones intégrés à la bourgeoisie locale, et ayant consenti au fil des ans à certains compromis (participation à certains cultes réformés, aisance matérielle, participation à la vie civique, voire à la garde municipale) et les frustres immigrants suisses qui s'étaient justement expatriés par refus de se compromettre. Les anabaptistes se constituèrent donc immédiatement en deux communautés (puis en trois après une vague d'immigration ultérieure), les autochtones sous la conduite de Rudolf Hauser, et les nouveaux arrivants, très largement majoritaires, sous la conduite d'un certain Jakob Ammann, connu de ses fidèles comme « der Ammi », et des autres comme « le patriarche ». C'est ce dernier personnage, une

forte personnalité, qui, choqué par ce qu'il a vu à Sainte-Marie-aux-Mines, va entrer en polémique avec Hauser, puis avec ses frères suisses, qu'il essaie de gagner à ses vues.

La polémique, partie de points touchant exclusivement l'orthopraxie anabaptiste (et notamment les question vestimentaires), se cristallise autour de quelques questions théologiques et ecclésiologiques : fréquence de la communion, pratique du lavement des pieds, autorité des anciens et des diacres, autorité disciplinaire de l'Eglise pour les questions morales, mais surtout question du salut des non-anabaptistes et pratique de l'excommunication. Ce dernier point est central, et peut être considéré encore aujourd'hui comme la clé de voûte de la cohésion des communautés amish aux Etats-Unis : pour Jakob Ammann, reprenant en cela la position adoptée (sans doute à regret) par Menno Simons lui-même, l'excommunication décidée par l'Eglise signifiait l'ostracisme complet, l'épouse et les plus proches parents même de l'excommunié devant cesser toute relation avec lui. Les « Frères » suisses, parmi lesquels l'histoire retient surtout Hans Reist, refusent de souscrire à ce point de vue, et continuent à interpréter l'excommunication comme l'exclusion du repas de Seigneur seulement.

En 1693, Jakob Ammann émet une lettre d'avertissement, puis une dernière mise en demeure à ses frères suisses, alsaciens et palatins, véritable lettre de rupture avec eux qui, à plusieurs reprises, ont déjà refusé d'adhérer à ses thèses.

Par la suite, des tentatives de réconciliation auront encore lieu, mais sans succès, et la date de 1693 reste donc celle où le schisme a été consommé. (Après 1712, la communauté amish de Sainte-Marie-aux-Mines se disperse en Alsace, en Lorraine, et jusqu'en Amérique, tandis qu'on perd la trace de Jakob Ammann à proximité de Zellwiller.)

Si les Suisses et les Palatins n'adoptent pas les vues de Jakob Ammann, les anabaptistes alsaciens deviennent presque tous amish, et le restent jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle. Trouvant en Europe un terrain moins favorable qu'en Amérique, tant au point de vue idéologique qu'au point de vue pratique (notamment en ce qui concerne le regroupement géographique et la liberté religieuse), les Amish européens cèdent toutefois sous l'effet du progrès technique et des communications, et perdent progressivement leur isolement, leurs coutumes et leurs costumes.

La prospérité des Amish américains.

En revanche, les Amish trouvent en Amérique une terre d'élection, constituant des colonies autosuffisantes et disciplinées, où chaque chose est réglée par la règle (Ordnung) de la communauté, règle fondée sur l'interprétation de la Bible, et la recherche de l'harmonie au sein de la communauté. Le véritable âge d'or des Amish aux Etats-Unis est d'ailleurs le XX^{e} siècle, puisque leur nombre est passé en 90 ans de cinq mille à quelque cent quarante mille. Si leur trois implantations principales sont toujours en Pennsylvanie, Ohio et Indiana, ils sont présent aujourd'hui dans 22 états. Et tout cela sans le moindre souci missionnaire : seule une branche dissidente plus libérale entretient une modeste mission, les conversions sont rarissimes, toute la croissance de la population vient du nombre élevé de rétention des jeunes dans la communauté : 80 à 85 % des jeunes adultes demandent le baptême et acceptent par la même occasion la discipline communautaire. Paradoxe à méditer !

Ces jeunes ne sont-ils pas rebutés par le style de vie dépouillé entretenu par leurs parents ? En fait, ils ne rentrent pas dans une communauté de fossiles repliés sur leur passé, mais dans une communauté dynamique en pleine évolution, qui prend connaissance de ce qui vient de l'extérieur, mais qui juge plus

sage de garder ses distances avec le progrès. Toutes les innovations technologiques du XX[e] siècle ont été examinées par les Amish ; celles qui ont été rejetées l'ont été en raison d'une menace perçue à l'encontre de la cohérence de la communauté en favorisant les déplacements au loin, en espaçant les traditionnelles visites, et en faisant entrer la redoutable télévision dans les foyers. En revanche, l'énergie pneumatique ou hydraulique est utilisée sans restriction par les Amish, et leur permet d'êtres autonomes dans de nombreux domaines. Ils sont au courant des derniers développements en agriculture (traditionnellement leur activité de prédilection) et en textile (les quilts -patchworks non figuratifs matelassés- sont responsables pour une part de la célébrité des Amish).

En contrepartie de leur dépouillement volontaire, la vie des Amish est réputée plus saine et plus équilibrée que la moyenne : leur recherche de la simplicité, leur humilité, leur refus du stress et de la compétition en font souvent des modèles de sérénité et d'équilibre.

Fait remarquable : les Amish ont cessé depuis quelques années d'être perçus comme des attardés. Ils connaissent au contraire une vogue extraordinaire (jusque dans le domaine plutôt inattendu de la mode !). Leur popularité les menace, et conduit certains à émigrer dans d'autres régions : dans leur implantations traditionnelles, ils sont envahis par le tourisme, divisés par le bien-être matériel qui en résulte, sans compter l'augmentation des prix du terrain qui menace les exploitations agricoles. Ils sont devenus sans bruit une sorte de modèle de développement maîtrisé, une sorte de conscience morale au sein de la société moderne, qui intéresse les écologistes, les éducateurs, les sociologues, etc. (d'où le risque de les idéaliser après les avoir méprisés).

Bien entendu, le mode de vie des Amish est inaccessible aux non-initiés, mais pour reprendre les paroles du professeur Hostettler, né amish, et ayant rompu avec sa communauté afin de poursuivre des études supérieures et... d'expliquer les Amish au monde extérieur, voici le message amish :

Si vous appréciez notre sens des relations humaines, soignez les vôtres.

Si vous respectez notre engagement, renforcez le vôtre.

Si vous enviez notre communauté, fondez la vôtre.

Si vous admirez notre foi, approfondissez la vôtre.

Conclusion.

Beaucoup d'aspects de ce très riche colloque n'ont pas trouvé leur place dans ce compte rendu. Je recommanderai donc à chacun de guetter la parution des actes du colloque, et de prendre connaissance de ses aspects inédit, parmi lesquels je signale notamment les travaux de Robert Baecher touchant à la vie de Jakob Ammann, et à la vie à Sainte-Marie-aux-Mines aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, notamment les rapports entre le schisme amish et la séparation entre l'Eglise réformée de langue française et l'Eglise réformée de langue allemande peu après.

Antoine JAULMES.

***Note de la Rédaction**. L'AFHAM tient à exprimer ses plus vifs remerciements à la Société d'Histoire du Protestantisme Français qui lui a accordé le droit de reproduire cet article. Il a paru dans le t.140, janvier-mars 1994, pp 145-148 dans le Bulletin qu'elle édite.*

NOTES DE LECTURE

Bibliograpahie anabaptiste

● **From Bern, Switzerland to Kidron and Bluffton, Ohio. Anabaptist Documents.**

Fascicule de 69 pages imprimées, en anglais, édité par Andrea BOLT, Delbert GRÄTZ et Werner ENNINGER, en mai 1994, à Bluffton (USA) et Essen (Allemagne).

La brochure présente et commente quatre textes allemands traduits en anglais.

Le premier est la généalogie d'une famille anabaptiste d'origine bernoise, les NEUENSCHWANDER.

Le second, daté de 1763, est le rapport de l'assemblée du Münsterberg dans le Jura suisse. Il permet de se rendre compte de l'organisation de l'année paroissiale d'une assemblée.

Le troisième est le récit de l'émigration de Michael NEUENSCHWANDER (1778-1852) parti du Sud de l'Alsace pour l'Ohio en 1823.

Le quatrième enfin a été écrit par Jacob GERBER, né en 1790, qui à quitté la Suisse pour le Wayne County en 1822.

Le tout est illustré par des fac-similés et des cartes précisant les itinéraires suivis.

C.J.

● **Les Amish**, par Catherine et Jacques LÉGERET -Plaquette de 50 pages 21 x 29,7- édition Tipom, CH-1094, Paudex.

C'est l'intérêt commun pour les *quilts* et le *patchwork* qui a permis à nos deux amis suisses de faire la connaissance de certains membres de l'AFHAM. Nous saluons avec plaisir la parution de leur contribution pour une meilleure compréhension du monde amish qu'ils viennent de publier.

Ce sont des connaisseurs du sujet : depuis 1986, ils ont fait une trentaine de séjours en Pennsylvanie, et ont vécu environ huit mois en tout dans des familles de la mouvance en question.

Leur expérience de cette communauté va donc bien au-delà de la connaissance superficielle du touriste moyen. Ils se sont également largement appuyés sur les oeuvres de trois sociologues et historiens américains.

Tour à tour, après une première partie consacrée à l'histoire des anabaptistes, ils passent en revue les thèmes suivants : une société rédemptrice - les amish aujourd'hui - la Gelassenheit - l'Ordnung - l'habillement - l'école - le compromis technologique - l'agriculture - le baptême - le service religieux - la communion - famille et loisirs - la non-violence - quel avenir ? - un monde parfait ?

Ces chapitres, suivis par plusieurs annexes et une bibliographie, constituent une documentation inégalable en langue française.

Vu son intérêt, le comité de l'AFHAM a décidé d'assurer sa distribution auprès des lecteurs qui en feraient la demande (voir notre rubrique en dernière page : « ouvrages disponibles. »).

C.J.

● **Les Anabaptistes de la région de Reichshoffen**, par Jean HEGE, paru dans l'annuaire n°14/décembre 1994 de la Société d'Histoire de Reichshoffen et environs, pages 4 à 11.

Dans son article, Jean HEGE, membre du Comité de l'AFHAM, discret mais efficace, signale tour à tour les différences entre les appellations Anabaptistes, Mennonites et Amish, l'organisation et la vie religieuse des assemblées, les lieux d'inhumations relevés dans la région, la biographie de Joseph Unzicker, maire anabaptiste de Nehwiller et d'Isaac Hochstettler, Ancien au Lauterbacherhof, et enfin les souvenirs liés à la ferme du Schlosspeter de Soulzthal.

Le tout est agrémenté de photos, d'une carte et d'un tableau de statistiques religieuses.

C.J

● **Amish-Mennonite immigrants to Ontario, Canada 1820-1855, from Alsace and Lorraine.**

Plaquette ronéotée de 89 pages, rédigée en anglais par Lorraine ROTH, de Waterloo, Ontario, Canada, 1994.

Si l'on se réfère au courrier que reçoit notre secrétariat, les problèmes généalogiques intéressent de plus en plus nos correspondants à la recherche de leurs racines. Le travail de L. ROTH pourra leur rendre service, puisqu'elle recense de façon quasi-exhaustive toutes les familles d'origine anabaptiste en provenance de l'Est de la France qui se sont établies au Canada durant la première moitié du XIX^{e} siècle.

L'on ne peut que rester admiratif devant une telle accumulation de renseignements concernant des patronymes dont la plupart se retrouvent encore de nos jours en France.

C.J.

● **L'étonnant témoignage des Amishs (sic)... une enquête réalisée aux U.S.A.**

Cette plaquette de 66 pages, parue au 4ème trimestre 1994, constitue le n°96 de « Documents-expériences » édité par le Centre Missionnaire de 29270 CARHAIX.

Huit parties, d'inégales longueur, composent le sommaire suivant :

- Les Amishs : un peuple à part !, par le Pasteur Yvon CHARLES.
- Deux « Old Amishs » nous ont ouvert les portes de leur maison, par le Pasteur Samuel CHARLES.
- Reportage en Pennsylvanie, par Samuel CHARLES.
- De Zurich à Lancaster : la longue marche d'un peuple persécuté, par le Pasteur Franck KELLER.
- Un étudiant en visite en pays amish, par Erwan CHARLES.
- Le mode de vie amish : un chemin étroit entre tradition et changement, par Anders ANDERSON.
- L'humilité, ciment de leur foi et de leur culture.
- Réflexions bibliques sur le mouvement amish, par le Pasteur Jean-Marc THOBOIS.

Je ne cache pas que j'ai lu avec beaucoup de plaisir ces témoignages provenant de personnes extérieures à la mouvance mennonite qui portent sur les amish un regard empreint de sympathie, ce qui n'est pas si habituel que cela de la part des églises évangéliques.

C.J.

Message personnel. Frits ! Ta compétence, tes connaissances, ton intérêt nous font défaut. Te souviens-tu du Théâtre des Martyrs de Jan Luyken ? Aurons-nous le plaisir de lire un jour une nouvelle contribution à « Souvenance »?

C.J.

● **Le peuple amish fidèle au passé**, par C.-L. PARISON, avec des photos de S. GRANDADAM, in « Pèlerin Magazine », hebdomadaire, n° 5843 du 25 novembre 1994, pages 32 à 37.

Si nous signalons l'existence de ce court article, ce n'est pas parce qu'il apporte des informations bien neuves qu'on ne connaisse déjà.

Son premier mérite est celui d'exister, et ce dans une revue dont les attaches avec le catholicisme ne sont nullement cachées. Les amish sont à la mode : est-ce une retombée de la célébration du 300e anniversaire de la naissance du mouvement à Sainte-Marie-aux-Mines l'an dernier ?

Le rôle d'une société d'histoire comme la nôtre est également de recenser tout ce qui paraît au sujet du domaine qui la préoccupe, ne serait-ce qu'un document mineur.

C.J.

GLANES...

Dans sa rubrique «Les Lundis de Delfeil de Ton », l'hebdomadaire « Le Nouvel Observateur » du 13-19 octobre 1994 a fait paraître l'entrefilet suivant, accompagné d'une photo en couleurs d'un « buggy » que nous n'avons pas pu reproduire pour des raisons techniques. Nous la remplaçons par la photocopie d'une illustration parue dans un opuscule sur les amish publié aux U.S.A. A la légende ironique du journal français -Dieu exige des Amish que leurs voitures à chevaux soient noires- nous avons préféré substituer celle de l'original : « Ce « Buggy » à la page satisfait aux exigences de sécurité. Ses feux arrières sont alimentés par une batterie et il possède un triangle réflecteur rouge ».

Claude JÉRÔME.

La secte des Amish, en Amérique, ne circule qu'en voiture à chevaux. Elle doit donc arborer un signal orange à l'arrière de ses véhicules, comme tous les utilisateurs de véhicules lents. Seulement, Dieu exige des Amish que leurs voitures à chevaux soient entièrement noires, et l'orange c'est pas noir. La Cour suprême du Minnesota vient donc de dispenser les voitures amish du port du signal orange. C'est-y pas beau, la tolérance ?



This modern family carriage meets safety requirements.
It has battery-operated lights and a red reflector.

Ce « buggy » familial satisfait aux exigeances de sécurité. Il possède des feux-arrière alimentés par une batterie et un triangle réflecteur rouge

PRESENCE ANABAPTISTE DANS UNE EXPOSITION

Les organisateurs de l'exposition « Traditions religieuses dans le Val de Villé » qui se tient dans le musée du Val à Albé (Bas-Rhin) ont réservé une place au mouvement anabaptiste. En effet, dans une vitrine, à côté d'un « Ausbund » authentique, figure un résumé succinct que nous reproduisons ci-dessous.

L'on peut voir cette exposition où le catholicisme se taille la part du lion- et c'est légitime, vu le nombre restreint de « frères » qui vécurent dans cette région- tous les dimanches de 14 h 30 à 18 h 00 d'avril à octobre inclus en 1995 et 1996.

LES ANABAPTISTES-MENNONITES DU VAL DE VILLE

Dans le fin fond du Val de Villé vécurent, durant deux siècles, de 1700 à 1900 environ, de modestes agriculteurs-éleveurs de confession anabaptiste-mennonite.

Ces chrétiens, « sans défense et sans vengeance » selon la formule qui avait leur faveur, n'accordaient le baptême à leurs enfants que sur demande, à l'âge de raison. Ils n'avaient ni pasteur officiel, ni lieu de culte déterminé.

Ce sont ces fermiers, de lointaine origine suisse -pacifistes, écologistes et mutualistes avant l'heure- qui ont défriché puis entretenu les lieux.

Parmi ces derniers, l'on peut citer le hameau du Climont, le vallon de Schnarupt et bien d'autres fermes isolées sur le ban d'Urbeis.

Leurs noms de famille, relevés dans les documents d'archives, n'ont pas totalement disparu de la région. SCHLABACH, BACHER, BELLER, HUNG, REBER, GERBER, SOMMER, GOLDSCHMIDT, NEUHAUSER et DELLENBACH sont les plus connus. Tous ces fermiers relevaient de l'obédience AMISH née en 1693 à Sainte-Marie-aux-Mines. Les hommes, le chef couvert d'un chapeau à large bord, portaient tous la barbe et n'avaient pas de boutons à leurs vêtements par refus du luxe.

De nos jours, on ne rencontre plus d'anabaptistes-mennonites dans le Val de Villé proprement dit. L'émigration en Amérique, le rattachement à l'église protestante, la quête d'une existence meilleure sur des terres plus rentables ont vidé les lieux de leurs premiers occupants si attachants. Mais quelques rares communautés sont toujours bien vivantes en Alsace, en Lorraine et dans les Vosges.



Claude JÉRÔME.

OUVRAGES ET FASCICULES DISPONIBLES

Souvenance Anabaptiste : Annuaire de l'association
La série N°1 à N° 12 (Manque actuellement N° 4 et N° 8) ..... 450 F
Anciens N° disponibles ..... 50 F
Index des N° 1 à N° 10 ..... 75 F
Saison d'Alsace N° 76, Les Anabaptistes Mennonites d'Alsace ..... 75 F
Historique des assemblées. Pierre Sommer, père ..... 150 F
Les Assemblées Anabaptistes Mennonites de France : Jean Séguy ..... 440 F
L'Anabaptisme dans la Vallée du Rhin de 1525 - 1750 ..... 50 F
(Catalogue d'exposition B.N.U. Strasbourg 1984)
Recherche historique sur les anabaptistes de la Principauté de ..... 100 F
Montbéliard d'Alsace et du Territoire de Belfort : Mathiot et Boigeol
"L'Essor" n° 125 : La Cense de Ricarville ..... 15 F
Registre de l'Assemblée de Belfort 1729 - 1843
- 200 pages photocopies de l'original ..... 500 F
- texte original plus transcription synoptique en allemand ..... 750 F
L'Anabaptisme Toulois : Joel Stroudinsky ..... 40 F
Assemblée mennonite du Geisberg; Journée du souvenir 1981 ..... 30 F
Collection de 20 photos couleurs 13 x 18 cm des chapelles et salles de réunion mennonites en France (1984) ..... 350 F
Mennonitisches Lexikon (Nachdruck) 1913 - 1967
Christian Neff und Christian Hege
Le volume ..... 385 F
Les 4 volumes ..... 1540 F
L'Affaire Sattler. Claude Baecher ..... 50 F
Lieux d'inhumation mennonites dans l'est de la France Tome I ..... 50 F
Michèle Wolff - Werner Enninger
Lieux d'inhumation mennonites dans l'est de la France Tome II ..... 50 F
Michèle Wolff - Werner Enninger
Amische Mennoniten in Deutschland 1693 - 1993. Hermann Guth ..... 120 F
Les Amish. Frits Planque ..... 20 F
America's Amish County. Doyle Yoder, Leslie A. Kelly ..... 160 F
Cassette Vidéo VHS PAL : L'Enigme Amish ..... 165 F

Commande et paiement:

Jean Hege
3, rue A. Daudet
F-67110 Reichshoffen
Tél: 88 09 04 40

Frais de port et d'emballage en sus